

L'Origine des Malgaches

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

The text on this page is estimated to be only 27.72% accurate

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary by country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the

world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable (pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. À propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://www.google.fr>

The text on this page is estimated to be only 12.81% accurate

* i. t: » iI t F l ■ » ■ i i' i ' t!I L. i: t i ■ \.1! J ■ 1 . . ■ î z

The text on this page is estimated to be only 2.22% accurate

$$t \cdot 9 W^{\wedge} \cdot * 't l$$

HOMMAGE DE L'AUTEUR
A. G.

HISTOIRE
PHYSIQUE, NATURELLE ET POLITIQUE

DE

MADAGASCAR

PUBLIÉE

PAR ALFRED GRANDIDIER

L'ORIGINE DES MALGACHES

PAR

ALFRED GRANDIDIER



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES Sceaux

À L'IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCGI

DT469

STANFORD LIBRARIES

The text on this page is estimated to be only 17.11% accurate

PARIS LIBRAIRIE HACHETTE ET C" BOUL.ETABD SAINT-
CERMAI> , 7»

The text on this page is estimated to be only 21.24% accurate

HISTOIRE PHYSIQUE, NATURELLE ET POLITIQUE DE
MADAGASCAR PUBLIÉE PAR ALFRED GRANDIDIER L'ORIGINE
DES MALGACHES ALFRED GRANDIDIEH PARIS IMPRIMÉ PAR
AUTORISATION DB H. LE GARDE DES SCEAUX A L'IMPRIMERIE
NATIONALE

The text on this page is estimated to be only 0.32% accurate

r / £ r\ _ / •«: » • • • • • ■ • • • • •

The text on this page is estimated to be only 26.83% accurate

ETHNOGRAPHIE DE MADAGASCAR *4 LIVRE PREMIER.
I/ORIGINE DES MALGACHES. D où sont venus les habitants de Madagascar (1)? À quelle race appartiennent-ils? L'étude comparée des caractères anthropologiques et physiques, des mœurs, des croyances, des institutions, de l'industrie, de l'architecture, de la langue des Malgaches (2), nous permet aujourd'hui de répondre à cette question. Ils proviennent du mélange de races très diverses, d'autant plus difficiles à déterminer et à classer qu'il n'existe de traditions relatives à leur t1) Il ne semble pas douteux que Madagascar a été habité des les temps les plus éloignés, mais, n'ayant aucun document qui nous permette d'établir l'histoire ancienne de cette île, nous ne pouvons pas nous occuper des habitants primitifs, qui ont été absorbés , submergés par les habitants actuels et dont il ne reste aucune trace (voir les Considérations sur les Sakalaves, par le Col. Prudhonime, dans les Notes, Reconnaissances et Explorations du 3i mars 1900, p. &). W Ce nom de Malgaches, sous lequel nous désignons les habitants de Madagascar, à quelque tribu et à quelque race qu'ils appartiennent, est d'origine européenne; c'est à tort que, sur la foi des anciens auteurs, on a admis sans discussion que les indigènes s'appelaient eux-mêmes Malagasy. Divisés jadis en un nombre considérable de tribus indépendantes les unes des autres, cantonnées chacune dans les limi tes étroites qui bornaient leur petit territoire et n'ayant entre elles aucun lien politique ni commercial, ils n'avaient pas de terme collectif pour désigner l'ensemble des habitants de l'île; les Antimerinâ [vulgo Hovâ) emploient, depuis qu'Andrianampoinimerinâ les a groupés en une grande nation, le mot Ambanilanitrâ (litt. : ceux qui sont sous les cieux), parce que, pour eux, les bornes de l'Univers se confondent avec celles de leur île. Les premiers navigateurs, Portugais et Hollandais, qui ont abordé à Madagascar, appelaient simplement ses habitants Noirs ou Maures; quelques anciens auteurs les ont nommés Bouques, d'après les Arabes de la côte d'Afrique qui, pour les désigner, se servaient et se servent du mot Oua-Bouki (au singulier M-Boiiki), c'est-à-dire habitants du pays Bouki9 par opposition aux colons musulmans et aux métis sémites qu'on appelle Silamo (lit t. : les sectateurs de l'Islam) ou Antalaotrâ (lill. : les gens d'outremer), lorsqu'ils sont établis à demeure sur la côte Nord-Ouest . et Arabô, lorsque ce sont des Arabes d'Asie ou de la côte orientale d'Afrique, ■TIHOCIAPIII.

The text on this page is estimated to be only 14.58% accurate

2 MADAGASCAR. arrivée dans l'île que pour trois petits groupes ethniques : 1° les Andrianâ'l' de 11 me ri na (dénommés rHovâ* par erreur); 2° les Zafy Raminia et les Antimorona d'origine arabe, qui habitent la côte Sud-Est; 3° les Antalaotra de la côte Nord-Ouest. Aussi, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que les opinions les plus diverses aient été émises sur leur origine. Si, en effet, tout le monde est à peu près d'accord pour rattacher à la race malaise les habitants de la province de rimerinâ auxquels on a donné *»t on donne encore, à tort, le nom de Hovâ et dont, sinon tous, au moins une classe, celle des nobles et conquérants, présente des caractères physiques qui ne laissent aucun doute sur leur origine mongolique, les uns, et qui > viennent trafiquer [»«L»i»agè renient. Le» Anglais disaient au x^e siècle, en parlant d'eux : les Naturels ou les Indigènes. Les Français les ont d'abord appelés Madagascariens ou Madagatcarois, noms dérivés de celui de Madagascar, puis Madécasses, MaUgasses, Malégaches ou Malgaches; ce dernier nom est aujourd'hui adopté par tous les Européens et sous la forme, adoucie et appropriée à la langue du pays, de Malagasy, par ceux des indigènes qui sont en rapports constants avec nous. — Le I\ Luiz Mariano, dit, en iGi3, que le >etit pays sur lequel régnait le roi antanosy Tsiamban^, et qui n<> comprenait que quelques lieues carrées, s'appelait Matacassi v. D'autre part, Gauche, dans sa Relation de Madagascar (i65t), écrit que le royaume (!) d'Andriand'Ramakâ, le fils H l'héritier de coTsiambanJ. «est dit Madegacke et par d'autres Modegasêen. Il est très vraisemblable que c'est ce nom d'un des cantons de la province dWnosv qui, appliqué un peu légèrement par Fiacourt à toute l'île (Hist. Mad., t6f>8, pi), est l'origine du nom MaUgaute que tant d'auteurs ont cru à tort être celui sous lequel les habitants de Madagascar h* désignaient. et cependant, dès ifitS. le I\ Lui/. Marient» écrirait : "Les naturels ont un nom pour chaque province, mais ils n'en ont pas pour désigner l'île entière; le nom de Madagascar est d'origine étrangère- (Bolrt. //// .W. de Geogr. de Luboa, 1 NN-. p. 'i .>). (1 Le mot Andriana, qui se prononce souvent \dian, est depuis longtemps employé dans tout Madagascar pour désigner les nobles et les chefs ou seigneurs de race étrangère(b'. D'ordinaire, on le fait dériver du mot malgache Andry. qui signifie un poteau. un soutien (II. F. Standing, The tribal divisions of the hova, Antananarivo Annual, 1887, p. 355); mais je crois plutôt que c'est un terme honorifique qui n'a la même racine que les

mots indonésiens Dain et Dieu, qui signifient chefs chez les Roughis des
 Célèbes . chei les Ben ko ul en , et c, et peu têtre que le mot Andayn] qui, à
 Java, s'applique aux grands personnages. '•; Faria y Sou^a, Aua portugutza ,
 t. III , 3" part. , 1 67» , ch. un . p. 3 1 1 . Dans le manuscrit de la
 Bibliothèque de Madrid , qu'a publié , en 1 887, la Société de géographie de
 Lisbonne , ce oom est en il (p. 33 'i) un pou différemment , Mitacattu Ce
 royaume, minuscule comme tous ceux d<»s rois antanosy, était situé sur le
 l>ord du Fanjahirà. (k) A Ampalaz), en i5g5, les Mahafaly «nommaient
 leurs princes Amlrtn» (Ihrmùrr Hm d* l'Iliumr* de la Navigation aux Inde*
 orientale* par Ut Hollandais, cli. iv, recto, p. 7). Le P. Luiz M;u i;nio, »*ii 1
 **> 1 3 , a rons t.ité que les noms des chefs de l'Ouest étaient précédés du
 titre \ndnn , «•(Roolbh\ . «mi Hi'i Îi , dit aussi que ceux de la baie de Saint-
 Augustin s'appellent Andrtan. (r) Ce mot Andaya précède le oom d'un
 généransime dans une iaacrption de 1 â»< , trouvée à Java.

The text on this page is estimated to be only 16.15% accurate

ETHNOGRAPHIE. 3 c'est le plus grand nombre, considèrent, à cause de la proximité de l'Afrique, la masse de la population comme composée de nègres africains (1); W Tristau da Cunha (i5o6)(> (i8i6)W; Lesson (i8a6)<i>; Eilis (i838)(k>; Sousa (1557)^; le R. P. Luiz Mariano Froberville (i8&o)W; Leguevei de La(i6i3)(f); Drury (1717)^; de la Serre combe (i84o)H; Laverdant (i8A4)M; (1777)^; Legentil (1781) ®\ Epid. Colin Barbie da Bocage (i85o,)W; W'aiti fi8i i)W; Rondeaux (1 81 3) M; D'Union ville (i86o)W; Crawfurd (i863)W; Pollen W La côte Nord-Ouest de Madagascar, dit Tristan da Cunha, est habitue par des Nègres, qui ont des lances, mais pas d'arc* ni de flèches, et par des Maures; dans la baie de Çada (Anorontsangâ), il y a des Caire* armés de lances et d'arcs (Commentario» do Albuquerque , édil. 1776, parte I, cap. x, p. ht). — Tous les navigateurs portugais et hollandais des m* et \ f n* siècles appellent du reste les habitants de Madagascar Noirs ou Nègre» et les rattachent aux Africains. ■ ' Suivant Balthaznr Lobo «le Sousa, les aborigènes sont de race Cafre, métissés de Javanais (Dioeo do Cocto, Asia Portugtteza . i6o3, Dec. Vil, liv. iv, cîiap. v, p. 3n). (*) Le Père Luiz Mariano dit que les premiers habitants de Madagascar sont venus de la Cafrerie et qu'il en est arrivé ensuite des environs de Malacca (liol. da Soc. Geogr. de Lisbaa, 1887, p. 3i.">). W Drury croit que les Malgaches sont d'origine africaine. (p. 1 h) et que les VazimM (mie , plus loin cependant, il décrit comme ayant les cheveux moins longs et moins laineux que les autres peuplades, p. fi 06) viennent, à cause de leur» cheveux laineux, de l'Afrique australe. W trLes populations de l'Ouest ont les grosses lèvres et le nez épaté des nègres africains n (Archive» co/oniale», carton vm, do^sior 8; Manuscrit de la bibliothèque Grandidier). (f) erLes Malgaches sont, à l'exception des Hovas, semblables aux Africains.» W rrLes Malgaches sont d«'s nègres africains * (Ami. de» Voyage», 1811, p. oa). *k) Rondeaux esl d'avis que les .Malgaches sont nouveaux venus sur la terre qu'ils habitent, et que ce sont les révolutions qui ont eu lieu du xn* au xvi* siècle dans l'Arabie ou sur la côte orientale de l'Afrique qui ont fourni à Madagascar sa population par des migrations volontaires ou forcées (Dict. manuterit de Froberville). W D'après d'Lnienville, "les Sakalavà* ont été transportés d'Afrique^ (Essai sur Madagascar, 1816, Archive» coloniale» [mémoire qui a été imprimé en i838]). M Lesson regarde les habitants de Madagascar comme une branche

de la race Cafre, à laquelle il donne le nom de nègres Cafro-Madécasscs (Voy. autour du Monde de la « Coquille» , Zool., t. I, p. 87 et 101). (*) Une partie de la population est, sans conteste, de rare africaine; une autre partie est originaire de la Malaisie, de l'Asie orientale et de la Polynésie (J H» tory oj Madagascar, I. II, p. h). W D'après M. En», de Froberville (Introd. au Voy. à Madagascar de. Leguevei de Lacombe, i8à0, p. 11), la race indigène ou Vazimha descend des Zimba africains. La constitution physique des noirs malgaches, au nez aplati, aux lèvres*» épaisses, aux cheveux crépus, indique qu'elle est originaire de l'Afrique. — L'année précédente, dans 1rs Recherches sur la race qui habitait Madagascar avant les Malais (Bull. Soc. Géogr. Paris, a- série, t. XI, 1839, note de la p. 269), il avait écrit : a On peut sans témérité considérer les Vazimbô comme une branche des Galla d'Abyssinien. (B> Leguevei de Lacombe, dont les récils romanesques ne méritent aucune confiance, dit (Voyage à Madagascar, t. II, 18 '10, p. 1 ai) que les Yazimhâ avaient, comme les nègres de l'Afrique, des dents aiguës qu'ils limaient exprès, et qu'ils mangeaient leurs prisonniers! Cette description, erronée de tous points, est copiée presque textuellement mit ta légende entièrement fabuleuse des Onluysalrouba rapportée par Flacourt, d'après les chants des bardes malgaches, dans son Histoire de Madagascar (i658), à la 6* page de l'avant-propos. "" «Il y a peut-être, dit Laverdant, une race autochtone à Madagascar, mais l'île a été en outre peuplée par des groupes venus de la côte Est de l'Afrique, ainsi que du centre et du Sud de la Malaisie, dn monde australien et de l'Arabie elle-même?? (Colonisation de Madagascar, p. 3a). (°> «r C'est vraisemblablement à l'Afrique, le continent le plus voisin, que l'île de Madagascar a dû ses premiers habitants, mais les caractères distinctifs de la race nègre ne se retrouvent plus aujourd'hui que cbes les populations de l'Ouest, chez lesquelles des migrations plus récentes ont entretenu le type originel, tandis qu'un climat différent , des révolutions qui nous sont inconnues et des croisements successifs avec d'autres races, venues des pays les plus lointains, ont modifié la nature première des autres habitants» (Madagascar, p. 63). W Wailz identifie les Vazimbô de Madagascar avec les Wazimba de l'Afrique (Anthrop. Naturv. , i. II, p. 358). (1) Pour Crawford, les Malgaches, quoique leur langue contienne un grand nombre de mots malais et javanais, n'appartiennent pas a la race malaise et n'en ont aucun des caractères; ce sont des nègres d'une espèce particulière, incapables de former un alphabet.

Des Ma bis, pousses par les tenta, se sont mêlés à eux et leur ont donné leur langage (Proc. Geogr. Soc., t. VII, p. 69). 1.

The text on this page is estimated to be only 10.27% accurate

2 MAI>A<iASC\R. arrivée dans l'île que pour trois petits groupes ethniques : i" les , drianal' de l'Imerinà (dénommés -Hovâ^ par erreur); a" les "t Raminia et tes Antimoronsi d'origine arabe, qui haliitcul tu rôle Sud-I 3° les Antalaotni de ta côte Nord-Ouest. Aussi , n'y a-t-il pas Heu de sVton que les opinions les plus diverses aient été émises sur leur origi Sî, en effet, tout le monde est à peu près d'accord pour rattacher à la r malaise les habitants de la province de llnicriuâ auxquels on a donn< on donne encore, à tort, le nom de Hovà et dont, sinon lous.au moins classe, celle des nobles et conquérants, présente des caractères phvsiq qui ne laissent aucun doute sur leur origine mongolique, les uns est l'origine du nom Mairganr que d'auteurs ont cru à tort être celui sous le les habitants do Madagascar -o de'sign <i el cependant, dès itiiS. le l>. Lui/ Mar piTitnil : -Les naturels mil un nom | chaque pnniiMf. mais ils ne il pa , dé^ner l'Ile entière; le nom .le Mailag» est d'origine él rangère - (Bolrl. 1L1 S* Gttfgr. dr l.ishoa . i HH-. p. !t i .'). "■ Le mot \>Dmt>i, qui se prononce vent ydian. est depuis longtemps emp dans tout Madagascar pour désigner le? blés et les chefs ou seigneurs de rare et gère"". D'ordinaire, ou le fait dérive mot malgache ilnaVy. qui signifie un po! un soutien (H. F. Standing, The triba visions of Ilie hova, Antananarivo Anr. 1887, p. 35.V. ; mais je crois plutôt c'est un ternie honorifique qui a la m racine que les mois indonésien- Dai. Dieu, qui signifient chefs chez les Bon des Célèbes . rhei les Benkoulen, etc., et | *Mre que le mot Amdayi " qui, à J s'applique aux grands personnages. qui > viennent trafiquer passagèrement. Les Anglais disaient au tin* siècle, en parlant d'eux : les Naturel* ou les Indigènes. Les Français les ont d'alioid appelés Madagatearint ou Madugatcaroit , noms dérivés de celui de Madagascar, puis Mailécasta. MaUgattet, Malegaekn ou Malgache»; ce dernier nom est aujourd'hui adopté par tous les Européens et. sous la forme, adoucie et appropriée à la langue du pays, de Mmla gmif- par ceu\ des indigènes qui sont en rapports constants avec nous. — Le P.Lniz Hariano, dit, en i6i3, que le petit pays sur lequel régnait le roi antanosy Tsiam baoy\ et qui ne comprenait que quelques lieues carrées, s'appelait Mataeatsi' . D'autre part, Gauche, daus sa Relation de Madagascar (îGâi), écrit que le royaume (!) d'Andriand'Ramaka.lefilseiriiiéritierdcceTsiambanJ. «est dit Madegatke et par d'autres Madrgaufr. Il est très vraisemblable que c'est ce nom d'un des cantons de la province d'Auosity qui, appliqué un peu

légèrement par Flacourt à toute l'Ile <Hât. Mai., i6»8, p. 1), "> F»ri*
 jSon^a, \ua yortugneza , t lit, 3' pari., i6;â, ch. un, p. H11. D«n- le uisnuwrl
 île I» Jlibhoti de Alidrid, qu'a publié, en 1H87, la Société de géognphie de
 Lisbonne, ce pum >->l c-.nl (p. 33 4} un p.udift muni , Milacaiii. Ce
 royaume, rainineulil rumine ton1- cent d'-s roi- aiiUmi-ï. était «ilué sur le l-
 orrl du Fanj; " ' i5i)5, tel Mahâfatî «nommaient leur» (iriiicea Um- (ftwrr
 Km dr l'Hit* aux Ixtât aritutnlci «■ le. Hdl talé que les nom» des chefs de I
 Ouest i de ta baie de S»inl-Aiif[uslin s'nppellen Aitdrmt. « du t. li ti, dit ai
 ii3.

The text on this page is estimated to be only 8.65% accurate

KTHN0GRAPH1E. c'est le plus grand nombre, considèrent, a cause de la proximité de l'Afrique, la masse de la population comme composée de nègres africains¹: M Tristan da Cunha (i5oG)W; Sousa (1 5 5 7) *h' ; le R. P. Luiz Mariani (i6i3)(fJ; Drin-y (1717)^; de la Serre (1777)^; Legeotil (1781) W; Epid. Colin (1 8 1 1) W ; Rondeaux (1 8 1 3) fo ; D'Union villo (1816)^; Lesson(i8Q6)ii); EUis (i838)(k); Froberville (1860)^; Lejjuevei de Lacombe (18/10) H; Laverdant (18^/i)^; Barbie da Bocage C 1 H 5 9) -°> ; Waiti (iHGo)'^; Crawford (i«fi3)W; Pollen '»*' l* côto Nord-Ouest de Madagascar, dit Tristan d.i Cnnha. csl habitée par des Xéfires, qui ont des lances, mais pas d'arcs ni de fleches, et par des Maures; dans la liai»' de Çada (Anorontsangâ), il y a des Gafres armés do lances et d'arrs (Commottario* do AUmqnerque. édil. 177^, p.trte 1, cap. x, p. 'il). — Tons los navigateurs portugais et hollandais dos xvi° et \? na siècles appellent du reste les habitant"* de Madagascar Soirs on Sègres et h1* rattachent aux Africain*. ■ Suivant lialtia/ar Loho do Sousa, les aborigènes sont de race Cafre, métissé* do Javanais (I)iouo do r.oïTo, Ania Pnrliiffueza, i6o3, Dec. VII, liv. iv, cliap. v, p. 3 1 1). (*) Le Pore Luiz Mariano dit que les premiers habitants de Madagascar sont venus de la Caferrie et qu'il en est ariivé ensuite des environs d^ Malaroa (/Jo/. da Sur. Grogr. de Lishnaf 1*87, p. 'Ii."î). I*' Drury croit que les Malgnchossont d'origine africaine, (p. 1 h) ot que les Yazimhfi (que , plus loin cependant, il décrit romine ayant les cheveux moins longs ot moins laineux que les autres peuplades, p. '106) tiennent, à tau** de leurs cheveux laincur, de l'Afrique australe. '•) »Les populations de l'Ouest ont les gmsses lèvres et le nez épaté des nègres africains*» (Archives colonial*»), carlon >m. do^i-T S: Manntrrit di> la hihliut!,èq»iv C,vand>d'nr). If) «Los Malgaches sont, à l'exception dos Ho\as, semblables aux Africains.» W »L*»s Malgaches sont des nègres africains- (Ann. de* loyf/jf*, 1X11. p. 93). •hî Rondeaux, »^L d'uûs que los Malgaches sont nouveaux vi nu?» sur la terre qu'ils habitent, et que ce sont le* révolutions qui ont ou lion du \iT au xvi" siècle dans l'Arabie ou sur la côte orientale do l'Afrique qui ont fourni à Madagascar sa population par dos migrations volontaires 011 forcées (l)ict. manu un t de Fro'errtllle . M D'après d'rnienville, -les Sakalava" ont été transportés d'Afrique-" (Essai sur Madagascar, îSiG, Arc*i. ■« r loniah* [mémoire qui a été imprimé ou iNÎJH]). ") Lesson regarde los habitants de Madagascar

comme une branche de la race Cafre, à laquelle il donne le nom de nègres Cafro-Malaises (Yoy. autour du Monde de la - Coquille», Zool., t. I, p. 87 et 101[^]. M Liii[^] partie de la population est, sans conteste, de rare africaine; une autre partie est originaire de la Malaisie, de l'Inde orientale et de la Polynésie (Illiory »f Madagascar, t. II, p. h). M D'après M. Eug. de Kroberville (Introd. au Voy. à Madagascar de Leguevel de Laroin[^] l. i[^]i[^]«". r*. tu race indigène on Vazimba descend des Zimha africains. la constitution physique des noirs malais est aplati, aux levres épaissies, aux cheveux crépus, indique qu'elle est originaire de l'Afrique. - * - * • " " " " " dente, dans les Indes la race qui habitait Madagascar avant les Malais (Bull. Soc. &?•f•: ; * - * • * " " " t. XI, 1809, n° de la p. 209), il avait écrit : «On peut sans témérité considérer la V branche des Oallad'Abessinien. » x y a peut-être, dit Lavenant, une race autochtone à Madag. par des groupes venus de la côte Est de l'Afrique, ainsi que du centre et du australien et de l'Arabie elle-même? (Colonisation de Madagascar p. 3s). _ (rtJ «(Test vraisemblablement à l'Afrique, le continent le plus voisin, qui) MS* & f[^]1* * ~ ^ miers habitants, mais les caractères distinctifs de la race nègre ne « relèvent »: tmst sm-[^] - ^populations de l'Ouest, chez lesquelles des migrations plus récentes ont climatisé, des révolutions qui nous sont inconnues et des venues des pays les plus lointains, ont modifié la nature première des {p) Waitz identifie les Vazimbâ de Madagascar avec les Wazimbi et Tihfirs (O Pour Crawford, les Malgaches, quoique leur langue contienne o. f nés, n'appartiennent pas à la race malaise et n'en ont une particulière, incapables de former un alphabet Dei Mtksi \ leur ont donné leur langage (Proc. Geogr. Soc, I. VU, p. 69 >



246(1)(1) 215 J.A.T.S.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

npj*i* L«°i

The text on this page is estimated to be only 28.14% accurate

HISTOIRE PHYSIQUE, NATURELLE ET POLITIQUE DE
MADAGASCAR

The text on this page is estimated to be only 18.00% accurate

PARIS LIBRAIRIE HACHETTE ET C BOUI.ETABD SAIST-
GERMAI* , 7«

The text on this page is estimated to be only 24.70% accurate

HISTOIRE PHYSIQUE, NATURELLE ET POLITIQUE DE
MADAGASCAR PUBLIER l'Ait ALFRED GRAiSDIDIKR L'ORIGINE
DES MALGACHES PAR ALFRED GRANDIDIER PARIS IMPRIMÉ
PAR AUTORISATION DE H. LE GARDE DES SCEAUX A
L'IMPRIMERIE NATIONALE

The text on this page is estimated to be only 3.91% accurate

U- : V\ r/ rn : :. CL - 1 : »• » ••• * • • • • • ... • •» • • • • • • * • • :•:
• • • ■ • • • • • *

The text on this page is estimated to be only 27.73% accurate

ETHNOGRAPHIE DE MADAGASCAR LIVRE PREMIER.

I/ORIGINE DES MALGACHES. D où sont venus les habitants de Madagascar (1)? A quelle race appartiennent-ils? L'étude comparée des caractères anthropologiques et physiques, des mœurs, des croyances, des institutions, de l'industrie, de l'architecture, de la langue des Malgaches (2), nous permet aujourd'hui de répondre à cette question. Ils proviennent du mélange de races très diverses, d'autant plus difficiles à déterminer et à classer qu'il n'existe de traditions relatives à leur 11) Il ne semble pas douteux que Madagascar a été habité dès les temps les plus éloignés, mais, n'ayant aucun document qui nous permette d'établir l'histoire ancienne de cette île, nous ne pouvons pas nous occuper des habitants primitifs, qui ont été absorbés, submergés par les habitants actuels et dont il ne reste aucune trace (voir les Considérations sur les Sakalaves, par le Col. Prudhomme, dans les Notes, Reconnaissances et Explorations du 31 mars 1900, p. &). W Ce nom de Malgaches, sous lequel nous désignons les habitants de Madagascar, à quelque tribu et à quelque race qu'ils appartiennent, est d'origine européenne; c'est à tort que, sur la foi des anciens auteurs, on a admis sans discussion que les indigènes s'appelaient eux-mêmes Malagasy. Divisés jadis en un nombre considérable de tribus indépendantes les unes des autres, cantonnées chacune dans les limites étroites qui bornaient leur petit territoire et n'ayant entre elles aucun lien politique ni commercial, ils n'avaient pas de terme collectif pour désigner l'ensemble des habitants de l'Île; les Antimerinâ (vulgo Ho va) emploient, depuis qu'Andrianampoinimerinâ les a groupés en une grande nation, le mot Ambanilanitrâ (litt. : ceux qui sont sous les cieux), parce que, pour eux, les bornes de l'Univers se confondent avec celles de leur île. Les premiers navigateurs, Portugais et Hollandais, qui ont abordé à Madagascar, appelaient simplement ses habitants Noirs ou Maures; quelques anciens auteurs les ont nommés Bouquet, d'après les Arabes de la côte d'Afrique qui, pour les désigner, se servaient et se servent du mot Oua-Bouki(&i singulier M-Bouki), c'est-à-dire habitants du pays Bouki, par opposition aux colons musulmans et aux métis sémites qu'on appelle Silamo (\ii[. : les sectateurs de l'Islam) ou Antalaotrâ (litt. : les gens d'outremer), lorsqu'ils sont établis à demeure sur la côte Nord-Ouest, H Arabô, lorsque ce sont des Arabes d'Asie ou de la côte orientale d'Afrique, ITHHOGRAPHII.

The text on this page is estimated to be only 13.39% accurate

2 MADAtiASCIR. arrivée dans l'île que pour trois petits groupes ethniques : 1° les Andriana(1) de Ilmei'ina (dénommés rHovti* par erreur); 2° les Zafy Raminia et les Anlimorona d'origine arabe, qui habitent la rôte Sud-Est; 3° les Antalaotrâ de la cote Nord-Ouest. Aussi, n'a-t-il pas lieu de s'étonner que les opinions les plus diverses aient été émises sur leur origine. Si, en effet, tout le monde est à peu près d'accord pour rattacher à la race malaise les habitants de la province de l'Imerinâ auxquels on a donné et on donne encore, à tort, le nom de Hovâ et dont, sinon tous, au moins une classe, celle des nobles et conquérants, présente des caractères physiques qui ne laissent aucun doute sur leur origine inongolique, les uns, et qui viennent trafiquer passagèrement. Les Anglais disaient au 18^e siècle, en parlant d'eux : les Naturels ou les Indigènes. Les Français les ont «l'ahon! appelés Madagascariens ou Madagascariens, noms dérivés de celui de Madagascar, puis Modérasses. Maléasses, Maléasses ou Malgaches; ce dernier nom est aujourd'hui adopté par tous les Européens et, sous la forme, adoucie et appropriée à la langue du pays, de Malagasy. par ceux des indigènes qui sont en rapports constants avec nous. — Le P. L. Mariano, dit, en 1804, que le petit pays sur lequel régnait le roi antanosy Tsimban, et qui comprenait (pour quelques lieues carrées, s'appelait Matagassi. D'autre part, Gauche, dans sa Relation de Madagascar (1651), écrit que le royaume (!) d'Andriand'Ramakâ, le fils «est l'héritier de c'est Tsimban\$. «est dit Madegacke et par d'autres Modégasse*. Il est très vraisemblable que c'est ce nom d'un des cantons de la province d'Anosy qui, appliqué un peu légèrement par Fiacourt à toute l'île (Hist. Mai., 1688, p. 1), est l'origine du nom Malgassy que tant d'auteurs ont cru à tort être celui sous lequel les habitants de Madagascar se désignaient. et cependant, dès 1794. le P. L. Mariano écrit à ce sujet : «Les naturels ont un nom pour chaque province, mais ils n'en ont pas pour désigner l'île entière; le nom de Madagascar est d'origine étrangère (Boht. du W. de Geogr. de l'Inde, p. 178). (1 Le mot «Ranimba», qui se prononce souvent Sdian. est depuis longtemps employé dans tout Madagascar pour désigner les nobles et les chefs ou seigneurs de race étrangère. D'ordinaire, on le fait dériver du mot malgache Andry. qui signifie un poteau. un soutien (II. F. Standing, The tribal divisions of the Lova, Antananarivo Annual, 1887, p. 355); mais je crois plutôt que c'est un terme honorifique qui n'a la même racine que les mots indonésien Dain

et Dien. qui signifient chefs chez les Roughis des Célèbes. chez les Benkoulén, etc., et peut-être que le mot Andayn] qui, à Java, s'applique aux grands personnages. "Faria y Souza, Asia portugueza, t. III, 3^e part., 16-5, ch. un, p. 311. Dans le manuscrit de la Bibliothèque de Madrid, qu'a publié, en 1887, la Société de géographie de Lisbonne, ce nom d'Amil (p. 331) un peu différer ment, Mitacas. Ce royaume, minuscule coramitout ceux d'anciens rois antanois, était situé sur le bord du Fanjahir. (k) Ampalaz), en 1695, les Mahafly «notumaient leurs princes Amirtn^e (1^{er} rmmier livre de l'histoire de la Navigation aux Indes orientales par Us Hollandais, ch. iv, 7^e p.). Le P. Lui/ Maii. nio, t. 3, a cons. t. 3^e que les noms des chefs de l'Ouest étaient précédés du tiln* iitdna, «(lloolhln. <mi 1 (i'i'i, dit aussi que rem de la baie de Saint-Augustin s'appellent Andean. {r) Ce mot Andaya précède le nom d'un généralissime dans une inscription de l'HH*. trouvée à Jata.

The text on this page is estimated to be only 16.24% accurate

a MADAGASCAR. d'autres, se fondant sur leur croyance et certaines particularités de leurs mœurs sans tenir compte de leur aspect physique, les font descendre (i868)(');Wake(t8C8)>;A.Maun(iH61,)/; Ri'»i.Daliififi 883)0; J. Audebert (iSSSJW; Bordier(i878) (J);Hildpbrandt(i880-83)-; Capt.OliYcr^:))^; Jorgensen(t885) W; Zannetti (1880) r; Baron (1881)^; Coman Gérard de Ri allô (188 S)C); Debierre(1 886y>; (i88a)(hi; Quatrefages et Hamy (188a) U ; Hartmann (i886)'J>); MaxLeclerc (1887)^; <■> rLct Antankaranâ peuvent, pour leur forme et leur couleur, être comparés aux Zonloosi» (NmrreUion dm voyage, p. s36). <*> Dans Chaptert on Mon, p. 160, St. Woke ne met pas en doute l'origine commune des Malgaches H des Bechuanas, mais l'année suivante, en 1KG9 , dans I** Journal Anthropol. Soc. (On the Race Elements of the Madecasses), il dit que la Lésobii, qui réunissait l'Afrique A l'Océaiûc et dont Madagascar est un témoin, était habitée par deux races, Tune foncée (les Mélanésien), l'autre plus claire (les Malgache et les HoltentoU), et que les Malgaches ont des affinités avec les peuples de l'Afrique méridionale, mais qu'ils ne sont point, à l'exception des Yazimbâ, de sang africain. ('> «Les naturels de Madagascar appartiennent à la race cafre* (La Terre et l'Homme, 1869, p. 63 1). <4) «Les Sakalavâ et les autres tribus des îles ont le type et les usages des Africains» (Bull Soc. Anthropol. de Paris, 1878, p. 18-ao). (°) «Il n'y a aucune différence entre les nomades africains et les Sakalavai (ZeiUhr. Cee. f. Erik, Berlin, 1880). L'élément nègre est prépondérant dans la population malgache, et, s'il y a unité de langage dans toute l'île, c'est que les guerriers venus de l'Afrique se sont mariés avec des femmes hova et que les enfants ont parlé la langue de leur mère. Les Yazimbâ de Madagascar sont identiques aux Waziiuba de l'Afrique et les Sakalava* ressemblent aux Cafres (1 883). (f) Le professeur A. Zannetti rattache toutes les peuplades malgaches au tronc nègre ou éthiopique, à l'exception des Hovâ qui sont de race indienne (Arch. Anthrop. di Mantegazia, 1880, p. 55<|). (i) Le Rév. Baron admet à Madagascar la présence de deux races, les \uliinerini, d'origine malaise, et toutes les autres tribus d'origine africaine (Antananarivo Annuaire, 1881 , p. 1 s3). <k) «Les Betsileo, les Barri, les Tanal.1, les Sakalavâ sont, comme toutes les autres tribus aborigènes de Madagascar, de purs Africains. Seuls, les Hovâ sont des Malais.» (.) MM. de Quatrefages et Hamy (Cranta ethnica, 188s , p. 383

et 9) regardent les Sakalava et les Sihanakl comme très proches parents des Bantous (Cafres de Moxambique.) et les Betsimisaraka et Antankarana comme d'un type encore plus franchement nègre. ff Les Sakalava sont de* Africain** (lltvi.Nc. et Mat., is jnnv. ifcH'i ». (y> Les premiers habitants de Madagascar sont venus de l'Afrique et appartiennent à la grande tribu des VatimbA. Plus tard, des immigrants, partis de diverses lieux de l'Extrême-Orient, se sont mêlés à ces nègres. Les Malais n'ont abordé dans l'Ile que plus récemment (Antananarivo Annuaire, 1883, p. 13). (k) «Tous les Malgaches, à l'exception des Hovâ, sont d'<^ \fricain>*» (Tram. Berlin Geogr. Soc., 1883). (l) Le Capitaine Oliver, qui avait dit, dans YAnthropological Review de juillet 1866, p. eux, que les Malgaches ne sont pas de vrais nègres, quoique noirs, et qu'ils n'ont pris dans le continent africain ni leurs idées ni leurs vêtements, exprime une opinion différente en 1885, dans son ouvrage Madagascar, 1885, p. 3 : «Tandis que les aborigènes, y écrit-il, ont des affinités avec les races inférieures de l'Afrique, la masse actuelle de la population est composée d'immigrants venus de la côte Sud-Est du continent voisin*). (") Pour le Rév.Jorgensen, les Vazimbâ sont des Africains, mais venus plus récemment que les immigrants malayo-polynésiens qui, quoique moins nombreux, les ont subjugués et leur ont imposé leur langue: les immigrations, tant de l'Afrique que de l'Extrême-Orient, ont dû être nombreuses et se succéder à de courts intervalles (Antananarivo Annuaire, 1885, p. 55). (n> M. Girard de Rialle (Les Peuples de l'Afrique et de l'Amérique, p. 77) dit que les Oua-Zimbâs, qui habitaient autrefois Madagascar, appartenaient à la grande famille Ba-ntou ou Cafre-. w M. Debierre rattache les Sakalava aux nègres de l'Afrique et les Hovâ aux Polynésiens (Bull. Soc d'Anthropologie de Paris, 1886, p. 223). <*> D'après M. Hartmann, tous les Malgaches sont de purs nègres africains, à l'exception des Hovâ, qui sont des Malais (Madagascar). (q) M. Max Leclerc (Revue d'Ethnographie, 1887, 0. 1&) attribue une origine africaine non seulement à ce qu'il croit être la population la plus ancienne de Madagascar, les Yazimbâ, mais aussi à une seconde immigration venue après ces premiers occupants.

The text on this page is estimated to be only 19.78% accurate

ETHNOGRAPHIE. d'une colonie soit juive, soit arabe, ou d'immigrants mongols*, enfin j'ai émis, en 1879, l'opinion, acceptée aujourd'hui par beaucoup d'anthropologistes. René Basset (1888) (1); II. Jouan (1890) W; Me Mahon (189a) (e); G. A. S. Baw (1893) CJ; Zaborowski (1897) M. (1) Boothby (1864) n; Flacour (1858) W; Épidauris le Colin (18n) (b); Cameron (1877), i). Quelques auteurs ont même émis l'idée que la colonisation de Madagascar était due à des Phéniciens (Court de Gebelin) ou à des Carthaginois (Guët) W. (2) Pyrard de Laval (1603) C1; Luiz Ma<"> Pour M. IL Basset, les Vazimba sont des Bantous (Cafres) [Bull. Soc. Geogr. de VEs, 1888, p. 337]. {bJ <r L'origine africaine [des Yazimbâ, les premiers habitants de l'île] ne doit pas être mise en doute» (Mém. Soc. Se. nul. et mathém. de Cherbourg, t. XX VI (1890), p. 171, et Bull. de la Soc. Géogr. du Havre, 1891, p. 335). ;e; Les tribus de l'Est de Madagascar, écrit le itév. Me Mahon (Antanan. Ann. f 1899, p. 385), sont de vrais nègres dont le type est un peu supérieur à celui des Africains par suite de leur métissage avec les peuplades du centre et les Européens. Quant aux Sakalavâ, ce sont des Zoulous. (d> Le llév. Shaw, qui a d'abord dit que les Malgaches étaient très proches parents des nègres africains (Antan. Ann., n° m, 1877, p. 79), a modifié son opinion et il a écrit en 1893 : «Personne ne peut nier qu'il existe à Madagascar un élément nègre; mais il n'y a pas une seule tribu assez franchement africaine par le langage et l'aspect physique pour ne laisser subsister aucun doute sur son origine occidentale» (Antan ^ Ann., 1893, p. 99). <") M. Zaborowski attribue aux Africains le premier peuplement de Madagascar et, dans les Malgaches noirs, il croit reconnaître le caractère bantou (Bull. Soc. Anthropol. de Paris, 1897, P* 85). lfi rr Suivant les uns, les Malgaches sont musulmans; suivant d'autres, ils descendent d'Abraham» (A brief Discovery or Description of Madagascar, London, 1861 (i; Copia de la Bibliothèque Grandidier, p. 34). / * Les Malgaches n'ayant eu aucune communication ni commerce avec les habitants des terres fermes de l'Éthiopie à cause de l'ignorance de la navigation, n'ont point reçu les changements des Loix et des Coutumes qui s'y sont introduites de temps en temps; mais ils ont seulement conservé celles qui ont été en usage dans les pays d'où ils sont venus, qu'ils ont apportés avec eux quand ils ont passé dans celle-ci). e. Ceux que j'estime y être venus les premiers, ce sont les Zaïfe-Htbia, ou de la lignée

d'Abraham, habitans l'île de Sainte-Marie et les terres voisines, d'autant qu'ayant l'usage de la circoncision, ils n'ont aucune tache de mahométisme, ne connaissant Mahomet ny ses Caliphcs, et, réputant ses sectateurs pour Cadres et hommes sans loy, ne mangent point et ne contractent aucune alliance avec eux. Ils célèbrent et chomment le saine ly. non le vendredy comme les Maures, et u'ont aucun nom semblable à ceux qu'ils portent. Ce qui mu fait croire que leurs ancêtres sont passez en cette isle dès les premières transmigrations des Juifs ou qu'ils sont descendus des plus anciennes familles des Ismaélites avant la captivité de Bahylone, ou de ceux qui pouvaient estre restez dans l'Egypte environ la sortie des enfans d'Israël. Ils ont retenu le nom de Moyse, d'Isnac, de Jacob et de Noé. Il en peut eslre venus quelques-uns des costes d'Ethiopie, mais les blancs nommés Zaferamini y sont venus depuis cinq cens ans et les Zafecasimambou des Matalanes, qui sont les escri vains, n'y sont que depuis cent cinquante nus» (Histoire de Madagascar, avant-propos, p. 3). th> «Il y a à Madagascar des tribus de nègres africains, des Malais et même des Juifs, des Arabe* et de» Indiens» (Ann. des Voyages, t. XIV, 1811, p. 99). O Les Malgaches sont les descendants d'une colonie juive, venue à bord de navires phéniciens, ou tout au moins ont été en relations constantes avec les Juifs depuis les temps d'Iiram et de Salomon (Antan. Ann., 1877, p. 3 à 10). Dahle fait remarquer que les coutumes juives, sur lesquelles Cameron étaie son opinion, existent également chez les Polynésiens (voir Tlrxkii, Ten Years in Polynesia) [Antan. Ann., i883, p. i3]. M «Il y a un rapport étroit des langues de Madagascar avec la phénicienne. On ne saurait jeter les yeux sur l<*s Dictionnaires de ces langue* sans y reconnaître une prodigieuse quantité de mots phéniciens, même dans l<>s noms de lieux et en particulier dans ceux des chiffrer». trTout dépose la communication la plus étroite entre toutes les îles du Midi de notre globe et tout nous ramène à cet égard aux Phéniciens» (Le Monde primitif : Dissertation, Essai d'histoire orientale, 1781, p. 5a, 538 et 553). — H y a lieu de remarquer que, dans le dictionnaire de Flacourt et autres qu'a consultés Court de Gebelin, les mots malgaches sont si mal écrits qu'ils sont le plus souvent méconnaissables et ne peuvent pas servir à une étude sérieuse de linguistique comparée. f' <r Madagascar a été visité et colonisé par les Carthaginois» (Origines de V(U Bourbon , 1 888, p. 3â et suivantes). (l> <rL'isle de Saint-Laurent a été peuplée autrefois par les Chinois, estans en un navire qui se perdit en cet endroit (à Saint- Augustin), qui s'y habituèrent : aussi retirent-ils en quelque

chose du visage aux Chinois* fors qu'ils sont bazanés» (Voyages de Pyrard de Laval en 160a , t. I, cil. 111, p. a'i).

The text on this page is estimated to be only 15.22% accurate

6 MADAGASCAR. pologistes, que Me de Madagascar a été peuplée par des immigrations successives, remontant à des temps fort éloignés (1), de nègres indo-océaniens ou orientaux (2), que je désignerai sous le nom général d'Indo-Mélanésiciens pour rappeler que la branche orientale du Ironc nègre existe non seulement dans les îles de l'Asie et de l'Océanie. mais aussi sur le continent. (1613)t*); Henras.(180t) b'; Mullens (1875)W; Wake (1882W et 1885U). On est très vraisemblable que les premières immigrations de nègres indoocéaniens à Madagascar ont eu lieu bien des siècles avant Jésus-Christ. **} Les nègres orientaux, c'est-à-dire les nègres asiatiques et océaniens appartiennent à plusieurs types, dont les différences de taille et de caractères physiques sont très marquées, mais qui ont une grande uniformité de coutumes et un état social. des traits intellectuels et moraux à peu près identiques; ces divers types se sont du reste croisés en maints endroits, soit entre eux, soit avec les Indonésiens, les Malais et autres individus de race mongolique, soit avec les Polynésiens, produisant des métis d'aspects très divers. Quelques anciens auteurs, frappés par certains caractères extérieurs, tels que la couleur de la peau et la chevelure, qui sont plus ou moins communs aux nègres occidentaux et aux nègres orientaux, ont attribué à ces derniers une origine africaine; Lesson, notamment, qui rapprochait les Malgaches au teint noir des Africains, dit, dans le tome I^{er} de la Zoologie du Voyage autour du Monde de M. Coquillette, 1826, p. 87, que les Papous ont la plus grande ressemblance avec les nègres malgaches, et que cette analogie se retrouve dans plusieurs de leurs habitudes et de leurs traditions; ils paraissent provenir d'une migration (africaine) postérieure à celle des Océaniens *, et plus loin, p. 101, il place à la suite des Papous, comme une très grande variété du rameau Cafo-Madagascari, les habitants de la terre de Diemen. Les différences entre les races nègres africaine et mélanésienne sont beaucoup plus grandes. ** que ne le supposaient ces auteurs, et on ne peut admettre que des migrations partielles de l'Afrique aient peuplé l'Asie et l'Océanie; ce sont, au contraire, les premiers indo-océaniens ') L. Marius, qui dit (Ta boni que les premiers habitants de Madagascar sont venus de là (la fin de la phrase) qu'il en est ensuite arrivé de Malacca (Kxpior. de M. ulag. cm 1613, l'ol. Soc. Ueogr. 1, 1887, p. 31) exprime plus loin l'opinion que l'île a été peuplée d'abord par des immigrants venus de Malacca, -ce que prouve d'une manière presque

sure la langue des Malgaches, différente de la langue cafre et très
 semblable au malais. b' Les habitants de Madagascar descendent des
 Malais venus de l'Inde. I.H.p. VI. r) La colonisation de Madagascar est due aux Malais (Twelve Months in
 Madagascar, 1870, p. 173 et 176). (d) M. Wake (Journ. Anthrop. Soc. of
 London, déc. 1869) a d'abord cherché à établir que les Papous et les Cafres
 ont la même origine et que les Malgaches sont des Cafres, mais plus tard il
 écrit : « quoique les Malgaches aient de nombreux points de
 ressemblance avec les Africains, leur parenté est avec les peuples mongols
 de l'Indo-Chine, avec les Siamois. Les Yazimbia sont probablement des
 Indo-Chinois, et les Ilova sont le résultat du mélange de ces Yazimbâ avec
 une colonie arabe venue peut-être aussi de l'Archipel Indien ». Quant aux
 Malgaches pré-hova, M. Wake les croit apparentés aux habitants de Java et
 de Sumatra et originaires du Sud de l'Asie; leur langue, qui est, dit-il,
 grammaticalement plus proche du malais que des langues océaniques,
 malgré un grand nombre de mots océaniques, se rapproche en tout cas plus
 du papou que du polynésien (Race elements of the people of Madagascar,
 Journal Anthropol. Intitulé, 188a, p. 30, et Antananarivo Ann. , 188a, p. 11).
 (*) Les Malgaches, dit M. Wake, appartiennent à la grande famille indo-
 chinoise, et, s'ils parlent une langue malayo-polynésienne, c'est qu'ils ont
 subi les mêmes influences que les Malais, qui, suivant M. Kcane, ont été
 amenés à accepter un langage différent de celui de leurs ancêtres mongols,
 parce qu'ils ont trouvé le pays déjà occupé par une population malayo-
 polynésienne (Antananarivo Annuel, 1885, p. 1*).

The text on this page is estimated to be only 18.97% accurate

ETHNOGRAPHIE. CHAPITRE PREMIER. IMMIGRATIONS INDO-MÉLANÉSIENNES. Comment ai-je été amené à relier les Malgaches, hormis les Andrianà de Ilmerinà et des familles des chefs des principales tribus, aux nègres de l'Extrême-Orient plutôt qu'à ceux du continent africain, comme le faisaient tous les auteurs et même les anthropologistes? C'est que, pendant mes voyages à travers h»s différentes peuplades, j'ai été non moins qui ont abordé à Madagascar ot s'y sont de cette ile. — A. Grandidier (1879) ('s élnblis, formant le fond de la population W. E. Cousins (1878) M; J. Sibree (1879 <*> ffLa race que j'appellerai autochtone, sans vouloir préjuger son mode de diffusion, est bien certaine* ment, par ses traits, par ses mœurs et par sa langue, du groupe des populations négroïdes de fOcéanie. Tête grosso, cheveux en tête de vadrouille, figure plate et ronde, lèvics épaisses, nex aplati à la naissance, tout rappelle les nègres orientaux» (Revue scientifique, 1 1 mai 1879, p. io85). Celle opinion a été reproduite avec les preuves à l'appui dans plusieurs mémoires que j'ai publiés subscquiciuuicnl, notamment dans la Notici sri ■es taavaux scieutifiques (188A, p. 96-97); dans Madagascar et ses habitants, discours prononcé à la séance publique annuelle des cinq Académies du 95 octobre 1886, p. i3 et suivantes; dans les Vazihia (Ment, publié» par la Soc. philomathique , 1888, p. 1 55 et 160); dans les IlovX (Rev. fjén. Sciences, 3o janvier i8g5, p. 5o), etc. Dumont d'Urville a remarqué que certains mots communs au malgache et aux dialectes polynésiens ne se retrouvent pas dans le malais ou s'y présentent très altérés et il en conclut que l'analogie des langues polynésiennes avec le malgache n'est point due a l'intermédiaire du malais; de cette intéressante et véridique constatation, il n'a tiré aucune conclusion au sujet de l'origine des Malgaches (Phibl. du voy. de rrL' Astrolabe r . i83&, p. 976). Quatrcfages dit, dans VIntro. à l'étude des race* humaines (1889, p. 3ot>), que v Froberville a, comme Grandidier, signalé la ressemblance entre les Mélanésiens et certains Malgaches n; mais, tout en signalant cette ressemblance, M. de Froberville n'a jamais émis l'idée que les nègres de Madagascar descendaient des nègres de l'Océanic, il a, au contraire, écrit qu'on peut considérer sans témérité la race indigène ou Vazimba comme uns (franche des Galla (Bull. Soc. Géogr. Paris, 1839, p. 969), et que la constitution physique de la race noire de Madagascar indique assez qu'elle

est originaire de l'Afrique, ce que confirme l'examen des mots et des usages qui lui sont propres (Notice en tête du Voy. à Madag. de Leguevel de La combe, 1860, p. 11). C'est dans un travail analysé par M. Serres (Compt. rend. Ac. Sciences, 1850, p. 68a et 683) qu'il divise, d'après le prognathisme de la face, les peuplades de l'Afrique orientale ou ostro-nègres, en trois groupes : l'un apparenté aux noirs de la Guinée, un autre rappelant les Cafres-Béchuans, et le troisième ayant le type négro-océanien ; il y a, ajoute le rapporteur, dans l'Ouest de l'Afrique, la tribu des Nagas, qui ressemble à des Papous, mais nulle explication n'est possible à ce sujet; car il n'y a pas de trace qu'« des navigations aient été effectuées de l'Afrique en Océanie ou d'Océanie en Afrique. — Au commencement du m^e siècle, le ch^r de Frobenius cite dans son Dictionnaire (ms.) l'opinion suivante d'un anonyme : «Les habitants de l'Afrique et ceux de l'Ouest de Madagascar, qui ne sont séparés que par le canal de Mozambique, sont très différents; les uns sont de vrais (bâtres, les Sakalavâ ne le sont pas; ces derniers ont en effet les cheveux extrêmement frisés et crépus, mais beaucoup plus longs; ils ont une plus belle prestance et la jambe mieux faite; ils sont moins stupides et plus industrieux, ils sont plus propres, plus délicats sur le manger; leur langue, leurs croyances, leurs mœurs, leur caractère n'ont pas plus de rapports que leurs traits; leur couleur est moins foncée, tirant plus sur le rouge». Ce que dit cet auteur est exact, mais il n'en a tiré aucune déduction au sujet de l'origine probable des Malgaches. — Aug. Billiard a écrit, en 1891 (Ms. Arch. Col.), que, du Cafre au Malgache, la distance est grande, tandis qu'elle est à peine sensible du Malgache à l'Asiatique et même à l'Européen (!), et qu'il faut rechercher les causes des dissemblances entre deux peuples que sépare seulement le canal de Mozambique dans la différence de leur origine et de leur organisation ; il n'a pas non plus émis d'opinion au sujet de la race à laquelle il faut rattacher les Malgaches. «La conformité qui existe entre le malgache et les langues des archipels asiatique et polynésien, autant sous le rapport du vocabulaire que sous celui de la grammaire, quelquefois même où il n'y en a pas

The text on this page is estimated to be only 13.51% accurate

8 MADAGASCAR. frappe de l'imité de la langue parlée dans Tile entière que de la grand*» uniformité des mœurs et des traits physiques de la masse de sa population. et 1883) W; Codrington (188s) M; Wake 11. 1\ Maliac (Irakâ, 18⁷, u* 6, p. 53, (i883)">;ParreU(i886)<a);Rev. G. Cousins et Tantara*' wy Andrianà. 1899, p. 7) 'lh (i886)W; de Quatrefages (1889) (*) ; Si- Mullens dit (Journal of Anthropol. Society brec et Baron (1899)^; Ha m y (1895) M; 1870, p. 181) qin» Ions l«»s Malgaches le malais, semble indiquer que la première immigration de P Extrême-Orient date d'une époque antérieure k celle où les langue* cultivée* ont pris leur forme actuelle.'» De o» que : «t* il n'y a pas de traditions musulmanes à Madagascar; «j* que les mots san»crils ? sont très peu nombreux, et 3* que le malgache est beaucoup plus riche en formes dérivées que le malais», le R<»v. W. E. Cot*i\s conclut que la langue malgache e*1 une très ancienne forme de la langue primitive parlée jadis dans le Sud de l'Asie et dans POcéanie et n'etf millemciil dérivée du malais tel qu'on le parie à présent (Rév. W. K. Coisins, The Malagasy language, Philolog. Soc.. 1878; reproduit par Sil»ree dans The (Jreat AJrican Island , 1K80, p. laa). O Le Itév. J. Sibrec, qui, dans Madagascar and Us peuple (1870), p. 969, attribue aux Malgaches une origine asiatique (malaise), comme Pavait déjà en partie suggéré Ellis eu i83b (Hist. of Madagascar, p. 6). >e range à mon opinion dans The Grcat Afrieian Itland (1880), p. 116. «*Il est en effet possible, dit-il, que les deux races des archipels Malayo-Polynésien s soient représentées à Madagascar : la rare d'un bruu clair, qui est répandue dans la Pohnésie orientale, des Iles Sandwich à la Nouvelle-Zélande, et la rare noire, qui habite la Polynésie occidentale depuis les lies Fidji jusqu'à la Nou\cille-Guinée. L'unité si remarquable du langage dans tout Madagascar donne à penser que les ancêtres des Malgaches sont originaires de divers poinl* de l'archipel Malais et qu'avant de fe disperser ils ont vécu ensemble en un point quelconque de Pile pendant assex longtemf<s pour que leurs langues Fe .soient fondues et unifiée*. l^»ur immigration remonte a une é|K>que très ancienne». Il ajoute (Anlanannriro Annunl, 188a, p. a3 I : rll semble probable que les Malgaches sont aussi bien apparentés aux races noires de POcéanie (Négritos ou Papous) qu'aux races malayo-pohnésicnnnes au teint plus clair». **' Le Ilé\ R. S. Codrington, missionnaire aux lies de Banks (au Nord des Nouvelles- Hébrides), ayant constaté que plusieurs des mots

malgaches tenus à sa connaissance ont non seulement une origine commune incontestable avec ceux du dialecte mélanésien de ces îles, mais ni outre une structure grammaticale identique (analogue à celle des langues ma'ayo-melano-poK miennes qui ont toutes sous le rapport de la syntaxe, la plus grande affinité), confirme mon opinion en concluant (pie les habitants de Madagascar sortent de la même souche, aujourd'hui disparue, que ceux des Tes Fidji, des îles de ISanks, etc. (Anton. .lmm. t 1*8», p. 26). W M. Wake, qui, en 18C9 (note d précédente), attribuait aux Yazimbâ une origine africaine, a, depuis, changé d'opinion; il dit (Autan. Ann.t iSK5, p. i.">) qu'on sait m peu de choses <ur eux qu'il y a tout autant de raisons de les rapporter aux Négritos ou aux Papous qu'an* Nègres d* Afrique, et il fe ronge i mon opinion que les Nègres océaniens ont précédé à Madagascar la tenue des Malayo-Polynésiens et forment le fond de ta population , quoique , pour lui, l'élément principal actuel de cette population soit mongoloïde (noie e précédente). M Pour M. Parrelt, il va, parmi les habitants du Nord-Ouest de Madagascar, trois types : l'un foncé (ou Papou?) avec la barbe bien fournie; l'autre analogue, à celui des Malgaches ordinaires (!) ou Sakala\â,et le troisième africain (Olmf.r, Madagascar, t. H, note de la p. 5o). (*> «Les Malgaches peuvent aussi bien étic des Papous ou des Malais noirs que des Africains t» (note, p. 6 du t. I de Madagascar, Oi.ivkr, 1886). W Qualrefages, qui, en 188a, regardait les Saka!a\â comme appartenant a la race Banloti, les met, d'après mes indications, dans le rameau papou (ïntrod. à l'étude des Races hum. . p. 343, 35o, et 39.") à 3f)8). w rll est beaucoup plus probable que les habitants de la côte orientale de Madagascar sont des Négritos ou des Mélanésiens que des Africains?) (note de la page 385 do VAntananarivo Annuai, 1 89a). ^ Le DrHamy(Les Races m maires, /fer. teientijique , 1895) dit, en s*appu\ant sur mes tra\aux et sur les co'lections du Muséum d'histoire naturelle, que Madagascar tout entier possède un fond commun ethnographique et linguistique qui n'a rien d'africain et qui reproduit les langues, les mœurs et les usages des Indonésiens (c'est-à-dire de ces peuples qui forment dans le vaste ensemble malayo-polynésien un groupe aux contours nettement arrêtés et dont les limites s'étendent du pied de l'Himalaya oriental aux dernières Iles de la Sonde). Toutefois, ajoutc-t-il, les rroiseineuts opérés pendant des siècles avec des peuples d'origines diverses masquent eu partie les caractères asiatiques, qu'on ne retrouve que péniblement, en particulier chez les Sakalavâ. t*) «rLes îles de POcéanie sont habitées par un groupe de peuples

qui ont une singulière analogie avec ceux de Madagascar, au triple point de vue des traits extérieurs, des usages et de la langue. M. (Grandidier a montré qu'on trouvait à Madagascar les trois mêmes classes d'habitants que dans l'Indo-Océanie : nègres orientaux. Indonésiens et Malais. De la similitude des langues malaise et malgache, on a le droit de conclure à la parenté des populations. Il nous paraît donc très probable que non seulement les Hovâ, mais encore le fond de la population malgache vient de la Malaisie.ⁱ

The text on this page is estimated to be only 26.17% accurate

ETHNOGRAPHIE. •) Il y a longtemps que les marins et les voyageurs ont constaté que les habitants de Madagascar parlent une seule et même langue, d'origine malayo-polynésienne(1), mais ils n'ont pas attaché à ce fait, cependant si remarquable, l'importance qu'il a, et ils ont cru l'expliquer en en attribuant l'introduction à la poignée de Malais venus il y a quelques siècles. L'existence dans cette grande île d'une seule et même langue, purement malayo- polynésienne ou plutôt indo-mélanésienne(3), par conséquent de provenance orientale, aurait dû cependant fixer davantage leur attention. N'est-il pas en effet extraordinaire que des peuplades ou plutôt des familles, qui n'ont eu jusque tout récemment aucun lien politique ni commercial, qui ne se connaissaient même pas de nom au commencement du xi^e siècle, qui vivaient dans l'isolement le plus sont de race malaise, même les Yazimbâ, qui, ajoute-t-il, no ut rien d'africain! (j) Don Luis Fernandes de Yasconcellos on i .").■>() 'a\ les premiers navigateurs hollandais venus à Madagascar en 1095, Frédéric de Houtman on i603, le R. P. Luiz Mariano'b) et Gothard Arthusius en 161 3, Reland en 1708, etc. , ont signalé ce Tait intéressant (c). W Je ne crois pas que l'appellation de langues malayo- polynésiennes soit juste. Je pense que les éléments primordiaux de ces langues sont d'origine indo-mélanésienne et que les Polynésiens et les Malais ont adopté, en les perfectionnant, les langues des peuplades négroïdes aborigènes iu milieu desquelles ils se sont implantés, ou plutôt avec lesquelles ils se sont croisés. Il est probable que ces Indo-Mélanésiens, dont une branche a peuplé Madagascar, avaient déjà accompli d'importants progrès en agriculture, connaissaient le fer et savaient le travailler ainsi que l'or, tissaient des étoffes avec les fibres des plantes, élevaient des poules, des canards, des bœufs, etc., et que, partis soit de l'Inde et de f IndoChine, soit des grandes lies de l'archipel asiatique , ils ont pu, grâce a leur habileté dans la navigation, se disséminer dans les lies de l'océan Indien et de l'océan Pacifique, ot répandre dans toutes ces mers leur langue, leurs mœurs ot leur industrie. Les Rév. Codrington (Anlanan. Annual, 1882, p. 36) et J. Richardson (Antanan. Annual, 1887, p. 3i)3) font remarquer que, si Ton trouve dans le malgache plus de quatre cents mots malais, la construction grammaticale du malais est très différente do celle du malgache, qui, au contraire, en ce qui concerne les articles, les pronoms, les noms, les particules, les formes verbales, les prépositions, les nombres,

etc., a des liens très étroits avec les langues mélanésiennes. * <rPor algumas bahias acbârrara pessoas que pareciam Jâos : por onde vierara a cuidar que já fora aqueila costa pela banda da fora povoada de Jâos , por que fallavam a tua lingua* (Diogo do Colto, Da Atia, Dec. VII. ii\ vin, ch. i, p. 177). h «Les gens de l'intérieur, comme ceux des côtes Ouest et Sud, parlent une langue semblable au Malais» (\oir p. i5o, note 9). r< «Les habitants des archipels et iles du Midi de notre globe parlent tous une langue ayant le plus grand rapport avec le malais et le malgaches (Court de Gebelik, Le monde primitif, 1780). — Les peuplades de l'Est de Madagascar prétendent que leurs usages leur ont été apportés de l'Orient dans une vaste coquille [Chapelier, Lettres manutcrттt, 1800 (Foxds Fabqchar, Mutée britannique)].

ETHNOGRAPHIE.

The text on this page is estimated to be only 20.80% accurate

10 MADAGASCAR. complet et n'avaient entre elles d'autres relations que les razzias et les pillages auxquels elles se livraient sans cesse entre voisins immédiats, parient toutes la mémelangué(1) et que les invasions nombreuses et successives des Arabes et des nègres africains ne l'aient que peu ou même point altérée. Je ne sais vraiment pas comment on a pendant si longtemps accepté, sans discussion, l'assertion, qui eût dû paraître à tous inacceptable, comme elle l'est en réalité, qu'en quatre ou cinq siècles quelques milliers ou plutôt quelques centaines d'étrangers aient imposé leur langue à tous les anciens habitants du pays, d'autant plus qu'emprisonnés dans un petit canton au milieu des montagnes et honnis de tous leurs voisins jusqu'à présent (Test un fait très remarquable et bien digne d'attention que cette unité de la langue dans un pays aussi grand, d'autant plus que, dans l'archipel asiatique comme dans l'Océanie, les divers dialectes n'occupent que des surfaces très restreintes. - - Il y a toutefois des différences de prononciation entre les différentes tribus: Un simple des Antimerina est souvent pour les autres habitants de forme soit mouillée, soit gutturale; Un simple des Antimerina est mouillée chez les Antanosy; dans certaines provinces, le t devient f. le d devient /, la syllabe demi-muette ira se change en U dans l'Ouest et en tchâ dans l'Est; les voyelles finales â et i/ sonnent souvent comme un é demi-fermé et la syllabe terminale demi-muette nd n'existe pas chez, les Sakalava, etc. On trouve aussi chez chaque peuplade des mots qui, à première vue, semblent différer complètement de ceux usités chez les autres pour désigner les mêmes objets. Les chefs et seigneurs de ces peuplades, étant presque tous d'une nationalité différente de la masse du peuple, ont introduit des mots provenant de leur langue maternelle, et il existe en outre, à Madagascar, la coutume de tabouer, c'est-à-dire de ne plus prononcer, après la mort de leurs chefs, les mots qui entrent dans la composition du nom de ces chefs ou même ceux qui ont à peu près la même consonance: le roi .sakalava Vinitif étant mort un peu avant mon arrivée au Ménébé, le mot Yilany, qui est universellement employé à Madagascar pour désigner une marmite, a été supprimé de la langue des Antimena du jour au lendemain et remplacé par le mot Jilrithaià (lill. : objet où l'on a l'habitude de faire* bouillir [les aliments]) forgé de toutes pièces pour la circonstance avec la racine universellement usitée dans toute l'île Letrikâ, qui impliqua Tidée de

bouillir. Il y a aussi lieu de tenir compte de la différence de vie des
 Malgaches pasteurs ^ et des Malgaches agriculteurs ^, qui a apporté des
 modifications dans certaines parties de la langue. — Toutes ces différences
 et ces Migrations peuvent surprendre un étranger qui ne connaît bien ni les
 mœurs, ni la langue malgache, mais elles ne touchent point au fond de la
 langue et n'ont en réalité aucune importance pour les linguistes. Il n'y a
 aucun doute que, au double point de vue des racines et des règles de la
 syntaxe, la langue est une dans toute l'île. Les Malgaches qui habitent le
 Nord, l'Ouest et le Sud de l'île sont presque tous pasteurs. (W)
 Les Malgaches qui occupent le Centre et l'Est de Madagascar sont surtout
 agriculteurs.

ETHNOGRAPHIE. 11 la fin du xviii^e siècle, ils n'avaient et ne pouvaient avoir aucune autorité ni aucune influence sur les autres tribus, avec la plupart desquelles du reste ils n'ont point eu jusqu'à ce jour de relations. La langue malgache existait certainement, telle qu'elle est aujourd'hui, longtemps avant la venue des Malais qui sont les ancêtres directs des Andrianâ ou nobles de Ilmerinâ, et il n'est pas douteux qu'elle a été apportée par les nègres indo-mélanésiens, dont les immigrations successives ont peuplé Madagascar. Si le caractère malayo-polynésien, ou plutôt indo-mélanésien, de la langue malgache a été reconnu dès la découverte de l'île, la parenté de la masse de ses habitants avec les nègres orientaux, qui ressort aussi pleinement de l'étude de leur aspect physique et de leurs mœurs que de celle de la linguistique, n'avait jamais été affirmée, ni même soupçonnée jusqu'à mes voyages. Il n'est pas facile en effet de débrouiller le chaos des races qui se sont accumulées et croisées à Madagascar : Nègres indo-mélanésiens, Malais et surtout Javanais, Makoas, Arabes, Soahilis, Indiens, peut-être même Chinois et, plus récemment, Européens; les individus de race pure y sont très rares et on peut dire qu'à quelques exceptions près tous les Malgaches sont, à des degrés divers, des métis. Néanmoins, à travers ce méliage très complexe, les caractères fondamentaux de la race qui a originellement formé et qui forme encore aujourd'hui le fond de la population, et sur laquelle se sont successivement greffées les autres races ci-dessus nommées, nous révèlent, comme l'étude de la langue, l'origine indo-océanienne des premiers immigrants. En effet, si, dans la population de Madagascar, nous laissons de côté, d'une part, les Andrianâ de Ilmerinâ, dont l'origine malaise est incontestable, et leurs nombreux métis qui habitent cette même province, et, d'autre part, les chefs des principales tribus tant des côtes que de l'intérieur et leurs familles qui, tous, sont d'une race différente de celle de leurs sujets (1), il n'est pas douteux que les Malgaches sont (1) Ces sujets . comprennent les Vohitrâ mis par les immigrants étrangers de venue ou libres (lesquels sont les descendants des plus récente) et les Andevo, ou esclaves, qui anciens chefs des premiers occupants, sont un ramassis des races les plus diverses.

The text on this page is estimated to be only 24.61% accurate

12 MADAGASCAR. noirs et méritent l'appellation de Nèfirr*. sous laquelle les anciens navigateurs les ont désignés. Mais la couleur noire de leur peau n'implique pas nécessairement une origine africaine, comme l'ont admis tous les auteurs qui, jusqu'à mes voyages et même depuis, ont parlé des habitants de Madagascar¹. Il existe, en effet, comme nous l'avons dit plus haut, des nègres en Asie et en Océanie tout comme en Afrique, mais très différents les uns des autres. Or, les traits physiques et les mœurs et coutumes des diverses peuplades malgaches, toujours abstraction faite des familles de leurs chefs ainsi que des Andriana de l'Imerinâ et de leurs métis, ont une grande uniformité, que cachent à la première vue les modes de coiffures si variées d'une province à l'autre, leur différence de vie et les mélanges très fréquents qu'elles ont eus avec les immigrants des différentes races, venus postérieurement, mais qui n'en existe pas moins et qui démontre leur origine orientale¹*. Une des raisons principales, outre la couleur, qui ont amené tous les auteurs à admettre que ce sont les nègres africains qui ont peuplé Madagascar, c'est, d'une part, la proximité du continent noir, qui n'en est distant que d'une centaine de lieues et, d'autre part, le grand éloignement des terres orientales, qui en sont séparées par une étendue de mer de plus de mille lieues. Mais les nègres de la cote Sud-Est d'Afrique sont et ont toujours été peu adonnés à la navigation (3;), et les courants, qui sont contraires pour venir du continent à la grande île, rendent difficile la traversée du canal de Mozambique de l'Ouest vers l'Est, tandis que les nègres indomélanésiens sont d'excellents marins et que le grand courant équatorial w (1) Voir, pages 3, A et 5, la série des no- W Sans rechercher avec Elisée Reclus si toutes où sont analysées les opinions des prin- les bancs des Chagos, que Darwin croit avoir cipaux auteurs qui ont écrit sur Madagascar. élé immergés à une époque récente, of W M. de Quatrefages, à qui j'ai fait part fraient aux praat un lieu d'étape favorable du résultat de mes recherches, a adopté entre Hndo-Mélanésie et Madagascar, ni si mon opinion, qu'il a exposée dans son livre d'autres terres ont disparu, qui facilitaient intitulé : Introduction à V étude des races hu- la navigation de l'Orient vers l'Occident, maines, 1889, p. 3g5-39G. nous savons : i° que le colonel Nicolas (3) Edrici, en i 1 53, dit que les Zendj. Coutanceau W, chargé d'un message pour le ou nègres africains, n'ont pas de navires.

gouverneur de l'Ile-de-France, s'échappa, en M Voir le dossier Coutanceau,
Arch. colon. — Guet relaie ce fait dan? Le* Origines de Vue Bourbon, p. 7.

The text on this page is estimated to be only 25.34% accurate

ETHNOGRAPHIE. 15 3 I 1; I. leur est favorable. Du reste, si l'opinion du baron cTEckstein(1) sur le paysd'origine des nègres océaniens (Mélanésien et Ne'gritos) est exacte, si l'Inde primitive et la presque île malaise ont été le point de départ d'où ils se sont répandus en Océanie, comme semblent l'attester les îlots ethniques qu'on trouve encore dans les montagnes de l'Himalaya et de Vindhya, dans les Nilghiri et le Dékhan, ainsi que dans l'Indo-Chine, il est tout naturel qu'une branche se soit portée vers l'Ouest, pendant que d'autres sont allées dans l'Est, fuyant les invasions mongolique et caucasique qui eurent lieu dans le Sud de l'Asie plus de 2500 ans avant Jésus-Christ. Il est en tout cas certain que l'immigration des nègres indo-mélanésien a précédé l'ère chrétienne, car le malgache, contrairement aux langues de l'archipel asiatique[^], ne contient pas de mots d'origine sanscrite; il 1762, de Pondichéry qui venait de tomber au pouvoir des Anglais et, se confiant sur une mauvaise chaloupe avec deux Français et six Indiens h la seule action des courants, arriva en deux mois à Port-Louis ; 2° que plusieurs jonques malaises , qui avaient perdu de vue leurs terres à la suite d'une tempête, ont atterri à la côte Nord-Est de Madagascar au commencement de ce siècle W ; 3° que des pêcheurs des îles Maldives, pris par le mauvais temps, ont abordé, il y a quelques années, abord de calimarans non pontés, à Lamou, sur la côte orientale d'Afrique, où ils ont fondé une colonie, ne pouvant regagner leur pays à cause des courants[^]); 4° qu'aux premiers jours de septembre 1884 il est arrivé sur la plage de Tamatave des pierres ponce provenant de l'éruption du Krakatoa et qu'à la suite du cyclone du 25 février 1885 il en est venu sur toute la côte Est une quantité considérable; qu'en 1887 on a trouvé, sur la côte d'Afrique, à Port-Elizabelh, mêlé à des ponce ayant la même provenance, un fruit du *Barringtonia speciosa* qui a été planté et qui a germé (c), etc. Ces faits démontrent que la venue à Madagascar des prao ou navires indomélanésien et malais, sous la seule action des courants, est non seulement possible, mais facile. M Voir le Journal Asiatique du mois de décembre 1857, p. 49a. (2) M. Aristide Marre a appelé l'attention sur ce fait, important au point de vue historique, dans le Muséon (Louis vain, 1886) et dans les Atti della R. Acad. Scienze di Torino (adunanza del 26 dicembre 1899)[^]; mais, comme il attribue l'importation de la (A) Barthélémy Hugon a assisté à l'arrivée des Malais qu'ont amenés ces jonques, et dont Sylvain

Roux a incorporé quatre dans sa milice en août 1808 (voir les Manuscrits des Arch. colon., au verso de la page 30 des Lois, Polices et Coutumes de Madagascar, 1818). — Du reste, les historiens portugais rapportent qu'au xvi^e siècle leurs marins ont, à diverses reprises, trouvé sur la côte orientale de Madagascar des Javanais que des tempêtes y avaient jetés, notamment vers 1505 (Barros, *Asia portugueza*, Dec. II, liv. iv, chap. m, p. 3q&) et vers 1555 (Dioco do Cooto, *Da Atia*, Dec. VII, liv. vin, chap. 1, p. 177). (b) Mgr Le Roy a visité cette colonie pendant son séjour sur la côte orientale de l'Afrique, vers 1890. (c) Il n'est pas douteux que les *Barringtonia speciosa* de Madagascar, comme plusieurs autres plantes, ont une origine analogue, et que ce sont les courants qui en ont apporté les graines. M Van der Tuin (Grammar of Malagasy language, Journ. AsiaL Soc., 1865) rite deux mois qu'il rapporte au sanscrit (fa/a, scorpion [en malgache, hala], ci dosa, péché [en malgache, trosa = délie]), et on pourrait

The text on this page is estimated to be only 20.96% accurate

i& MADAGASCAR. est à remarquer qu'il n'y en a pas non plus dans les langues de la Polynésie (1). Les premiers nègres indo-mélanésien que les courants ont amenés sur les côtes de Madagascar, et dont les descendants forment le fond de la population de toute l'île, ont-ils trouvé cette île occupée par des habitants d'une autre race, issue d'immigrants africains? C'est ce que Ton ne saurait dire dans l'état actuel de nos connaissances. S'il y avait des aborigènes, ils devaient être en très petit nombre et dans un état de civilisation très inférieur, puisque, ni dans les mœurs ni dans la langue des Malgaches actuels, on ne trouve de traces de leur influence. Il n'est pas malaisé de voir que les mots d'origine étrangère, africaine, arabe ou autre, qui surnagent au milieu des mots mélanésien, ont été greffés sur la langue au fur et à mesure des besoins et de l'introduction d'objets inconnus, de connaissances nouvelles ou de coutumes étrangères. En plusieurs régions de l'île, on a trouvé, mêlés à des ossements d'animaux aujourd'hui disparus, des fragments de poteries qui ne sont pas l'œuvre des habitants actuels, mais probablement celle d'anciennes colonies, de race inconnue, qui ne devaient plus, du reste, exister à Madagascar lors des premières immigrations indo-mélanésiennes, car ces poteries dénotent un état de civilisation assez avancé, et les peuplades capables de les fabriquer n'eussent certainement pas été absorbées par les nouveaux venus que leurs pirogues ou jonques amenaient en petit nombre, à moins que, d'abord cantonnés dans une région, ceux-ci ne s'y soient multipliés et aient ensuite fait la guerre aux premiers occupants et leur langue malgache aux Malais, c'est-à-dire leur, au contraire, beaucoup plus récemment Andriana de l'île, ses conclusions ment. Ce sont, comme nous l'avons dit plus haut, les immigrants indo-mélanésien, ou l'immigration à Madagascar de ces derniers nègres orientaux, qui ont été en contact avec eux, qui n'a nullement précédé l'introduction de la langue qui est parlée de tout temps dans l'île de l'Hindouisme dans Java (laquelle l'île entière, date du 1^{er} siècle de notre ère), et qui a eu O. Voir Crawford et Humboldt. peut-être y ajouter celui de l'umdry, jointure (en malgache, umdry- bras). Au cas même où l'origine de ces mots serait indubitablement sanscrite, leur présence dans la langue malgache ne changerait rien aux conclusions qu'on peut tirer de l'étude de

M. Marre où est énumérée une foule de mots qui se rencontrent dans les divers idiomes de l'archipel oriental et qui n'existent pas à Madagascar.

IL ETHNOGRAPHIE. ÎS aient détruits. Toutefois, il est difficile de concevoir la disparition totale d'une population déjà civilisée et, si cette population a été réduite à l'esclavage ou au servage, elle aurait, dans une certaine mesure au moins, marqué de son empreinte les mœurs et le langage des conquérants; il n'est pas douteux qu'il eût survécu quelques tribus que la différence de leurs mœurs et de leur langage eût signalées dès longtemps à l'attention des voyageurs. Telles sont, en résumé, les notions que nous possédons aujourd'hui sur l'origine des Malgaches. Il y a certes encore beaucoup à faire au point de vue anthropologique et ethnographique; néanmoins nos connaissances, sur ce sujet, se précisent chaque jour.

CHAPITRE II. ÉTUDE COMPARATIVE DES MALGACHES ET DES INDO-OCÉANIENS, Je viens d'exposer dans le premier chapitre les raisons qui m'ont amené à rattacher les nègres de Madagascar aux nègres de l'Extrême-Orient. Il y a lieu maintenant de donner les autres preuves à l'appui de mon opinion, preuves que nous demanderons à l'étude comparative de leurs crânes, ainsi qu'à celle de leurs mœurs, de leurs croyances, de leurs institutions, de leur industrie et de leurs langues; mais, avant d'entrer dans les détails de cette étude, il n'est pas inutile de rappeler brièvement l'origine des peuples indo-océaniens auxquels sont apparentés les Malgaches. Dans le vaste ensemble de terres que baigne l'Océan austral, — péninsules Indienne et Indo-Chinoise, archipel Asiatique, îles et îlots innombrables qui sont disséminés à des distances plus ou moins grandes, souvent énormes, entre la côte orientale d'Afrique et l'Amérique, d'une part, et le tropique du Cancer et le 50^e parallèle Sud, d'autre part, c'est-à-dire sur le tiers de la superficie totale de la terre (1), — il y a trois groupes M. C'est le vaste océan immense, qui comprend sur 260 degrés de longitude sur 90 degrés de latitude et a, par consé-

The text on this page is estimated to be only 22.50% accurate

16 MADAGASCAR. <le populations, très distincts, qui sont tantôt juxtaposés, tantôt plus ou moins fondus : i° les Nègres orientaux, — Néjritos et Mélanésien, — descendants des aborigènes de cette partie du Monde, qui aujourd'hui sont refoulés dans les districts montagneux de l'intérieur ou occupent certaines îles, principalement celles de la Mélanésie; a° les Polynésien, qui sont de race blanche, plus ou moins altérée par divers éléments ethniques et qui habitent les petites îles de l'Océan ie orientale; enfin, 3° les Indonésien et les Malais, qui sont de race jaune métissés de Nègres et d'Hindous et qui habitent, les uns, certaines provinces de l'Indo-Chine et l'archipel asiatique, les autres, les cotes des îles de la Sonde et de la presqu'île de Malacca, où, quoique les derniers venus, ils ont la prédominance. En Europe et en Afrique, les races blanche et noire ont conservé une certaine homogénéité; il n'en est pas de même en Asie qui a été, de temps immémorial, le théâtre de luttes sanglantes et de mouvements de population considérables. Longtemps avant que les Aryens, quittant l'Iran ou l'Asie occidentale, se soient superposés dans le Punjab aux Touraniens antérieurement descendus des hauts plateaux du Centre (.), d'autres peuples, soit de race mongoloïde -, soit de race blanche(?) (3), venant du Nord ou de l'Est, ont traversé l'Yunnan et lairmanie et ont envahi les régions du Sud, dépossédant les Négritos qui en étaient les premiers occupants. Ces immigrants ont été à leur tour, pour la plupart du moins, chassés hors du continent w. Aussi n'est-il pas étonnant que les terres qui bordent l'Océan austral ou qui y sont disséminées, et où se sont renconquent, une ('tendue de 198 millions de kilomètres carrés, couvrant près des deux cinquièmes de la surface totale de la Terre. W Les Aryens sont reslés pendant longtemps dans ce coin de l'Inde et ce n'est qu'après le xve siècle avant Jésus-Christ qu'ils se sont avancés davantage vers l'Est. W Les peuplades Muong, Mois, Stieng dans l'Indo-Chine orientale et certaines tribus Karén en Birmanie en sont la preuve. (3) On trouve les traces de l'invasion de ces blancs (?), qui appartenaient probablement à deux souches distinctes, d'une part, jusqu'au Japon où les Aïnos ont exterminé les NVgritos, premiers occupants de cet archipel , et, d'autre pari, dans l'Inde où les Todas et d'autres petites peuplades confinées dans les montagnes en sont encore aujourd'hui les témoins. (*) Ce sont ces mongoloïdes et ces blancs, plus ou moins purs, qui habitent aujourd'hui le centre de Bornéo

(Dayaks), de Sumatra (Ba(tas), de Luçon (Tinguianes . etc.), de Mindanao (Manobos. etc.) et la plupart des lie* de la Micronésie et de la Polynésie, etc.

The text on this page is estimated to be only 29.53% accurate

ETHNOGRAPHIE. 17 I 5[^] mi très, au milieu des nègres aborigènes, les deux grands courants mongolique et caucasique venus de l'Est, du Nord et de l'Ouest, soient occupées par des populations plus ou moins métissées dont l'aspect est très varié et où, comme nous l'avons dit plus haut, le type jaune domine chez les Indonésiens et surtout chez les Malais, tandis que les Polynésiens ont plutôt le type blanc, et que les Mélanésiens et les Négritos sont de vrais nègres. Autrefois, ces nègres orientaux ou indo-mélanésiens, qui se divisent en deux rameaux principaux(1), couvraient une surface très étendue, projetant des branches même au Nord du tropique du Cancer. Lorsque les peuples de race blanche de la Haute-Asie et, plus tard, ceux de race jaune, mongole et turque ont envahi par le Nord-Est et par le Nord les terres méridionales, ils se sont plus ou moins mêlés à ces nègres aborigènes, formant, d'une part, dans l'Inde, les populations dravidiennes que les Iraniens ont ultérieurement repoussées au Sud de la rivière Godavery, et, dans l'Indo-Ghine, les populations malaises qui se sont répandues dans toute l'Insulinde, et, d'autre part, peuplant les îles de l'océan Pacifique. La population de l'archipel asiatique et des îles de l'Océanie est donc formée des trois races fondamentales nègre (négrito ou mélanésienne), blanche (polynésienne) et jaune (indonésienne ou malaise), races souvent plus ou moins fusionnées, quelquefois simplement juxtaposées; mais, malgré ces éléments si divers, il y a, sinon dans l'aspect M Négrilos et Mélanésiens. Les Négritos, qui ont été les premiers occupants du Sud de l'Asie où, réfugiés dans les districts montagneux, ils tiennent aujourd'hui une si petite place, sont de petite taille et brachycéphales('). Les Mélanésiens, qui habitent quelquefois les mêmes îles que les Négritos, sont, au contraire, dolichocéphales, comme les nègres d'Afrique, et ont une taille assez grande^; il y a lieu de distinguer les Papous à face allongée et à nez crochu, qui vivent principalement dans la Nouvelle-Guinée, et les Mélanésiens proprement dits, à face plus large et à nez droit ou concave, répandus dans les îles de la Nouvelle-Bretagne, Salomon, SantaCruz, de Banks, des Nouvelles-Hébrides, delà Loyauté, Fidji, et dans la Nouvelle-Calédonie, et auxquels sont apparentés les Malgaches. <*) Les Minkopi des Iles Andaman, les Aëta des îles Philippines, les Karon et les Kolari de la NouvelleGuinée qui sont juxtaposés aux Papous sont des Négritos, ainsi que les Sa Lai et les Semang qui, après avoir jadis occupé une grande partie

de la presqu'île de Malacca , sont aujourd'hui refoulés dans les montagnes. D'anciens poèmes hindous racontent les hauts faits d'un peuple de singes dont les chefs Sougriva et Hanouman ont jadis fait alliance avec Rama; il n'est pas douteux que ces soi-disant singes étaient des Négritos, dont on trouve encore les traces dans les monts Vindhya et Nilghiri. (b> Les Mélanésien^s habitent principalement les îles qui sont disséminées au Nord-Est de l'Australie* ETHNOGRAPHE. 3

The text on this page is estimated to be only 21.76% accurate

18 MADAGASCAR. physique, au moins dans les mœurs des habitants de cette vaste région, une réelle homogénéité. S 1.

CARACTÈRES OSTÉOLOGIQUES. L'étude des crânes, comme on en trouvera les preuves détaillées dans le chapitre consacré à l'anthropologie malgache, montre qu'il y a eu sur la terre de Madagascar une accumulation de races différentes qui se sont mélangées et croisées; mais à côté des têtes brachycéphales, plus ou moins surbaissées, des Andrianà de la province d'Imerina, il y en a de sous-dolichocéphales et même de dolichocéphales qui trahissent une origine orientale ou indo-mélanésienne, tantôt voisines d'« celles des Mélanésiens proprement dits, tantôt se rapprochant de celles des Indonésiens et même de celles des Polynésiens. Si, en effet, les Andrianà ou nobles de Hmerin;i ont la tête arrondie et la face plate comme leurs ancêtres les Javanais ou plutôt les Soudanais, qu'ils rappellent, du reste, par leur teint et par les proportions de leur corps, les Malgaches d'aspect négroïde, dont il faut retrancher les nombreux esclaves apportés annuellement du continent voisin et leurs métis, ont, le plus souvent, comme les nègres orientaux, avec lesquels ils ont une parenté indubitable, une tête allongée, plus que celle de beaucoup d'Africains dont ils s'éloignent aussi par leur volumineuse chevelure en tête de vadrouille qui est crépée et non pas crépue, par leurs orbites plus mégasêmes, par un angle facial plus grand. S 2. CARACTERES ETHNIQUES. Rien ne pourra mieux montrer les liens réels de parenté qui unissent les Malgaches avec les populations de l'Extrême-Orient que l'aperçu général, la description synthétique des institutions, croyances et coutumes des Indo-Océaniens, c'est-à-dire des habitants actuels de l'archipel Indien et de l'Océanie. On verra quelle analogie ou plutôt quelle similitude h peu près complète existe entre ces peuples sous ces divers rapports, puisque le tableau que j'ai tracé des mœurs des Indo-Océaniens, uniquement (T après les récits des voyageur* et des missionnaires qui ont visité F ExtrêmeOrient* convient tout aussi bien aux Malgaches, (le n'est pas qu'il n'y ait

ETHNOGRAPHIE. 19 »4 de nombreuses et grandes divergences entre les tribus qui peuplent cette partie du monde ; il n'est pas étonnant en effet que les habitants d'îles aussi éloignées les unes des autres, qui n'ont aucune relation entre eux, n'aient pas absolument les mêmes mœurs ; suivant le tempérament et les goûts naturels des individus, suivant les circonstances, les uns ont exagéré certains usages, les autres les ont abolis; néanmoins le caractère général de ces mœurs est facile à saisir, et c'est ce qui importe. Il n'est pas douteux aussi qu'il y a beaucoup de croyances et d'usages qui sont communs à la plupart des hommes sauvages et qui ne peuvent servir à suivre la filiation des populations. Mais ce qui ressort de l'exposé synthétique que nous allons faire, c'est un ensemble bien cohérent de faits qui, pris isolément, auraient peu de signification, mais qui, considérés en masse, sont au contraire typiques. Aspect physique. — Les Indo-Océaniens ont, les uns, l'aspect négroïde, les autres, l'aspect caucasique ou mongoloïde; ils ont des teints très divers, variant du brun clair au noir foncé, et leurs cheveux, toujours longs, sont tantôt droits, tantôt crépés. Cette variabilité provient de ce qu'ils sont, à des degrés plus ou moins grands, des métis des trois races qui se sont rencontrées dans les péninsules Indienne et Indo-Chinoise. Ils sont musculeux et ont généralement d'assez belles formes. Les hautes classes sont de grande taille et ont la peau relativement claire; les classes inférieures ont, par suite de la lutte pour la vie qui est plus difficile pour elles, une taille moindre et le teint plus foncé. Les femmes ont une physionomie douce, et leurs traits sont plus agréables que ceux des hommes (1). Ceux de race négroïde ou Indo-Mélanésien ont le visage ovale avec le front haut, les yeux noirs et vifs, le nez légèrement aplati, de grosses narines, une grande bouche, des lèvres proéminentes et des dents bien rangées. Ils ont des cheveux longs et crépés. Leur poitrine est large. Les habitants de certaines îles(2) avaient l'habitude de comprimer le frontal et l'occipital de leurs enfants pour donner à leur tête une forme pyramidale. t1) Ces caractères s'appliquent aussi bien aux Malgaches qu'aux Indo-Océaniens. V Bornéo, lies Philippines (autrefois), Tahiti , etc. — Diverses peuplades de Madagascar, notamment les Vazimbâ, avaient la même coutume (Drury, p. 406). 3.

The text on this page is estimated to be only 25.28% accurate

SO MADAGASCAR. Caractères intellectuels. — Les Indo-Océaniens sont intelligents et leur esprit (l'observation, leur faculté de perception) sont remarquables. Us ont une mémoire excellente, et ils apprennent à lire et à écrire en très peu de temps. Certaines peuplades sont curieuses d'instruction et ont des aptitudes particulières pour les arts mécaniques; celles qui vivent au bord de la mer montrent une supériorité incontestable dans la navigation. Ils ont une grande vivacité d'imagination et ils parlent d'abondance avec une facilité extraordinaire; toutes les affaires se traitent dans des assemblées publiques où ils donnent carrière à leur éloquence naturelle, s'exprimant dans un langage figuré et énergique, qu'ils accompagnent de gestes animés, mais gardant toujours dans leurs harangues une grande dignité et une entière possession d'eux-mêmes (1). Aux premiers rapports, on juge favorablement la plupart de ces peuples, mais on ne tarde pas à revenir sur ce premier jugement. Caractères moraux. — Les Indo-Océaniens sont sociables, très amis du plaisir et voluptueux jusqu'à la licence. Doux dans les relations ordinaires de la vie, ils sont cruels envers leurs ennemis, lorsqu'ils subissent une influence superstitieuse ou qu'ils obéissent à d'anciennes coutumes, et ils jouissent alors de la douleur et des angoisses des condamnés. Ils sont imprévoyants et versatile. Naturellement indolents et paresseux, ils deviennent actifs et industriels sous la pression de l'intérêt ou de la passion. Ce sont de fins et rusés observateurs, enclins à l'imitation. Ils sont d'ordinaire respectueux envers les vieillards et toujours obséquieusement soumis à leurs supérieurs. Ils aiment leur pays. Ils sont pleins d'orgueil et n'ont pas la moindre timidité avec les étrangers, qu'ils se plaisent à tromper et auxquels ils mendent des cadeaux avec audace, ne résistant pas toujours à l'envie de s'approprier par le vol les objets qu'ils convoitent. Ils ne perdent jamais le calme et ne s'emportent pas sous l'impulsion de la colère. Ils acceptent avec une indifférence au moins apparente les joies comme les douleurs, et ils ont une soumission, une résignation passive à tous les événements, par suite de l'impossibilité où (*) Tous ces caractères se retrouvent à Madagascar comme dans l'Indo-Océanie.

The text on this page is estimated to be only 20.41% accurate

19 MADAGASCAR. et ils se conforment aux lois d'une stricte étiquette. Ils sont affables entre eux sans que leur intimité dégénère en familiarité. Comme nous l'avons dit plus haut, ils se plaisent à inviter les passants à entrer dans leur maison et, à l'heure des repas, ils partagent charitablement leur nourriture avec eux. La politesse veut qu'on ne reste jamais debout en société; dès qu'on est entré dans une maison, avant de prendre la parole, on doit, en témoignage de respect, s'asseoir ou plutôt s'accroupir sur ses talons. Quand deux personnes se rencontrent, il est d'usage qu'elles s'interrogent sur leurs affaires, sur leurs occupations, sur leur famille. Quelqu'un leur demande-t-il sa route, au lieu d'indiquer un objet avec le doigt, comme il est ordinaire en Europe, c'est en avançant les lèvres dans la direction de l'objet qu'ils répondent à la question qui leur est posée (1). Le salut et le baiser consistent à rapprocher les nez et à faire une forte aspiration, en un mot à se flairer, à se sentir ou, pour mieux dire, à confondre les haleines, c'est-à-dire les âmes ou les souffles de la vie². C'est un crime grave, digne de la mort, que de prononcer des imprécations contre un compatriote, d'exprimer, par exemple, à haute voix, le souhait qu'il meure, qu'il soit mangé par un crocodile, qu'il soit enlevé par un tourbillon, etc., car c'est comme si on lui jetait un sort, et sa famille ne pardonne pas un pareil méfait -3). Dans plusieurs îles, à la naissance d'un fils ou même d'une fille, le père prend le nom de son enfant et se fait appeler père d'un tel ou d'une telle*. W Les Malgaches ont tous cette même frère devant elle), etc. - Il en est de même habitude (W.-E. Cousins, Moulh-Geslures, à Madagascar. Dire à un Sakalava : Manjary Antananarivo Annual, 1H96, p. - '199). sird (Que tu sois changé en sel. c'est-à-dire W Dans la île, e-Zélande, aux Tonga, aux disparais comme le sel qui, mis dans l'eau. Carolines, à Timor, à Bornéo, en Polynésie- fond) est une insulte mortelle! si e⁴), dans l'Annam (pour les enfants), à W Iles de Banks, etc. — C'est un usage Java, etc. Il en est de même à Madagascar. universel dans la caste des Hova ou descende Chez les Maoris, aux îles Samoa, dans des chefs indigènes de rimerinâ; il dans toute la Polynésie (où une femme existe aussi rhex quelques autres peuplades quitte son mari lorsque celui-ci maudit son de Madagascar, w Les Nouka-Hiviens se contentent de se toucher mutuellement le bout du nez avec In doiffl.

The text on this page is estimated to be only 26.24% accurate

ETHNOGRAPHIE. 2& I Il n'est pas rare que, par un excès de politesse, un hôte envoie Tune de ses femmes passer la nuit avec l'ami qu'il reçoit chez lui. Un Mélanésien ne prononce jamais son propre nom ni celui de ses proches parents, ce serait contraire aux convenances et la superstition s'y oppose; il les fait dire par une tierce personne. Il exprime son dégoût, lorsqu'il sent une mauvaise odeur, en crachant Usages somptuaires. — La personne des chefs est sacrée, ainsi que tous les objets à leur usage. Après leur mort, les mots entrant dans la composition de leurs noms ne peuvent plus être employés par leurs sujets pour désigner les objets auxquels ils s'appliquaient jusque-là, et qu'on est obligé d'appeler autrement; celui qui commettrait une semblable profanation encourrait un châtement sévère (3). On a des termes différents non seulement pour adresser la parole aux nobles, mais aussi pour désigner les diverses parties de leur corps et leurs actes. En les approchant, leurs vassaux doivent se prosterner et, prenant leur pied droit, le poser sur leur tête(5); on ne peut leur présenter un objet quelconque qu'accroupi. Il est expressément défendu de marcher au-dessus d'un endroit où se tient un chef, ni de passer les mains sur sa tête¹; la tête en effet est la partie noble de l'être, et malheur à l'imprudent qui l'enjamberait. Tapoter les joues d'un enfant est du reste un acte qui déplaît aux mères des régions indo-océaniques. Lorsque le Roi vient à passer, il est obligatoire de rejeter les étoffes couvrant les épaules et de tenir le haut du corps nu; on agit de même devant les talismans ou idoles(7). C'est un crime capital que de toucher la natte d'un chef et de ne pas s'accroupir lorsqu'on croise les gens portant lesalebasses d'eau destinées à son service¹⁸⁵. Le W Aux Carolines, etc. — C'était et c'est encore une coutume générale chez certaines peuplades de Madagascar. W II y a le même usage à Madagascar. <3) À Tahiti, etc. — Ce tabou existait, il y a peu de temps, dans tout Madagascar, et il existe encore dans le Sud et dans l'Ouest. (*) Aux Samoa, aux Tonga, etc., comme à Madagascar. <5) Aux Tonga, en Polynésie, chez les Dayaks, etc. Même étiquette à Madagascar» (*) A Tahiti, aux lies Marquises, aux îles Hawaï, aux îles Sandwich, aux îles Salomon, aux îles Tonga, etc. — Cet usage, général à Madagascar jadis, existe encore dans tout l'Ouest, dans le Sud, etc. W A Tahiti, à l'ouka-Hiva, etc. — Il en était de même dans l'Imerina. (*) Aux îles Hawaï, etc. — Il en était de même dans l'Imerina, etc.

The text on this page is estimated to be only 18.07% accurate

à MADAGASCAR. quartier ci arrière des animaux tués dans leur province revient de droit aux seigneurs du pays (1). On ne verse jamais le sang d'un noble, on l'étrangle, et, dans les guerres entre les peuplades voisines, on ne tire pas sur les chefs ennemis (3; . Quand on sert un plat ou qu'on verse à boire à un chef et souvent même à un simple étranger, l'usage veut qu'on mange devant lui une bouchée du mets ou qu'on boive une gorgée du liquide pour lui montrer que les aliments et le liquide ne sont pas ensorcelés ou empoisonnés 3}. Les nobles se font porter par leurs esclaves dans une sorte de litière ou de palanquin-, et on tient au-dessus de leur tête un parasol ou un éventail 3). Il y a toujours derrière les personnages «l'un haut rang un serviteur dont la fonction consiste à ramasser ses crachats, afin qu'ils ne tombent pas aux mains d'un sorcier qui pourrait s'en servir pour ses maléfices ». Les grands chefs ont seuls le droit d'avoir douze femmes légitimes. Leurs sœurs et filles prennent comme amants qui bon leur semble et les renvoient à leur gré 8). A l'occasion de certaines fêtes, lors de la construction d'une maison princière, etc., on fait ou tout au moins on faisait des sacrifices humains. M A Nouka-Hiva, chez les Baltas, à Rotounia, etc. — Mêmes usages dans l'Imerina, etc. P) Chez les Battas, etc. — Cette prohibition existait dans toutes les peuplades malgaches. P) Cette coutume se retrouve chez quelques Iribus de l'Afrique, et elle a existé aussi en Europe; encore aujourd'hui, en Belgique, l'hôtesse ou les servantes, en servant un verre de bière ou de genièvre, y trempent les lèvres et disent * à votre santé ! *, vieil usage qui date de l'époque de la domination espagnole, où souvent, dit-on, le poison se cachait au fond du verre. *) Dans les îles de la Sonde (■), chez les Maoris, à Tahiti, etc., comme dans l'Imerina et autrefois dans l'Ano>v. (i) A Hawaï, etc. — Le cérémonial est le même dans l'Imerina. 1°) Aux îles Mariannes, etc. — Les chefs de l'Océan et du Sud de Madagascar ont «aujourd'hui les mêmes habitudes. (') A Tahiti, etc., comme dans le centre de Madagascar. M Aux îles Tonga, etc., comme dans tout Madagascar. ■°) A Tahiti, etc. — Ces mêmes sacrifices se font chez les Sakalava, les Mahafaly, les populations de l'Est de Madagascar, etc. (a) «Les gentilshommes de l'île Baïï se laissent porter sur les épaules de leurs esclaves, quand ils cheminent par le pays, en une chaise couverte ou civière faite de bambou, déposé ainsi grand chemin, ayant plusieurs de ces porteurs qui se soulagent l'un l'autre (Premier Urut

de la !Savigatwn aux Indrt Orientale» par le» Hollandai* [sous le
commandement de l'amiral Coruelis de HoutmanJ, Amsterdam, iT^H, verso
p. 69).

ETHNOGRAPHIE. 25 Les habitants de beaucoup d'îles des archipels asiatique et mélanésien croient à la transmigration des âmes des nobles, qui après leur mort sont censées élire domicile dans le corps de crocodiles, d'anguilles ou de divers autres animaux (1). Fêtes. — Les Indo-Océaniens, tout comme les Malgaches, sont très amis du plaisir et ils saisissent toutes les occasions de s'amuser. Les mariages des grands, leurs funérailles, la naissance de leurs enfants, la construction de leurs maisons, l'arrivée d'un étranger de distinction, la fin d'une guerre, même la maladie d'un parent, les épidémies et les calamités de toutes sortes, telles qu'inondations, sécheresse, etc., sont autant de causes de réjouissances publiques; on chante, on danse, on tire y** des coups de fusil, on se festoie. Les hôtes prodiguent les victuailles et les liqueurs fortes, et les invités, qui viennent souvent de fort loin prendre part à ces agapes, se parent de leurs plus beaux atours. Danses. — La danse est un de leurs plaisirs favoris (2); elle est accompagnée de chants et la mesure est marquée par les battements de mains des assistants ou par des coups donnés en cadence sur un long bâton (3). Elle n'est pas seulement un amusement, elle a aussi un caractère religieux. Les mouvements des danseurs sont naturels, souvent gracieux, toujours lents; leur corps ondule avec une certaine grâce pendant que leurs pieds remuent à petits pas et qu'ils font avec les mains (4) des gestes adaptés au caractère de la fête. Les hommes et les femmes ne dansent pas ensemble⁵. Les jeunes gens des deux sexes aiment à s'assembler les nuits où la lune brille, se livrant à des courses et à des danses entrecoupées de chants satiriques où ils se ridiculisent mutuellement, où ils se vengent des injures, des infidélités, etc. (0). Les jeunes filles font bande à part. Jeux. — Les jeunes hommes se plaisent à simuler des combats, branW A Timor, aux Salomon, etc. — Les reste dans presque tous les pays orientaux, Betsileo, etc., ont les mêmes croyances. les mains servent davantage dans la danse (2) Les Laotiens, cependant, ne s'adonnent que les pieds, pas à la danse. (*) Sauf dans Die de Java. <3) Chez les Hawaïens, etc. — Il en est <G) Chez les Ipalaos des Carolines, etc. de même dans l'Est de Madagascar. — Les Sakalavâ, les Mahafaly, etc., ont les (*) A Madagascar également, comme du mêmes plaisirs : c'est \c jia ou jia-jia. BTHXOGRAPUIE. /|

The text on this page is estimated to be only 17.37% accurate

36 MADAGASCAR. dissant leurs armes, poussant des cris perçants, faisant force grimaces et se livrant à des gambades qu'ils jugent terrifiantes. Ils aiment aussi à se défier à la lutte, au jet de javelots ou de pierres, à la course, à la natation, au saut(.). Passionnés pour les combats d'animaux, ils l'ont battu des cailloux, des grillons, quelquefois même des taureaux (a). Le soir, ils écoutent les conversations des anciens, qui leur racontent l'histoire des temps passés et leur parlent de leur* ancêtres.

Vêtements. — La plupart des Indo-Océaniens, vivant dans des pays dont le climat est doux, n'ont pas un attirail de vêtements lourds et encombrants; ils vont à peu près nus, ayant autour de la taille une simple bande d'étoffe, que les hommes passent entre leurs jambes en ramenant les extrémités en avant, et dont les femmes forment un jupon venant aux genoux. En Océanie, les peaux d'animaux ne sont pas utilisées pour le vêtement (J), mais l'industrie des tissus végétaux y est en honneur: certaines peuplades emploient les écorces d'arbre dont elles enlèvent la couche extérieure par la macération et qu'elles feutrent, qu'elles assouplissent à coups de maillet: beaucoup revêtent des nattes serrées à la taille par une ceinture (4). Les femmes de certaines îles :> portent, en outre, un corsage avec des manches courtes, si étroit qu'elles l'entrent avec peine. Les Océaniens vont nu-pieds; quelquefois pour marcher sur les bancs de corail, ils chaussent des sandales. Ils vont souvent nu-tête; quelques-uns portent des calottes de jonc hémisphériques (,,) ou des chapeaux en feuilles de pandanus(7). W Aux îles Mariannes, aux îles Hawaï. chez les Maoris, aux îles Tonga, etc. — Il en est de même à Madagascar. (2) A Java, etc. — Dans tout Madagascar, surtout au Centre et dans l'Ouest de l'île, on retrouve cette même passion pour les combats d'animaux. W Sauf aux îles Hawaï. où l'on faisait des manteaux avec des peaux de petit* mammifères. (i On retrouve ce* menus nœuds sur la côte Sud-Est de Madagascar. (& \ux Tonga, chez les Dasaks. ch«»z les Battas, à Sumatra, etc. Il en est de même chez les femmes malgaches de l'Est. W A Formose, aux Tonga, etc. — Beaucoup de Malgaches ont cette même coiffure. ,7> Aux îles Carolines. aux îles Mariannes, etc. Les Hova, les Helsimisarakis, etc., ont des chapeaux analogues.

The text on this page is estimated to be only 25.44% accurate

28 MADAGASCAR. conservent qu'une simple mèche ou bien une bande, sorte de cimier large de 10 centimètres, qui va du front à la nuque (1). En somme, la mode est aussi capricieuse chez ces sauvages que dans les pays civilisés. Il y en a qui se plâtent les cheveux avec de l'huile de Tarragon ou qui se plaisent à les rougir au moyen de chaux. Pour les Indo-Océaniens, c'est toujours un acte important que celui de couper les cheveux, qu'ils considèrent comme pouvant servir aux sorciers pour leurs sortilèges et les envoûtements; aussi les brûle-t-on ou les cache-t-on soigneusement. Le tatouage est très répandu en Océanie(3); il couvre tantôt tout le corps et même toute la figure, tantôt seulement une partie ou quelques-uns des membres. Il se fait par piqûres(5) et est le plus souvent bleu, quelquefois polychrome. L'opération est douloureuse et les patients doivent, pendant toute l'opération, garder la chasteté (7). Certaines Mélanésiennes jugent qu'il n'est pas convenable qu'une femme se marie avant d'avoir les bras, les mains et les pieds tatoués; chez les Dayaks, le tatouage est l'attribut exclusif des femmes mariées. Occupations. — Les Indo-Océaniens, comme tous les sauvages, sont indolents dans l'ordinaire de la vie, mais, par occasion, ils se montrent actifs, persévérants et industrieux. Suivant le pays qu'ils habitent, leur principale occupation est soit l'agriculture (8) ou l'élevage (9), soit la pêche (10), (*) Les Hovas ont cette même coutume. On ne coupe guère les cheveux qu'en signe de deuil. — Les Malgaches ont les mêmes superstitions. O Quelques tribus de Dayaks, les Muruks de Bornéo, les Papous, les habitants de l'archipel des Gilbert ne se tatouent pas. (*) Dans quelques îles, le tatouage est exécuté avec une grande perfection et n'a pas seulement pour but d'orner le corps; il a aussi un caractère héraldique. Aux Nouvelles-Hébrides, on procède aussi bien par incisions que par piqûres. Il en est de même aux Yiti, et les Australiens se font des incisions qui produisent des cicatrices en saillie. W Dayaks, etc.. comme à Madagascar. W La plupart des peuplades malgaches (Betsimisaraka, Betsileo, Sakalava, etc.) ont des usages analogues. (*) A Bornéo, à la Nouvelle-Zélande, aux îles Carolines, aux îles Palos, aux îles Mariannes, aux îles Gilbert, aux îles Viti, etc. — A Madagascar, les Betsimisaraka, les Merina, les Betsileo, etc., sont surtout agriculteurs; dans le centre de l'île, les rizières sont cultivées avec un art remarquable. W Maoris, etc. — Les Sakalava, les Baraka, etc., sont des

peuples pasteurs. (1°) A Bornéo, aux îles Hawaï, aux îles Carolines, aux îles Palos, aux îles Marshall, aux îles Mariannes, aux îles Gilbert, aux îles Viti, à Atiou (archipel de Cook), etc. —

The text on this page is estimated to be only 26.81% accurate

ETHNOGRAPHIE. 21> et, tandis que dans certaines îles ce sont surtout les hommes qui travaillent la terre (1), ailleurs c'est aux femmes qu'incombe cette dure besogne (*2). Les hommes sont d'adroits artisans, se livrant avec goût aux travaux de charpente et de serrurerie, sculptant bien le bois, travaillant habilement les métaux et armuriers experts. Le tissage est réservé aux femmes; les nobles, elles-mêmes, se livrent à cette industrie; ce sont aussi les femmes qui sont chargées des soins du ménage, qui pilent le riz dans des mortiers, au fur et à mesure des besoins, qui l'émondent. qui vont chercher l'eau et qui font la cuisine. Chez certaines peuplades, ce sont aussi elles qui portent les fardeaux (3). Chasse, pêche. — Tous les Indo-Océaniens qui habitent le bord de la mer sont d'habiles pêcheurs, se servant de filets, d'hameçons, de nasses, et souvent stupéfiant les poissons avec des narcotiques; il en est qui n'hésitent pas à poursuivre les baleines, qu'ils sagayent lorsqu'ils les trouvent dans une eau peu profonde, mais leur sport national est la pêche des tortues de mer; ceux qui s'y adonnent doivent garder la chasteté pendant une semaine et, quand ils ont pris une de ces bêtes, ils la dépècent sur la plage et la partagent entre toutes les personnes présentes^ . Pour prendre les mammifères, ils se servent de pièges, de collets, quelquefois d'arcs et de flèches t5); ils chassent les oiseaux avec des sarbacanes (6J ou à la glu^ . A Madagascar, les Vezô* dans l'Ouest, les Anlankaranà dans le Nord sont des pêcheurs. (*) Aux îles Carolines, aux îles Palos, aux îles Mariannes, aux îles Gilbert, à Bornéo, aux îles Viti, etc. — Chez les Malgaches, ce sont surtout les hommes qui travaillent la terre et défrichent les bois. W Chez les Maoris, chez les Muruks de Bornéo, aux Nouvelles-Hébrides, à Atiou (archipel de Cook), etc. — Dans plusieurs provinces de l'île de Madagascar, les femmes aident les hommes dans les travaux des champs. P) Chez les Maoris, en Australie, aux Nouvelles-Hébrides, à Atiou, etc. — A Madagascar, les femmes ne portent pas les gros paquets. W Aux îles Mariannes, etc. — Les Sakalavà ont les mêmes usages. W Aux îles Tonga. <6) Javanais (a), Dayaks, Pounans de Bornéo, Laotiens, etc. — Dans l'Est et dans le Sud de Madagascar, la sarbacane est aussi une arme de chasse. W Aux îles Carolines, etc. — La glu est employée par tous les Malgaches. [t) Les Jjeiw de l'île de Bali se servaient de rpiques longues, quelque sorte de sarpalaines (sarbacanes) et rondelles» (Le premier

livre de la navigation aux Indes orientales par les Hollaudai», Am>tei-dnni ,
1598, ver o

The text on this page is estimated to be only 20.91% accurate

30 MADAGASCAR. Maiuagb. — Dans l'Indo-Océanie, plus que dans la plupart des autres pays, les hommes et les femmes sont dominés par l'instinct sexuel. Les jeunes filles, tant qu'elles ne sont pas au pouvoir d'un mari, jouissent de la liberté la plus absolue(1), et, instruites, avant même qu'elles aient atteint l'âge nubile, de tous les agréments d'une vie voluptueuse, elles se donnent à qui bon leur semble et pendant le temps qui leur convient, sans que la morale de ces pays leur en fasse aucun reproche; aussi sont-elles pour la plupart folles de leur corps, et mènent-elles la vie la plus licencieuse. Du reste, plus elles ont eu d'amants et même d'enfants, plus elles sont estimées pour leur expérience et leur fécondité. Leur réputation n'est nullement entachée parce qu'elles font payer leurs faveurs, et leurs parents les livrent, moyennant une honnête rémunération, aux étrangers sans qu'il en résulte de déshonneur pour leur famille. Il y a cependant des circonstances où les relations entre personnes non mariées sont interdites, sur mer. par exemple, ou lors de certaines fêtes. Les enfants nés hors du mariage sont acceptés avec joie par la famille de la mère et ont pour père légal le chef de la famille ou le plus proche parent maternel de la mère; ils ont les mêmes droits que les enfants légitimes; si le père veut avoir son enfant, il faut qu'il épouse la mère ou, tout au moins, qu'il lui paye des dommages-intérêts. Les relations intimes entre parents, surtout entre les parents maternels et entre personnes liées par l'adoption qui est si commune dans ces pays, sont absolument prohibées (2). Cette licence de mœurs existe chez les Indonésiens et chez les Polynésiens aussi bien que chez les Mélanésiens : au Laos, à Sumatra (chez les Batlas), à Bornéo, aux îles Philippines, Mariannes, Carolines, Marshall, Hawaï, Marquises, à l'île de Pâques, aux îles Touaraoutou, à Tahiti, à la Nouvelle-Zélande, aux îles Tonga, à l'île d'Otoutou, à l'archipel Salomon, etc. Cependant chez les Bantiks, chez les Alfours et chez les Négritos des Philippines, une jeune fille qui n'a pas de bonnes mœurs est mal vue. — A Madagascar, les jeunes filles ont la même liberté de mœurs; le mot mitatigy y sert pour dire tout à la fois *e louer à gages <>t avoir des relations* intimes. Parmi les Mélanésiens, Samoans, Mariannais, etc. (il y avait cependant des îles, comme les Hawaï, où les frères pouvaient épouser leurs sœurs). — Il en est de même à Madagascar, comme du reste pour toutes les coutumes que nous énumérons dans la suite

des paragraphes consacrés au mariage, à l'adultère et au veuvage des Indo-Océaniens.

The text on this page is estimated to be only 26.49% accurate

ETHNOGRAPHIE. 31 Le mariage, chez les Indo-Océaniens, n'a pas de caractère sacré; il n'est accompagné d'aucune cérémonie; tout au plus, y a-t-il un repas et quelques réjouissances. Il se fait d'ordinaire avec le consentement de la jeune fille, qui est presque toujours consultée et qui même, le plus souvent, décide seule de son sort(1), mais il n'est pas rare que le futur fasse aux parents de sa fiancée un cadeau dont l'acceptation valide l'union. On peut dire qu'aucune jeune fille ne se marie vierge (2), mais il y a beaucoup d'îles où, une fois mariées, les femmes sont fidèles à leur mari(3). Le mariage n'est pas du reste, chez ces peuples, une union indissoluble v c'est un simple engagement personnel que les conjoints rompent pour les causes les plus futiles, et il n'est définitif que lorsque la femme est devenue mère. Les femmes sont, dans la plupart des peuplades, traitées avec bonté par leur mari; dans l'archipel Indien, celles qui ont à s'en plaindre retournent dans leur famille, où elles restent jusqu'à ce qu'il vienne faire amende honorable et les chercher. Les filles des grands chefs de certaines peuplades ne se marient pas; elles prennent pour amants, au gré de leur caprice, les hommes qui leur plaisent. Les familles nobles tiennent à conserver leur arbre généalogique pur de toute tache; aussi les femmes ne sont-elles pas autorisées à épouser un homme d'un rang inférieur au leur et, dans quelques îles, un libre qui courtise une femme noble est passible de mort. Quant aux hommes nobles, ils peuvent, sans encourir de blâme ni de pénalités, prendre des femmes dans les classes inférieures, mais les enfants suivent la condition de leur mère(5}. (1) Chez les Bat tans, cependant, il suffit que le futur soit agréé par le père. W H y a toutefois lieu d'excepter les Baltas et le9 Ryang de Sumatra, les Bantok, les Alfours, les Négrilos des Philippines et les Rotouma où les vierges seules trouvent à se marier. Chez les Ryang de Sumatra, les nouvelles mariées luttent de toutes leurs forces contre leur mari et se défendent quelquefois pendant plusieurs jours contre la prise de possession, toute légitime qu'elle soit. P) A la Nouvelle-Zélande, aux IlesTouamotou, au Laos, la fidélité conjugale est exigée. Aux Marquises, une femme mariée à un homme de rang inférieur n'est pas tenue à une fidélité inviolable. (*) Aux Marshall, aux Marquises, etc. (5) Cependant aux Mariannes et à Tahiti r un noble nVpouse pas une femme du peuple.

The text on this page is estimated to be only 25.03% accurate

.V2 M\D\r, \SC\R. Il y a des jours, des circonstances où la cohabitation des maris et des femmes est défendue sous les peines les plus sévères et où tous doivent garder une chasteté absolue. La polygamie est pratiquée par tous ceux à qui leurs moyens permettent d'entretenir plusieurs femmes; la première en date ou quelquefois celle du rang le plus élevé est la mai tresse du logis, et les autres, qui ont du reste chacune sa maison et chez lesquelles leur maître et seigneur doit, à tour de rôle, se conformant à un roulement déterminé, passer une nuit, lui sont dans une certaine mesure subordonnées. Leur nombre, qui est d'ordinaire «le deux ou de trois, rarement le quatre, dépend de la fortune et de la position sociale du mari; les grands chefs seuls ont le droit d'aller jusqu'à une douzaine. Il est de règle, avant d'amener une nouvelle femme dans l'enclos conjugal, de demander le consentement de la première; si celle-ci ne veut pas raccorder, ce qui est rare, elle se retire chez ses parents. Les relations matrimoniales sont assez froides ; il n'y a pas entre mari et femme cette cordialité et cette affection qui se manifestent ouvertement chez les peuples civilisés, et, dans la vie de tous les jours, ils semblent indifférents l'un à l'autre; il ne faut pas croire cependant que, s'ils n'ont pas la délicatesse de sentiments et les dehors affectueux qui caractérisent les ménages européens, ils soient entièrement dénués d'amour et même de tendresse. Peu démonstratifs par nature et réfractaires aux passions violentes et aux grandes émotions, éminemment fatalistes, ils conservent toujours, comme tous les sauvages du reste, un calme extraordinaire dans tous les actes de leur vie. Quoique assez souvent jaloux de leurs femmes, ils les prêtent quelquefois, à charge de revanche, à des étrangers de distinction et à leurs hôtes (1); les frères de sang acquièrent des droits sur leurs femmes respectives. Le mari peut disposer à son gré des sœurs de sa femme lorsque celle-ci est absente'2'. L'adultère est regardé, chez la plupart de ces peuples, comme une •) Il en est qui cachent leurs femmes '-) A Tahiti et aux îles Marquises, on (Vanikoriens et Papous de la Nouvelle-Ir- donne aux belles-sœurs le nom de Vahiné, lande). comme à Tahiti elle-même.

ETH.NOIRAPUIE. 33 simple offense, plus ou moins grave suivant les pays, que l'homme, s'il est à peu près du même rang que le mari, répare en payant une somme d'argent ou en faisant un cadeau; quant à la femme, elle est renvoyée plus ou moins longtemps dans sa famille ou bien elle est répudiée. Il y a cependant des îles où le mari tue les coupables qu'il surprend en flagrant délit. Partout l'adultère commis avec les femmes des grands chefs est puni de mort. Les liens du mariage n'ayant pas dans ces pays une grande force, le divorce y est très fréquent. Les époux se séparent lorsqu'ils ne s'entendent plus, souvent pour les raisons les plus futiles. Tantôt, c'est le mari seul qui a le droit de répudier sa femme, tantôt il faut le consentement réciproque du ménage et, alors, les biens sont partagés par parties égales; d'ordinaire, la femme qui a sujet de se plaindre de son mari a le droit de retourner dans sa famille, mais sans pouvoir se remarier. Les veuves doivent garder une chasteté absolue pendant leur deuil, qui dure tant que le veut la famille de leur mari. Dans certaines tribus, elles appartiennent au plus proche parent du mort, d'ordinaire au frère aîné. Aux époques mensuelles, les femmes sont réputées impures; elles ne se coiffent pas, ne s'habillent pas élégamment et se baignent dans des endroits retirés dont les hommes ne doivent pas approcher. Les femmes enceintes sont d'ordinaire bien soignées et travaillent peu. Elles font leurs couches, accroupies à genoux, et, pendant tout ce temps, elles sont réputées impures et tabouées ainsi que les femmes qui les soignent; beaucoup vont les faire en dehors de la maison, soit dans une hutte temporaire, soit même au milieu des bois, ou tout au moins dans un enclos construit spécialement dans ce but; elles ne rentrent au domicile conjugal qu'après s'être purifiées, c'est-à-dire après s'être baignées et avoir baigné leur enfant (1). On entretient un grand feu auprès des femmes en couche, quelle que soit la température ambiante, afin d'écarter les Esprits malins qui ont W Chez les Maoris, etc. — Il en est de même dans The de Madagascar, où les accouchées sont ap|telées, au moins chez les peuplades du Sud, Zabelij (du mot arabe Zabal rrrordure»).

ETHNOGRAPHIE, a

The text on this page is estimated to be only 24.74% accurate

S'i MADAGASCAR. plus de prise sur un corps affaibli par le travail de l'enfantement que sur une personne qui est en bonne santé ^ Les accouchements laborieux sont attribués soit à un sort qui a été jeté sur la femme , que dans ce cas ou exorcise, soit à ce qu'elle ou son mari ont commis quelque faute grave qui a excité contre eux la colère de Dieu et de leurs ancêtres; ils doivent alors, l'un et l'autre ou l'un ou l'autre, confesser publiquement < à haute voix les actes blâmables qu'ils ont à se reprocher (2). La naissance d'un enfant est toujours accueillie avec joie et fêtée par toute la famille; il n'en est pas de même de celle de jumeaux, qui est réputée néfaste et dont on tue au moins un. Si la femme meurt en couche, il n'est pas rare qu'on ensevelisse avec elle le petit être qui a occasionné sa mort. L'infanticide, pour cause de superstition, est ou tout au moins était assez fréquent; dans ce cas, on enterrait l'enfant vivant. ou on le foulait aux pieds, ou on le noyait³. Il y a des peuplades^{1*} qui déforment artificiellement la tête des nouveau-nés et leur donnent la forme pyramidale en comprimant le frontal et l'occipital. Les enfants sont traités avec la plus grande douceur et avec une réelle affection; on satisfait tous leurs désirs^{1**}. On leur donne un nom se rapportant à quelque signe caractéristique de leur personne ou à quelque circonstance de leur naissance. Leurs mères les allaitent très longtemps, quelquefois jusqu'à 8 et 10 ans et même plus. La première coupe de cheveux, qui est un des actes importants de la vie des jeunes Indo-Océaniens, est accompagnée de certaines cérémonies, et souvent on leur verse de l'eau lustrale sur la tête; les cheveux sont brûlés ou au moins cachés, afin que personne ne puisse les fouler aux pieds et surtout qu'aucun sorcier ne puisse s'en emparer. (1) 1! on est de même à Madagascar. pines, etc. Le> Yazimba de l'Ouest ont W Maoris, Siamois, Birmans, Cambod- aussi cette coutume (Drury, p. 406). giens, Laotiens, etc. — Les Malgaches ont M Tout ce qui est dit des Indo-Océaniens les mêmes usages et les mêmes croyances. dans le paragraphe consacré aux enfants et (3) Comme à Madagascar. aux adoptions s'applique textuellement aux 4> À Tahiti, à Bornéo, aux îles Philip- Malgaches.

H é> ETHNOGRAPHIE. 35 Il est d'usage chez les Javanais et chez quelques autres peuples de rO ce a nie que le père, à la naissance d'un (ils, quitte son nom pour prendre celui de ce fils et s'appelle dorénavant : *Père d'un tel ». L'éducation est laissée à la nature; lorsque les enfants ont l'âge de raison, ils apprennent d'eux-mêmes les arts nécessaires à la satisfaction de leurs besoins et à leur sécurité : sur le bord de la mer, la fabrication des pirogues, le pagayage, la navigation, la pêche, la natation, etc.; dans l'intérieur, la culture, l'élevage, la chasse, et, partout, pour les hommes, le maniement de la lance et du fusil et, pour les filles, le tissage, la cuisine, etc. Chez ces peuples, les enfants suivent la condition de leur mère et ils sont tous considérés à l'égal les uns des autres, qu'ils soient légitimes ou qu'ils soient nés hors du mariage. Les liens de famille sont puissants et si, comme il a été dit plus haut, les parents ont une réelle tendresse pour leurs enfants, ceux-ci ont pour leurs père et mère un grand respect. Ils ont aussi, du reste, beaucoup de vénération pour les vieillards. Les Océaniens appellent du même nom leur père et leurs oncles, leur mère et leurs tantes, leurs frères et leurs cousins aux divers degrés, leurs sœurs et leurs cousines. Les mariages entre parents du côté maternel et entre personnes liées par l'adoption sont prohibés, mais, comme nous l'avons dit, il n'est pas défendu à un mari d'avoir des relations avec les sœurs et les cousines de sa femme, en l'absence de celle-ci. Un père peut vendre ses enfants pour payer ses dettes. Beaucoup d'Indo-Océaniens^ ne se contentent pas de leurs propres enfants; ils adoptent, toutes les fois qu'ils le peuvent, les enfants d'autrui, auxquels ils donnent les mêmes soins qu'aux leurs et pour lesquels ils ont la même affection. Les enfants adoptifs ont tous les droits des enfants légitimes et les rapports de deux personnes de se\ e différent, liées par l'adoption, sont considérés incestueux tout comme ceux entre proches parents. Les Indo-Océaniens ne se contentent pas non plus des parents que la nature leur donne, ils se créent des liens de parenté conventionnelle, en ;,) Mélanos de Bornéo, Cbamorris des Mariannes, Marquisiens, Tonganais, etc. 5.

The text on this page is estimated to be only 20.15% accurate

:u\ MAI>\C.AS<:\lt. contractant avec des amis des alliances fraternelles, à laide d'un serment <|if accompagne rechange d'un peu de sangr|) et qui confère aux deux contractants des droits à peu près analogues à ceux des parents naturels. Ces alliances, qui établissent des liens indissolubles, d'autant plus indissolubles qu'ils résultent d'engagements volontaires, obligent les contractants à se donner mutuellement aide et protection et à rester Gdèles l'un à l'autre sous les peines morales les plus graves. Funkii villes. — Les Indo-Océaniens ont un respect profond et une grande crainte des morts, et leur désir le plus ardent est d'être ensevelis dans le cimetière de famille; il n'est pas, en effet, à leur idée, de malheur plus redoutable et de plus fâcheux opprobre que d'être exclus du tombeau des ancêtres. Les rites funéraires varient suivant les tribus et suivant le rang du mort, mais presque partout, aussi bien chez les Mélanésiens que chez les Indonésiens, les Polynésiens et les Négritos de la péninsule malaise et des îles Andaman. ils comprennent deux cérémonies, deux phases distinctes: une première qui consiste à laisser la putréfaction faire son œuvre¹²: une seconde qui n'a lieu (pie longtemps après et dans laquelle on rassemble les ossements, qu'on nettoie avec soin et qu'on dépose alors dans le cimetière de famille¹³. Chez ces peuples, le squelette, dépouillé de • ' < Dayaks (Hist. of Ellis , 1. 1 , p. 1 9 1), etc. — (Tes! Ivjati-dra ou vaky ra des Malgache, parmi lesquels cette coutume est ou plutôt était universelle. 2: Il y a. en Océanie (habitants des îles (iarolines, etc.) comme à Madagascar (Antaukarana, Betsileo, etc.), des peuplades qui s'enduisent le corps avec les liquides provenant des cadavres en pu 1 réfaction et même, dit-on, qui en boivent. — A Tahiti, etc., on faisait sortir, par une pression forte et prolongée, les matières au fur et à mesure de leur liquéfaction, et le corps était séché au soleil (comme dans l'Ànka•^na). — Les Stieng (Mois) de Hndo-dhinc ont des usages funéraires analogues à ceux Hes Betsileo. Les Siamois recueillent les liquides putrides et le> jettent avant de procéder à la crémation des cadavres. :v L' limage de nettoyer le squelette des morts avant de les enterrer définitivement n'existe aujourd'hui, en dehors de l'Océanie, de> .Négritos asiatiques et de certains Malgaches, qu'en Amérique ;dans le Nicaragua, à Panama et sur les bords du Chiriqui); mais le décharnement des os se pratiquait déjà aux temps néolithiques et même peut-être à la fin de fépoque paléolithique. H semble que cette cérémonie

avait pour but de purifier le mort, car, dans certaines lies de l'Océanie.
notamment à Tahiti, lorsque le défunt avait laissé une mauvaise réputation,
on nettoyait les os deux et même quelquefois trois fois.

ETHNOGRAPHIE. 37 sa chair et de toutes ses parties molles, est seul digne d'être conservé; ils en font une relique qu'ils révèrent. Pour la première opération, suivant les possibilités locales, le corps est tantôt laissé dans la maison mortuaire(1), tantôt exposé en plein air sous un hangar spécial, tantôt suspendu en pleine forêt à un arbre dans un panier ou dans une natte, tantôt enfermé dans un cercueil placé à la surface du sol au milieu d'un bois ou au fond d'une caverne, tantôt plus ou moins rapidement enseveli dans la terre ou sous des pierres. Mais, dans leur croyance, le mort ne peut jouir d'un repos complet qu'après la seconde cérémonie, c'est-à-dire lorsque les os sont tout propres et qu'on a procédé au renouvellement des nattes et étoffes dans lesquelles a eu lieu le premier ensevelissement, en un mot, lorsque le squelette est débarrassé des parties corruptibles et, à leurs yeux, impures; tant que cette cérémonie n'est pas accomplie, la famille ne croit pas s'être acquittée de son devoir envers son parent et, si la mort a eu lieu loin du village natal, aucune fatigue, aucun obstacle ne l'empêche d'aller ou d'envoyer chercher les ossements, qu'on rapporte, coûte que coûte, au cimetière des ancêtres(2). Dès qu'un individu est mort, on procède à sa toilette, on le revêt de ses vêtements les plus beaux et on l'expose, soit couché, soit assis, sur une sorte de lit; puis on convoque les parents, amis et voisins, qui apportent des cadeaux et unissent leurs pleurs à ceux de la famille; les hommes tirent des coups de fusils autour de la maison, les femmes, accroupies autour du mort ou rangées devant la porte, sanglotent, poussent des cris lamentables et chantent, d'une voix plaintive, des hymnes en son honneur, célébrant à l'envi sa beauté, sa force, son courage, ses W Dans les lies septentrionales de l'archipel Gilbert, le cadavre des chefs est placé sur plusieurs carapaces de tortues de mer, que portent sur leurs genoux pendant plusieurs mois, quelquefois pendant deux années, six personnes qui, naturellement, se relayent fréquemment. W Cette coutume existe dans la Nouvelle-Zélande, aux Hawaï, aux Carolines, aux Mariannes, aux Gilbert, à Tahiti et à NookaHiva, à Bornéo, à la Nouvelle-Calédonie (Canaques), aux lies de Banks, aux lies Salomon, à Siam, etc. On a dans ces divers pays la croyance que les mânes des personnes qui ne sont point enterrées dans le cimetière de famille errent sans trêve ni repos autour de leurs parents dont ils deviennent les mauvais génies. H en est de même à Madagascar. — On doit excepter les Marshall, les Tonga et Rotouma.

The text on this page is estimated to be only 25.29% accurate

38 MADAGASCAR. qualités physiques et morales, sa richesse, etc.; on se livre même quelquefois à des danses(1>. Il n'est pas rare que deux torches brûlent, nuit et jour, Tune à la tête, l'autre aux pieds du mortw. Cette veillée funèbre dure souvent plusieurs jours, quelquefois même pendant des mois, tant qu'il y a des vivres et des boissons à distribuer aux assistants (3). Dans certaines îles, la première femme couche aux côtés du cadavre de son mari, tant qu'il n'est pas enseveli w. Les honneurs rendus aux morts, les pleurs et les sanglots dont sont accompagnées les veillées funèbres ne sont nullement dus, à mon avis au moins, à un amour profond de leurs parents et amis, et il n'y faut pas voir la preuve de regrets sincères. En se livrant à ces pratiques et à ces simagrées, les survivants n'ont d'autre but que de s'attirer la faveur des mânes du mort, qu'ils supposent errer autour d'eux et auxquels ils attribuent des pouvoirs surnaturels. Dans le cimetière, on enterre avec le mort les objets qui lui servaient pendant sa vie et on dépose quelques aliments à ses cotés. Les ustensiles employés pendant sa maladie sont brisés et jetés au loin. A la mort des chefs, on immole d'ordinaire plusieurs esclaves et au moins une ib ours femmes, afin qu'ils les retrouvent dans l'autre monde; M Dans quelques îles (Yu-Zélande, Tonga, Hawaï), les parents se meurtrissent le corps pour mieux marquer leur douleur. Aux Hawaï, les funérailles des chefs sont accompagnées d'orgies. W Cette coutume existe également dans l'Est de Madagascar. {3) Dans quelques pays de l'Afrique, il existe des usages analogues; ainsi, "dans le royaume d'Angola et de Chimfouka (pays de Caongo, au Sud du Loango [Afrique occidentale]), quand un homme d'importance vient à mourir, on garde son corps pendant un temps proportionné à son rang et à la richesse de sa famille. Le corps d'un prince n'est inhumé qu'au bout de quatre ans. Dans le Loango proprement dit, on place les cadavres sur un feu lent de bois aromatique. Dans les deux premières contrées, le corps est maintenu debout et est constamment gardé par des pleureurs à gages qui chantent les louanges du défunt et qui ne cessent de le couvrir de pièces d'étoffes sur pièces d'étoffes, de sorte qu'il est le centre d'une vraie montagne, mesurant souvent 6 à 7 mètres cubes. On arrose journellement cet énorme paquet de quelques d a mes-j cannes d'eau-de-vie; ce qui filtre au travers est recueilli dans des \ases disposés à cet effet, et les pleureurs s'en régalent comme du breuvage le plus délicieux* (Maxwell, Pkilosophical Journal, cité dans les

Nour. Atw. des Voy., t. X, îNsi, p. 39⁴). M Aux lies Gilbert (Tarawas), etc.
Ce même usage existe dans certaines familles hetsimisaraka.

ETHNOGRAPHIE. 39 il y a des îles où leur nom devient taboue et, par conséquent, ne peut plus être prononcé par aucun de leurs sujets¹. Dans certaines tribus (2', les hommes qui portent le cercueil font la plus grande attention à ne pas trébucher et surtout à ne pas tomber, parce que ce serait pour l'individu ainsi marqué par le sort le présage d'une mort prochaine, ou même, dans quelques îles, l'indice que c'est lui qui a tué le chef par ses maléfices. Toute personne qui a pris part à une cérémonie funéraire doit, avant de rentrer chez elle, faire des ablutions lustrales afin de se purifier de la souillure qu'elle y a contractée (3). Le deuil, dans l'Indo-Océanie, consiste en une tenue négligée et même malpropre. On ne se coiffe plus ou on se rase la tête, on se lave peu et on porte des vêtements usés et déchirés. C'est à la mort des chefs que les Océaniens coupent leurs cheveux, tandis que, pour leurs parents, ils se contentent d'ordinaire de les laisser flotter au vent; pendant le deuil, leurs sujets ne travaillent pas, ne pêchent pas, ne peuvent avoir chez eux ni feu ni lumière pendant la nuit, ne doivent pas faire de bruit(5), et il leur est défendu de se couvrir les épaules, qui doivent rester nues(6). Le blanc est, dans l'Orient, la couleur de deuil, et on plante auprès des tombes des pieux au sommet desquels on attache des lambeaux de toile blanche. Cimetières. — Les cimetières de famille, où se fait l'ensevelissement définitif, sont tantôt relégués loin de tout lieu habité, en pleine forêt, dans des cavernes souvent inaccessibles ou dans des îlots déserts^{7*}, tantôt, au W Tasmaniens, etc. — Il en est de même à Madagascar. P) Dayaks de Trink, etc. — Cette superstition existe également chez les Sakalavâ, etc. Dans l'Ouest, quelqu'un qui, passant devant le zambâ ou maison sacrée dans laquelle sont gardées les reliques des anciens rois, viendrait à tomber, serait de suite sagayé ; lorsque j'ai fait visite à Toerâ, le roi du Ménabé, mes hommes et moi-même nous avons fait attention de ne pas trébucher devant la maison des jinjj royaux. (3) Aux C a roi i nés, Hawaï et Marquises, à la NUe-Zélande, aux Tonga, à Rotouma, etc., et au Tonkin, comme à Madagascar. (*) Aux Mariannes, aux Carolines, à Hawaï, aux Marquises, etc., comme à Madagascar. (6) Chez les Dayaks, etc., comme chez les Malgaches. (fIJ Tous les usages qui viennent d'être énumérés se retrouvent à Madagascar. (7) A Sumatra, à Amboine, aux Philippines, aux Mariannes, à Nouka-Hiva, etc. — Il en est de même sur les c*ôtes de Madagascar.

The text on this page is estimated to be only 25.09% accurate

40 MU)\<;\SCAR. contraire, placés au voisinage des maisons(n. Us sont souvent enclos de pieux qui portent des sculptures grossières d'Vtres humains et d animaux, surtout d oiseaux et de crocodiles ;5). et au centre desquels les cercueils sont déposés à côte les uns des autres; ailleurs, ils sont formés d'un gros amas de pierres sous lequel les morts sont enterrés dans des nattes ou dans des troncs d'arbres creusés en forme d'auge (3) et au-dessus duquel on élève quelquefois une maisonnette(%); dans d'autres îles, les bières, d'ordinaire en forme de pirogues fermées par un couvercle, sont rangées parallèlement les unes aux autres dans un coin retiré de la forêt, quelquefois protégées contre le soleil et la pluie par un hangar, ou bien elles sont tout simplement mises dans des grottes naturelles w. Partout, les cimetières sont l'objet d'une grande vénération et la violation d'une tombe est aux yeux de tous les Océaniens un acte impie qui entraîne la mort du coupable. Ils sont taboues dans les tribus qui les mettent à l'écart des habitations et qui croient que ceux qui s'en approcheraient seraient poursuivis par un mauvais sort. Les Indonésiens plantent, auprès de leurs villages ou le long des routes, des poteaux en mémoire de ceux qui sont morts au loin et qui n'ont pu être enterrés dans le tombeau de famille (6t. On trouve des monuments mégalithiques dans plusieurs îles. Villages. — Dans les pays montagneux, les villages sont établis le plus souvent au sommet d'éminences abruptes ou de rochers inaccessibles. Ils sont fortifiés à l'aide de fossés, de palissades ou de haies épineuses. Les maisons sont presque toujours rectangulaires; ce sont tantôt de misérables huttes qui sont si basses qu'on peut à peine s'y tenir debout, '*) A Ja\à, chez les Malais de Bornéo, (*) Aux Tonga, etc. — Dans le centre chez les Maoris , chez les Bantiks , à Ro tourna, de Madagascar, des maisonnettes funéraires etc. — Il en est de même chez les Merinâ surmontent les tombeaux des rois et des et chez les BeUileo. princes. (2) Maoris, Dayaks, Tahitiens, etc., (:>) C'est ce qui existe aussi dans le Nord comme chez les Sakalava (Antimenâ) et et dans l'Est de Madagascar, chez les Bara. 6) A Tonga tabou, dans l'Inde, etc. — W Il en est de même dans l'Ouest et dans Même usage dans le Centre et dans l'Est de le Sud de Madagascar. Madagascar.

ETHNOGRAPHIE. M et qui ne garantissent que très imparfaitement leurs habitants contre le vent et les intempéries, tantôt des édifices assez grands(,), construits avec une certaine habileté, et dont les piliers et les planches sont ornés de sculptures grossières. Elles sont généralement élevées au-dessus du sol et faites de matériaux divers, bambous, feuilles de vakoa ou de palmier, herbes, joncs, écorces aplaties, planches, etc., suivant les localités. Les toits, chez certaines tribus (2), sont pointus et les chevrons des pignons dépassent de beaucoup le faite, formant de grands V qui ont un peu l'aspect de cornes. Elles n'ont d'ordinaire qu'une seule pièce avec une porte assez basse et une petite fenêtre; la fumée du foyer, qui est établi sur le plancher même, n'a d'autre issue que les crevasses du toit et les interstices des parois. La construction d'une maison se fait avec l'aide des parents et des voisins et donne lieu à des fêtes et à des réjouissances (3). Les chefs de certaines peuplades(/i) immolent, au début des travaux, une victime humaine, quelquefois une jeune vierge, qu'on enterre sous le seuil de la porte ou sous le poteau principal. On n'entre pas dans une maison neuve sans faire une offrande à Dieu, aux Esprits et aux ancêtres et sans la faire exorciser par un sorcier, afin d'en chasser les démons qui pourraient y être cachés et de la mettre à l'abri des maléfices (5). Mobilier. — Comme chez tous les peuples primitifs, le mobilier est tout à fait rudimentaire. Les maisons sont le plus souvent malpropres, quelquefois cependant elles sont assez bien arrangées avec des nattes étendues sur le plancher et tapissant les parois intérieures. Le lit est tantôt formé par un cadre que portent quatre pieux enfoncés dans le sol et sur lequel est tendu un filet de cordages; tantôt ce sont de simples (*) Il y a un certain nombre de tribus de P) En Indonésie, à la Nouvelle-Zélande, Bornéo et des îles Carolines qui construisent au Laos, etc. des maisons très longues, où plusieurs fa- (*) Chez les Mélanos de Bornéo, chez les milles vivent en commun. Siamois, etc. — Il en est de même chez W A Mindanao, chez les Dayaks, à Su- les Sakalavâ, chez les Mahafalv, chez les nia Ira, dans le Siam, à Rotouma, etc. — Antanosy, etc. Les Merinâ ont des constructions iden- (5) Aux Ha waï, aux îles Marquises, etc., tiques. comme dans le Sud de Madagascar. BTBROGBAPHIE. G

The text on this page is estimated to be only 21.59% accurate

ki MADAGASCAR. uattes que Ton étend le soir sur la frire même. Un coussin de paille ou un morceau de bois évidé sert d'oreiller, et ce sont leurs vêtements qui leur servent de couvertures. Pour s'asseoir, ils placent des nattes, par terre: quelques-uns ont des tabourets de bois à l'usage des personnes de qualité. Les vêtements, objets divers (aiguilles, hameçons, pinces, bijoux, etc.) et provisions sont conservés dans des paniers en jonc ou en feuilles de palmier, ou dans des boîtes ornées de clous dorés. Les marchandises et l'argent, qui forment la richesse de ces peuples, sont cachés au milieu des bois, au fond de cavernes, dans des endroits particuliers connus du chef de famille seul). Aux murs, pendent les armes, les lances, les diverses pièces du métier à tisser, etc. Desalebasses et des tronçons de bambous servent de bols, de coupes, d'assiettes, etc.: les femmes transportent et gardent l'eau dans de grandes tiges de bambou dont elles ont percé les cloisons qui sont placées au niveau des nœuds³. On pile le riz dans un mortier de bois, formé d'un tronc d'arbre évidé. On cuit les aliments dans des vases en terre; mais dans toutes les lies où manque la terre à potier, on creuse des fours souterrains, c'est-à-dire des trous qu'on garnit de gros cailloux et où, après avoir fait flamber des fagots pour porter ces cailloux au rouge, on dépose au milieu même des pierres chaudes la viande enveloppée de feuilles, puis qu'on bouche avec de la terre, après y avoir jeté un peu d'eau¹ *. On fait également des grillades. La nourriture des Indo-Océaniens consiste en viande, cuite à l'étuvée dans les fours dont nous venons de parler ou simplement grillée sur les charbons, en riz, en racines mises sous la cendre ou bouillies dans l'eau, en arrow-root tiré des tubercules du Tacca[^]; ceux qui habitent le bord de la mer et qui pêchent beaucoup de poisson le mangent frais, grillé sur la .Nouvelle-Zélande, etc. — C'est également, aux Nouvelles-Hébrides, etc. — Les encore l'usage dans l'Ouest de Madagascar. Mahafaly emploient le même procédé; ils l'² Aux îles Mariannes, etc. — Il en est donné à ces l'ours le nom de Menavavd de même dans les parties de Madagascar où «bouche (ou trou) rouget, il existe des bambous. M Aux Iles Carolines. etc. — Une plante ³ Aux Hadak-Halik (lies Marshall), aux du même genre, le Tavolô. fournit une faHawaï, à la Nouvelle-Zélande, aux Ton- rine analogue aux Malgaches de l'Ouest.

The text on this page is estimated to be only 28.74% accurate

KTHNOGRAPHIE. A3 le feu même ou bouilli dans l'eau, sans l'écailler ni le vider; ils le vident au contraire quand ils le fument pour le conserver, l'exposant sur des claies au-dessus du foyer de la maison (1). Ces divers aliments sont, dans beaucoup d'îles, pris à part, sans les mélanger[^]. Les œufs couvés sont très appréciés dans toute la presqu'île Malaise[^], et on est très friand de certains insectes, tels que sauterelles et grillons sautés, fulgorides rissolés dans la graisse, larves de coléoptères grillées, etc.w. En temps de disette, ils ont recours à la racine d'une grande Aroïdée (Typha)[®]. Les repas n'ont pas lieu à des heures régulières; il y en a généralement trois par jour. On étale une natte sur le sol et on y pose le manger; tout autour sont les convives, accroupis sur leurs talons, avec des feuilles de bananier, des calebasses ou des écuelles en bois pour assiettes, suivant les tribus w. Les uns mangent avec leurs mains, d'autres se servent de cuillers en bois ou utilisent les feuilles de bananier ou de vakoa*7'. Au commencement et à la fin du repas, les personnes de distinction se rincent la bouche et se lavent les mains. Dans certaines îles, les hommes mangent avec leurs femmes et leurs enfants (8), dans d'autres, ils mangent seuls et les femmes prennent leurs repas après eux(9). L'eau est la boisson générale; on se passe de main en main la gourde ou le bambou qui la contient et, sans les toucher des lèvres, on s'en verse une ou plusieurs rasades dans la bouche; quelquefois, on se sert pour boire de vases faits avec des feuilles. Dans les fêtes, les Indo-Océaniens se grisent avec des liqueurs fermentées (vin de palmier, hydromel, etc.), dont ils sont très amateurs (à l'exception des Dayaks et des Malais). t1) Il en est de même chez les Vezô sakalavâ et chez les Betsimisarakâ. W Les Sakalavâ ont aussi cette habitude. (3) Les Betsileo ont ce même goût. (*) Aux Hawaï, à la Nouvelle-Zélande, au Laos, etc. — Ces mêmes insectes sont également très recherchés dans toute l'Ile de Madagascar. (5) A la Nouvelle-Zélande , etc. — Les Malgaches ont recours, dans les famines, à ce même tubercule (Viha). '*) Dayaks, Hawaïens, Nouka-Hiviens, etc. — H en est de même à Madagascar. W Aux Tonga, etc., et aussi à Madagascar. (*) Bantiks, Alfourous, Marquisiens, Indonésiens (chez ceux-ci, les adolescents mangent à part), etc., et aussi la plupart des Malgaches. W Aux lies Viti, aux îles Tonga, à Rotouma, etc. — Il en est de même chez les Antanosv, etc. 6.

The text on this page is estimated to be only 21.32% accurate

A'i m\!>\<:\s<:ar. Les Indonésiens et les Mélanésiens fument ou chiquent avec passion. Ils gardent leur provision de tabac dans de petites tiges de bambou, bien polies et souvent ornées de dessins(1). Religion. — La théogonie des Indo-Océaniens est simple et d'un ordre assez élevé. Ils croient en un Dieu unique, qui a créé et qui conserve le Monde, du reste sans attributs bien définis*; ils ne lui érigent pas de temples et ils ne lui rendent pas à proprement parler de culte. Us n'ont ni sacerdoce, ni liturgie, et leurs cérémonies religieuses sont très sommaires et sans éclat; ils célèbrent cependant le commencement d'une nouvelle année par des fêtes et des réjouissances. Ils croient, en outre, à l'existence d'êtres surnaturels 3), Esprits. Lutins. Gnomes ou Sylphes, qui font à leur gré le bien ou le mal, mais dont faction malfaisante peut être empêchée par des invocations, des talismans ou des offrandes propitiatoires. Kspiïts qui habitent de préférence les grandes montagnes, sur le sommet desquelles de petits bois ou des rochers leur servent d'asile'*. Aussi pratiquent-ils souvent leur culte sur les hauts lieux, en plein air-. En réalité, la place prépondérante qu'ils accordent à ces nombreux intermédiaires, qu'ils supposent graviter autour du Dieu suprême et auxquels ils attribuent le pouvoir, purement divin cependant, d'exaucer ou de rejeter leurs prières, fait, dans une certaine mesure, dégénérer le monothéisme originel de leur religion en polythéisme. Du reste, leur âme, essentiellement égoïste et matérialiste, n'a pas le moindre sentiment de vraie piété; elle est fermée à toute idée grande et noble et est dépourvue de sens moral. Ils croient en une vie future, à la survivance des aînés qui, dans leur pensée, sont au corps ce qu'est le parfum par rapport aux fleurs, et qui ■ 1; Tout comme les Malgaches. Bornéo, à Nouka-Hi\à; etc., ainsi qu'à W Les mêmes croyances existent dans l'Ile Madagascar, de Madagascar. (->' On lrou\e chez les Miniers et chez les '»3' Antus des Dayaks. Hotott des Tonga. Siamois les traces d'une religion primitive Atoa des Maoris, des Rotoumiens et des qui consistait à adorer les Esprits des hauts \ou ka-Hi viens, Mi/ort des Tahitiens (- = Ma- lieux e.l le* maués des annMrs; ce culte UhiIou des Malgaches). est encore celui des samages du Laos, etc. (1 Dans la presqu'île» indo-chinoise, à (l'est aussi ce qui existe à Madagascar.

The text on this page is estimated to be only 27.30% accurate

ETHNOGRAPHIE. 45 errent invisibles autour de leur famille; ils attribuent aux mânes des ancêtres l' le pouvoir de punir ou de récompenser leurs parents et leurs sujets suivant leurs mérites ; ils croient même qu'un mari défunt vient quelquefois trouver sa veuve pendant la nuit, si celle-ci l'en requiert, et ils citent maints cas où des enfants posthumes, à leurs yeux légitimes, sont nés à la suite de ces visites nocturnes (2). Pour se rendre propices les mânes de leurs ancêtres, ils leur adressent des invocations qu'ils accompagnent de présents, notamment de vivres. Ces Esprits s'emparent quelquefois du corps des personnes auxquelles ils veulent du mal: pour exorciser les possédés, on chante en battant des mains, souvent pendant plusieurs jours de suite, on joue du tambour, on tire des coups de fusil, on fait en un mot le plus de vacarme possible, afin d'effrayer l'Esprit malin et de le chasser, et souvent on fait exécuter aux malades eux-mêmes des danses extravagantes (3). Les exorcistes prennent toujours leurs repas dans des plats neufs, qu'on brise aussitôt après (4). Les invocations à Dieu, aux Esprits et aux ancêtres sont souvent accompagnées du rejet de quelque objet sans valeur, sorte d'offrande expiatoire ou émissaire® destinée à conjurer le sort. Les Indo-Océaniens n'entrent pas, comme nous l'avons déjà dit, dans une maison neuve sans leur faire une offrande et sans qu'elle soit exorcisée et mise par certaines incantations à l'abri des sortilèges. Souvent aussi, ils offrent à Dieu, aux Esprits et aux ancêtres les prémices de leurs récoltes, de leur pêche, qu'ils déposent, d'ordinaire, sur un petit tréteau, autel rudimentaire, placé soit auprès de leur village, soit au bord de la mer ou dans les champs^'. Ces peuples attribuant aux mânes des morts de grands pouvoirs sur les W Wairoa des Maoris (--= Atnbiroa des Malgaches). Les gens du commun n'ont pas d'ârne au dire de ces peuples (Tonga, etc.). (2) Aux tles Hawaiï, etc. — Il en est de même à Madagascar. W Cette cérémonie d'exorcisme s'appelle, chez les Malgaches de l'Ouest et du Sud . bilô (= Bili* ou Iblis, c'est-à-dire le diable des Arabes) et, chez ceux de l'Est , salamangâ ou solamainâ (=Soleiman des Arabes, c'est-à-dire Salomon, que dans tout l'Orient ou cousidère comme le chef des démons et des sorcière). W îles Marshall, etc. — Il en est de même chez les Malgaches. W C'est Yubat des Dayaks et le faditrâ des Malgaches. (6> Chez les l)a\aks. chez les Maoris, à Nouka-Hiva , etc. — 11 en est de même à Madagascar.

The text on this page is estimated to be only 27.01% accurate

46 MADAGASCAR. vivants, il est naturel qu'ils aient pour leurs ancêtres un vrai culte et qu'ils honorent et même souvent craignent les lieux de sépulture. A leurs yeux, il n'y a pour ainsi dire pas de mort naturelle, excepte dans les rares cas de vieillesse décrépite; ils croient qu'elle est due aux maléfices des sorciers (1). Comme nous l'avons déjà dit. ce sont les os décharnés, la partie durable du corps, le squelette en un mot, qui est seul conservé et placé comme une relique dans le tombeau de famille. Très crédules et très superstitieux, ils croient à l'influence des astres sur les destinées des hommes, ainsi qu'aux jours propices et aux jours néfastes; ils croient que certains individus, qui se recrutent dans toutes les classes de la société, peuvent entrer en communication avec les Esprits et avec les mânes des morts, dont ils reçoivent des inspirations, (les astrologues ou sorciers, qui sont les arbitres de tous les actes importants de la vie de ces sauvages, sont censés aptes à guérir les maladies, à prédire l'avenir, à discerner les jours favorables aux diverses entreprises, à influencer les éléments, à exorciser les démons, à interpréter les rêves. Les uns, qui sont des hystériques, prétendent recevoir la visite des Esprits auxquels ils attribuent leurs crises; c'est au milieu de convulsions violentes, tremblant de tous leurs membres, claquant des dents, le visage grimaçant et livide, souvent inondés de sueur, qu'ils font leurs prédictions(2). D'autres, et ce sont les plus nombreux, disent la bonne aventure au moyen de jeux divinatoires ou de manœuvres astrologiques, d'où assortent les avis sans lesquels les Indo-Océaniens n'oseraient rien entreprendre (3). Quand un sorcier en renom est sur le point de rendre le dernier soupir, on met un panier auprès de la bouche du moribond afin d'y recueillir son âme(4). La sorcellerie ou la science de l'avenir est un art mystique que les individus, dépositaires des connaissances occultes, emploient tantôt pour le bien, comme il est dit ci-dessus, tantôt avec de mauvaises intentions, 11) Les Malgaches ont la même croyance. W Les Ombiasy et les Mpsikili/ remplissent W Tels sont les Andriamandresy et les Ana- le mime rôle a Madagascar. kia malgaches, sortes de prophètes et de (4) Chez les Chamorri* des îles Mariannes, pythonisses. J'ai vu la reine du Ménahé, chez les Mélanésien, etc. — La même suNarova, en pleine crise d'Andriamandres^. perstition se retrouve à Madagascar.

ETHNOGRAPHIE. 47 dans le but de donner des maladies ou même la mort. Il leur suffit de se procurer une mèche de cheveux, quelques rognures d'ongles, un crachat, un morceau de vêtement d'une personne pour l'envoûter et réaliser leurs desseins néfastes; aussi les Indo-Océaniens prennent-ils soin de ne jamais jeter au vent les cheveux arrachés par les peignes*1', etc. Par suite de ces superstitions barbares, chacun tient ses voisins et même ses parents en continuelle suspicion. Pour chasser les méchants Esprits auxquels ils attribuent la plupart des maladies ou les accouchements laborieux, ils entretiennent nuit et jour du Jeu auprès des malades (2). Avant tout acte important, au début d'une entreprise agricole ou commerciale, au commencement d'une guerre, lors d'une naissance, d'un mariage, d'une grave maladie, ils adressent une prière au Dieu créateur, puis aux Esprits et aux mânes ancestraux, prière qu'ils accompagnent soit de sacrifices d'animaux et quelquefois d'êtres humains, soit d'ordinaire d'offrandes plus ou moins considérables qui sont en réalité l'essence de leur religion (a). On fait des sacrifices humains en l'honneur des rois et des grands chefs à certaines occasions w. lors de l'édification de leur maison (5), à leur mort(6), etc.; d'ordinaire, les victimes sont tuées par surprise et assommées avec une massue ou avec un pilon à riz ou bien à coups de pierres. Dans les sacrifices d'animaux, qui sont extrêmement fréquents, on se contente soit d'en offrir un tout petit morceau, qu'on jette au loin ou qu'on dépose sur un tréteau, sorte d'autel rudimentaire, soit (1J Le roi des Mariannes, comme les rois Sakalavà, était toujours accompagné d'un serviteur qui était spécialement chargé de recueillir le sable ou la terre où il avait craché, afin qu'un sorcier ne pût s'en emparer. W Les Malgaches ont la même coutume. <3) L'usage des sacrifices et offrandes est du reste tout naturel dans ces pays où Ton n'approche jamais d'un chef ou d'un supérieur sans lui apporter un don plus ou moins important. M Par exemple, quand on percevait les oreilles de la fille d'un chef (aux lies Marquises), etc. Il en était de même au Ménabé (dans l'Ouest de Madagascar) quand on faisait la barbe au roi pour la première fois. (*) Chez les Siamois, chez les Mélanos de Bornéo, etc., comme chez les Sakalavà de Madagascar. (6) Chez les Dayaks, à Amboine, à Mindanao, aux Mariannes, aux Tonga, à la Nouvelle-Zélande, aux Viti, à Rotouma, aux Marquises, etc., comme à Madagascar, chez les Sakalavà, chez les Mahafaly, etc.

The text on this page is estimated to be only 28.22% accurate

48 madascaris. tout simplement de laisser couler un peu de sang[^] ou de graisse, et les assistants mangent le reste ; on marque souvent avec le sang de la bête le front de la personne qui offre le sacrifice(.). Quelquefois on ne met pas la victime à mort, on la consacre à Dieu et on la laisse en liberté après lui avoir fait une marque particulière ; personne n'ose plus la tuer¹¹. Quand l'offrande dont est accompagnée la prière consiste en vivres, on l'élève dans les mains vers le ciel, ou bien on en lance une poignée aux quatre points cardinaux dans le but d'obtenir la protection des Esprits et des mânes des ancêtres qui se plaisent à errer autour du village et auxquels sont attribués tous les malheurs et les maladies. Les Indo-Océaniens ont des talismans, les uns nationaux ou plutôt familiaux qui sont de vrais fétiches, les autres personnels ou gris-gris auxquels ils attribuent des pouvoirs nettement définis, tels que de protéger le village contre les attaques des pillards, de procurer la richesse et le bonheur à leurs possesseurs, de les garantir contre les maladies, contre les sorts et les envoûtements dont ils ont une crainte extraordinaire et qui sont pour eux une source d'inquiétudes continuelle, contre la mort par les balles ou par les sagayes, etc. Ces divers fétiches et gris-gris, qui, par une sorte de pacte, doivent exaucer les vœux de leurs possesseurs à charge que ceux-ci de leur côté soient assidus dans leur culte et observent strictement certaines prohibitions, sont souvent teints du sang des victimes qui sont tuées en leur honneur ou oints avec leur graisse³). Les fétiches consistent d'ordinaire en simples pieux¹² ou en poteaux. Toutes ces coutumes sont aussi bien malgaches qu'indomélanésiennes (V). Ces sacrifices se différencient de ceux des Juifs en ce que, chez ces derniers, les victimes et les offrandes restaient la propriété du temple et de ses prêtres, tandis que, dans l'Indo-Océanie comme à Madagascar, ils sont utilisés pour un festin de famille. C'est le dabara des Sakalavà. — Cette coutume existait en Arabie antérieurement au mahométisme; à la Mekke, on avait des animaux nommés saïba auxquels étaient accordées la liberté et l'inviolabilité, en exécution d'un vœu fait par un malade pour recouvrer la santé (Caussin de Pekcevaux Histoire des Arabes, t. 1, p. 996). (*) La peur et la vénération des fétiches et des gris-gris sont tout aussi grandes à Madagascar que dans toute l'Indo-Océanie. (*) Les Hazvmanitrà des Sakalavà sont, en réalité, des fétiches. [W Les Indonésiens et les Mélanésiens font très fréquemment des sacrifices d'animaux on

l'honneur des Esprits, afin de se les rendre favorables; il n'en est pas de même dans la Polynésie.

The text on this page is estimated to be only 23.81% accurate

ETHNOGRAPHIE. 41» en haut ou sur les cotes desquels sont grossièrement sculptées des figures humaines, qui ont fréquemment les mains croisées sur le ventre, des oiseaux, principalement des hérons, et des crocodiles (1); souvent ce sont de simples pierres ou des rochers, placés d'ordinaire au sommet de montagnes et qui sont considérés comme les asiles d'Esprits follets (2) ; quelquefois ce sont des arbres auxquels on accroche des offrandes de toiles ou d'autres objets et devant lesquels on fait les prières, parce qu'on suppose que certains démons habitent dans leur feuillage (3); ailleurs, ce sont des lézards qu'on vénère et nourrit avec soin, parce qu'on les croit les maîtres du tonnerre et de la pluie, ou bien des crocodiles en l'honneur desquels on fait des sacrifices. Il est de règle de ne paraître devant les fétiches, comme devant les chefs, que les épaules nues. (Quant aux gris-gris ou charmes, ils sont faits de débris d'objets divers auxquels les sorciers prétendent avoir communiqué certaines vertus et qu'on porte sur soi ou qu'on tient cachés, loin de tout regard profane, dans des morceaux de toile; on leur fait, de temps en temps, la toilette, les frottant d'huile ou de graisse et changeant leur enveloppe. Dans certaines régions, on a le culte des jarres, auxquelles est attribué un pouvoir magique et qu'on interroge sur l'avenir en frappant dessus⁵. Chez tous ces peuples, une foi naïve s'unit à des mœurs cruelles et licencieuses ; ils ne croient commettre des péchés que s'ils manquent aux formalités extérieures de leur culte, péchés qu'une simple offrande du reste suffit à absoudre. Le jeûne et la chasteté, quelquefois une retraite plus ou moins longue, sont obligatoires à certaines fêtes ou à l'occasion de certains actes ou v' A Bornéo, à Tahiti, à Nouka-Hiva, à Samoa, etc., comme à Madagascar, ces fétiches, qui représentent les mânes des ancêtres, sont censés doués du pouvoir d'écarter les Esprits malins du village. '-> Dans l'Indonésie (îles Salomon, Nouvelles-Hébrides, etc.), dans la Micronésie (îles Caroline*, îles Gilbert, etc), à Tahiti, etc., tout comme à Madagascar. W Aux îles Caroline*, etc., comme dans le Sud et dans l'Ouest de Madagascar. W C'est ce que font aussi les Malgaches. W Dayaks, Polynésiens, etc. — Les Betsimisaraka vénéraient et vénèrent même encore aujourd'hui une grande jarre de terre (Sinibc) dont on voit les débris à Ambodisinv, à la bouche de Tivondrona. KTH\OGIUI>Hlfc.

The text on this page is estimated to be only 22.22% accurate

50 MADAGASCAR. de certains événements (1): et, en divers cas, dans les maladies graves, dans les accouchements laborieux, lorsqu'on va faire une entreprise difficile, etc., on est tenu de confesser publiquement ses fautes cachées (i]. Les ablutions et l'aspersion d'eau lustrale, soit sur des enfants ou sur des malades, soit sur la population entière lors d'épidémies ou dans certaines cérémonies, soit sur ceux qui viennent d'assister à des funérailles, servent à la purification (3j; les grands-parents bénissent souvent leurs enfants malades en prenant dans la bouche une gorgée d'eau qu'ils crachent sur eux*. La circoncision (5) a lieu à un âge relativement avancé, à 10 ou 11 ans; quelques tribus(6) avalent le prépuce ou le brillent. Il n'est guère question chez ces peuples de peines ou de récompenses dans l'autre monde; cependant, comme ils croient que les âmes des nobles passent, après leur mort, dans le corps d'un animal, ils admettent que les bons transmigrent dans celui de certains reptiles, crocodiles, lézards ou serpents (7). ou de certains poissons, anguilles, etc., et qu'au contraire les méchants prennent la forme de chiens ou d'autres bêtes impures. Les âmes des autres morts sont censées habiter une montagne sacrée, qu'il est défendu d'approcher, ou quelque île déserte w. L'inégalité des castes persiste au delà de la tombe. La coutume si caractéristique du tabou (véfaty malgache), qui interdit, momentanément ou d'une manière permanente, l'accès de certains lieux. (* A Bornéo (province de Saravak), aux îles Mariannes et Carolines. aux îles Marshall, aux îles Hawaï, aux îles Marquises, etc. — Il en est de même à Madagascar. (2) Chez les Dayaks, chez les Samoans, etc., comme chez les Malgaches. (*) En Birmanie, dans le Siam, au Tonkin, chez les Dayaks, à Timor, etc., comme à Madagascar. W Chez les Samoans. les Néo-Guinéens, etc. — Il en est de même à Madagascar, où cette bénédiction s'appelle 7Wdranô (iU, : souffler de l'eau). W Ni les Néo-Zélandais, ni les Papous de la Nouvelle -Irlande ne pratiquent la circoncision; elle a lieu presque partout ailleurs en Océanie ainsi que dans les îles de la Sonde. — A Madagascar, elle est ou plutôt elle était universelle. l°> Tels que les Australiens, etc. — Cette curieuse et répugnante coutume a existé dans toute l'île de Madagascar et existe encore dans l'Ouest et dans le Sud. I7' Chez les Négritos de la presqu'île de Malacca, à Sumatra, chez les Dayaks, à Bali, à Timor, à Amboine, chez les Ipalaos des Carolines, aux îles de Banks, aux îles Sa Ion ion, aux Tonga,

chez les Maoris, etc. — Cette croyance existe chez les Betsileo. (*) Iles de la Me'lanésie, Iles Tonga, Non

ETHNOGRAPHIE. 51 l'usage de certains objets, les rapports avec certaines personnes, est, pour ainsi dire, universelle des confins orientaux de l'Océanie jusques et y compris Madagascar. Ses prescriptions, qui ont un caractère quasi-religieux, ont pour but de satisfaire les Esprits, qui ne manquent pas de punir les contrevenants, et de s'attirer leurs faveurs. Nous citerons, parmi les tabous indo-océaniens qui sont innombrables et, du reste, très variables non seulement de tribu à tribu, mais aussi d'une époque à l'autre, les suivantes qu'on retrouve également à Madagascar : il est formellement interdit, après la mort d'un chef, de continuer à se servir des mots qui entrent dans son nom *lj*, ce qui amène, dans les langues malayomélano-polynésiennes, des changements fréquents de mots et en modifie l'aspect. Les personnes qui ont touché à un cadavre, ainsi que celles qui ont assisté à des funérailles, doivent se purifier par des ablutions lustrales. Il est défendu de tuer ou de blesser un chef, même ennemi. Sont tabouées, c'est-à-dire qu'on ne doit ni les toucher ni même les approcher, les femmes nouvellement accouchées, tant qu'elles ne se sont pas purifiées, et les épouses des hommes partis en guerre, à la grande pêche ou pour une entreprise commerciale dangereuse. Souvent, lors qu'une personne est gravement malade, ses proches parents se soumettent à certaines privations, que les devins leur imposent, ou même vivent dans une solitude complète. Les tortues de mer ne peuvent être mangées qu'en plein air, sur la plage, après qu'un morceau en a été offert à Dieu et aux Esprits. Il serait facile d'allonger indéfiniment la liste des prescriptions du tabou auxquelles obéissent par superstition les populations indo-mélanésiennes, mais ces quelques exemples suffisent. En somme, tous les habitants de cette vaste région du monde, qui en sont encore à l'état de barbarie, n'ont point, à proprement parler, de conscience; l'idée du bien et du mal, telle que l'ont les hommes civilisés, leur est étrangère. Tandis que les lois de la morale nous enseignent velle-Zélande, etc. — C'est aussi ce que *lj* Chez les Todas de l'Inde, chez les croient beaucoup de Malgaches qui appel- Siamois, chez les Indonésiens et chez les Mèlent Ambondrombé la montagne où se réu- lanésiens, en Australie, en Tasmanie, dan& nissent, d'après eux, les âmes des morts. la Polynésie, etc., comme à Madagascar.

The text on this page is estimated to be only 16.87% accurate

52 M \i>\<; \SCAIL les devoirs <jiii nous inroiulient et nous forcent, avec plus ou moins de succès, à dompter nos passions, les Indo-Océaniens, comme les Malgaches, les laissent, au contraire, se développer librement, écoutent leurs instincts, satisfont tous leurs désirs, donnent cours à tous leurs caprices, tant qu'ils ne sont pas arrêtés par quelque croyance superstitieuse ou par les prescriptions saugrenues des sorciers. Leur idéal ne s'élève pas au-dessus de la satisfaction de leurs sens. Oiu;\isvTio\ sociale.

— Les habitants de l'Indo-Océanie se suUivisent. comme tous ceux de Madagascar jusqu'au commencement du \i\c siècle l - en une quantité innombrable de groupes d'individus .formant autant de petites sociétés plus ou moins fortement organisées, que gouvernent des chefs de droit divin'l, avec une aristocratie puissante et des classes bien distinctes. Partout la population est divisée en trois castes, les Noble*, les Libres et les Ksclaves, séparées les unes des autres par des barrières infranchissables: ni le mérite, ni la fortune, ni la beauté ne permettent a personne d'en sortir et de s'élever au-dessus de sa condition originelle, mais il est, au contraire, facile de déchoir et de perdre à jamais son rang. t. ne femme noble ne peut entretenir de relations avec un homme de caste inférieure, sous peine d'exclusion tic sa caste et quelquefois de mort. Cette institution des castes est la conséquence des guerres, de l'orgueil et de la puissance des vainqueurs, d'une pari, et, d'autre part, de la faiblesse et de la soumission forcée des vaincus. Ix»s nobles, qui sont pleins d'orgueil et d'arrogance, tiennent dans l'abaissement le plus abject les gens du peuple, qui ne sont autorisés à les approcher qu'en saccroupissanl et qui doivent prendre dans leur main le pied droit de leur maître et. en signe de vasselage, le poser sur leur tête: il y a un langage spécial pour leur parler ainsi que pour parler d'eux '•". Les 1 11 y n «les îles (Itaiatca. etc.) où l'on leur premier roi, dans lequel, au fur el à Menti lie le Uoi avec Dieu. Dans loul Mada- mesure de la mort de ses successeurs, sont ga*car les chefs étaient considérés comme précieusement déposées une de leurs cad'essenec divine, et, dans rimerina, on nines et une phalange de leur petit doigt; avait coutume «le donner aux souverains il est pieusement gardé par le roi régnant, le titre d'Andnamatiilid hilawaso (lit!.. : le à <|ui il sert d'investiture. Dieu que les yeux \o!enl). Les Mahal'aK "'-'

Tous ces usages sompluaires se trouappellent Andrimuiharjj (Dieu) le crâne de vent également à Madagascar.

The text on this page is estimated to be only 25.74% accurate

kthmh;iui»hik. 53 reliques des grands chefs sont religieusement conservées dans une maisonnette particulière qui est sacrée aux yeux de tous(.). Leurs institutions sociales ont des degrés de développement divers suivant les tribus. Dans quelques îles, il règne une certaine anarchie, les chefs n'y ayant guère qu'un pouvoir nominal et leur autorité ne s'exerçant réellement qu'en temps de guerre; il est probable que cet état a été au début celui de toutes les tribus. Dans la plupart, comme à Madagascar, c'est l'élément féodal et surtout, depuis que les Européens ont apporté à ces peuplades les armes à feu qui ont permis à des chefs ambitieux et habiles d'établir leur domination sur leurs voisins moins braves et moins intelligents, l'élément monarchique qui domine. Les grandes îles et les archipels n'obéissent pas à un souverain unique; ils sont divisés en une multitude de petits états gouvernés chacun par un roi, qui est le chef patriarcal de la caste des nobles et dont les fonctions sont souvent tout à la fois héréditaires et électives, car si, d'une part, elles ne sortent pas d'une famille particulière, d'autre part, elles ne passent pas toujours du père au fils aîné, et la communauté choisit assez souvent entre les parents du défunt, enfants ou frères, celui qui lui paraît le plus digne de la succession, lorsqu'il y a indignité ou incapacité des aînés. La loi salique n'y existe pas, sauf aux Radaks (îles Marshall), et le ventre seul anoblit comme dans beaucoup de pays d'Orient. La personne des chefs est sacrée, car ils sont censés tenir leur pouvoir de Dieu avec qui on les identifie dans une certaine mesure, et, après leur mort, leurs reliques sont, comme il a été dit plus haut, pieusement gardées dans une maisonnette sacrée. Le roi a toute autorité sur ses sujets, qui lui obéissent aveuglément comme à leur père; personne ne l'approche, même les nobles, qu'avec les marques du plus grand respect; seul, il a le privilège d'avoir douze femmes légitimes. Par héritage comme par droit de conquête, il est le maître du sol; cependant, ses sujets sont autorisés à cultiver toute terre qui est inculte et dont ils ont alors l'usufruit, mais ils ne peuvent l'aliéner. Toutefois, en dehors des alleus ou terres non grevées d'impôts, il y a des 1 Aux îles Salomon, etc. -- Le> Sakalava conservent de même pieusement dans une maison spéciale les reliques de leurs rois ou jiny (du nom arabe djinn. Esprits).

The text on this page is estimated to be only 27.82% accurate

54 MAI) \<ÎASC\R. fiefs auxquels sont attachés des serfs obligés de les cultiver au bénéfice de certains nobles ou bien de leur payer certaines taxes et de faire pour eux, sans salaire, certaines corvées, telles que réparer les chemins, apporter les bois pour la construction ou la réfection de leurs maisons, etc.; mais leurs seigneurs ne peuvent pousser la tyrannie au delà d'une limite raisonnable, car, si leurs exigences devenaient intolérables, ils auraient à craindre que leurs vassaux ne se réfugiassent chez un de leurs voisins, dont ils accroîtraient la puissance. Les chefs n'ont pas de revenus fixes; ils ont seulement droit à certaines prémices ou dîmes et ils peuvent réquisitionner les habitants pour tout travail qu'ils jugent convenable, ce dont ils ne se font pas faute. Toutes les affaires se traitent en public, en plein air, sous la présidence du roi, qui dans certaines îles 1 } est assis sur une pierre particulière, et les résolutions sont soumises pour la forme à l'assentiment des assistants. Les vieillards et les chefs de famille forment un conseil patriarcal dont l'avis a toujours un grand poids. La convocation de ces assemblées publiques se fait souvent au son de la conque marine.

Corvée. — Le régime de la corvée est universel. Les rois réquisitionnent leurs sujets toutes les fois que c'est leur bon plaisir, et les corvéables ne reçoivent ni rémunération, ni vivres. Les serfs des fiefs sont également tenus, comme nous venons de le dire, de faire certaines corvées pour leurs seigneurs. Esclavage. — L'esclavage est à peu près général dans l'Indo-Océanie. Les prisonniers faits à la guerre et leurs descendants, les débiteurs insolubles et leurs familles, les individus condamnés pour certains crimes forment la masse des esclaves; il faut y ajouter les hommes, femmes et enfants, qu'on va voler dans les villages des Etats voisins 2). Il est défendu d'épouser une esclave sous peine de perdre son rang et même ses biens (3). Lorsqu'un esclave se prosterne aux pieds du roi et que le roi lui adresse la parole, il devient sa propriété. W Aux lies Palos, aux îles Viti, etc. — A -> Aux Célèbes, etc., et à Madagascar. Tananarive, il existait aussi des pierres sa- 3) Chez les Maoris, etc., comme dans crées réservées au souverain. H le de Madagascar.

ETHNOGRAPHIE. 55 On n'enterre pas les esclaves; leur corps est abandonné aux animaux⁰. Justice. — Dans l'Indo-Océanie, tout individu est entièrement libre de ses actions, tant qu'il ne contrevient pas aux usages et aux coutumes du pays, qui se résument à peu près exclusivement en pratiques superstitieuses, mais ces usages et ces coutumes sont obligatoires et ont force de loi; c'est un véritable crime que de les transgresser. Il en est du reste quelques-uns, ayant trait à la jouissance des terres, au droit de propriété, à la sûreté des individus, aux échanges commerciaux, aux contestations entre particuliers, à la chasse et à la pêche, qui sont assez judicieux pour l'état dans lequel vivent ces peuplades. C'est le chef ou ses représentants qui rendent la justice; mais, malgré son pouvoir absolu, il n'oserait violer les coutumes qu'un long usage a sanctionnées. Les jugements ont lieu en assemblée publique et la sentence est exécutée séance tenante. Le vol entre gens du même clan est rare et sévèrement puni, et, lorsqu'il a lieu dans l'enclos du chef, le coupable est condamné à mort. La peine du talion est presque universellement appliquée; le village entier ou tout au moins la famille est rendue responsable du crime d'un des siens ®. Les Indo-Océaniens considèrent comme des délits une multitude de faits impossibles cependant à prévoir et à empêcher, qui sont dus à une imprudence ou même à une simple malechance indépendantes de la volonté des individus (3), mais qui, aux yeux de ces peuples, sont la preuve que le délinquant sans le savoir, qu'on pille pour la peine, s'est attiré la colère des Esprits. Dans tous ces pays, le plus grand crime est la sorcellerie; il entraîne toujours la mort de l'inculpé. Les corps des sorciers punis de mort sont brûlés et leurs cendres jetées au vent, ou bien on les abandonne aux chiens et aux oiseaux de proie ; ils n'ont pas les honneurs de la sépulture et sont exclus du tombeau de famille w. M Cliei les Maoris, etc. — Toutes ces pécheur dont la pirogue chavire, etc., sont, coutumes ont existé aussi à Madagascar. chez certaines peuplades, considérés comme (*> Noirs des Philippines, etc. — Il en coupables d'un délit, est de même à Madagascar. W Les mêmes superstitions et usages <3) Un père dont l'enfant se brûle, un régner à Madagascar.

The text on this page is estimated to be only 23.05% accurate

56 m \n \c;asc: \n. Kn cas de doute, on recourt au jugement de Dieu (lui, comme Ton sait, est ou a été employé chez tous les peuples pour démasquer les sorciers et les criminels et qui a été si usité en Europe au moyen âge. Les ordalies varient suivant les tribus et suivant les cas, et il y a une foule d'épreuves diverses : tantôt l'accusé doit, sans s'écabauder la main, enlever un caillou placé au fond d'un vase plein d'eau bouillante¹¹ : tantôt on lui fait prendre du poison- ; tantôt il se baigne dans un endroit où abondent les requins ou les crocodiles qui sont chargés de discerner les innocents des coupables, en dévorant ces derniers et laissant la vie sauve aux autres¹³, etc. Dans les procès douteux, on a recours à des épreuves plus bénignes : on creuse un trou dans la rase de l'inculpé et on le remplit d'eau à la surface de laquelle h» juge, tenant un jeune bananier à la main, voit, croient-ils, l'image du coupable '* : ou bien l'on fait plonger les adversaires et celui qui reste le plus longtemps sous l'eau a gain de cause :>1 ; ou bien encore on fait prêter serment soit sur une arme qui doit tuer ceux qui se parjureraient, soit sur un bol contenant de l'eau sacrée, dite eau du serment % dans laquelle on a mis une balle, une pincée de poudre à fusil, un peu de terre, quelquefois une pièce dor, etc.. et qui doit amener la mort de ceux qui en boivent, ou tout au moins leur causer de grands malheurs à eux et à leur famille, s'ils mentent ° ; la prestation de tout serment est précédée d'une invocation à Dieu et aux ancêtres où l'on appelle les plus grandes calamités sur ceux qui oseraient forfaire à leur parole. Successions, héritages. — Les usages qui règlent les successions sont confus et très variables suivant les tribus : chez les unes, c'est la veuve qui hérite; chez d'autres, les enfants mâles ont seuls droit aux biens de leur père(7); ailleurs, les frères et les sœurs ont part égale *K mais toujours r' Noirs des Philippines, Amboinais, etc. *) A Tahiti, etc., ainsi qu'à Madagascar. — Les Sakalava emploient souvent ce mode 5) A Bornéo, à Siam, à Malacca, en Birde jugement. manie, etc.. comme à Madagascar. M A Amboine, on fait boire le Mattakau; M Au Siam, au Laos, etc. — A Madagascar tanghin des Hovâ est tristement célèbre. gascar, on prête des serments analogues. (3) Aux Tonga. La même ordalie a lieu l?' Dans l'archipel Indien, etc. dans l'Est et dans le Sud-Est de Madagascar. > '* Maoris, etc.

The text on this page is estimated to be only 27.28% accurate

ETHNOGRAPHIE. 57 les héritiers ont la charge de subvenir aux besoins de tous les autres enfants, légitimes et illégitimes, entre lesquels il n'y a, à leurs yeux, aucune différence. Dettes. — Les Indo-Océaniens ont la religion des dettes; c'est un caractère distinctif de ces peuples. Il y a des tribus où l'on vend non seulement la femme et les enfants, mais même la mère d'un individu mort insolvable pour acquitter ses dettes, et d'autres où le créancier, si on ne le paye pas, a le droit de tuer son débiteur ou l'un de ses proches parents¹; ailleurs, le père donne ses enfants en gage, jusqu'à ce qu'il ait pu s'acquitter¹. (Iles). — Les guerres ont presque toujours pour but le pillage; elles sont continuelles entre voisins qui, entraînés par leur penchant pour la rapine, vivent en un perpétuel état d'hostilité. Ils préparent leurs expéditions en secret et, après avoir consulté le sort et fixé le jour propice, quelquefois après avoir offert un sacrifice à Dieu, et souvent après avoir confessé publiquement leurs fautes et payé une amende en manière de punition¹, ils partent, vêtus seulement du maro (xadia malgache), sous le commandement du chef qu'accompagne le talisman national particulier à la guerre. Ils agissent par surprise et avec perfidie, tantôt dressant une embuscade, tantôt s'approchant silencieusement du village ennemi pendant la nuit et poussant tout à coup, lorsqu'ils se trouvent à portée, des cris et des vociférations. Les attaques, qui se font au son de la conque marine, ont lieu sans plan concerté à l'avance et, pendant la bataille, chaque soldat agit à sa guise. Ils combattent rarement corps à corps. Ces guerres ne sont ni longues ni sanglantes; deux ou trois soldats tués ou même simplement blessés suffisent pour décider de la victoire. Pendant que leurs maris sont en guerre, les femmes vivent en retraite, adressant matin et soir des prières à Dieu, ne se livrant à aucun plaisir et ayant le haut du corps nu '• '!' A Mindanao (îles Philippines), etc. : 'J Chez les Dayaks de Bornéo, etc. '•-> A Bornéo, chez les Battas, etc. — A W Chez les Dayaks, etc. — Les femmes Madagascar, les débiteurs insolvable sont malgaches ont les mêmes obligations, c'est tout aussi durement traités. ce qu'elles appellent tnmry. rrasocftiPiiB. 8

The text on this page is estimated to be only 23.09% accurate

58 madu;asc\r. Les chefs ennemis faits prisonniers sont traités avec égard et échangés contre une honnête rançon ; on doit autant que possible éviter de les blesser pendant le combat¹¹. Quant aux autres prisonniers, ils sont réduits en esclavage et souvent même tués sans merci. Ije parti qui demande la paix envoie un ambassadeur portant à la main un jeune bananier. En somme, ces peuples sont pour la plupart d'humeur guerrière; aussi ont-ils porté assez loin l'art de la fortification. Ils creusent autour de leurs villages des fossés profonds qu'entourent de hautes palissades; les portes qui y donnent entrée sont surmontées d'une plate-forme qui permet de surveiller les allants et les venants: toutes les fois qu'ils le peuvent, ils les établissent sur une éminence, souvent même au sommet de pics abrupts, afin d'être mieux à l'abri des attaques de l'ennemi*. Leurs armes consistent en lances, longues tantôt de k à h mètres[^], tantôt de 1 m. 60 à 3 mètres v. en arcs et en flèches 5}, quelquefois empoisonnées^{6'}, en pierres qu'ils jettent avec la fronde 7 ou même à la raain[^], n massues 9). Quelques peuplades emploient la sarbacane ou sumpitan¹⁰:. Les boucliers sont en usage presque partout ¹¹}. Agric¹²tuie. — L'agriculture est assez avancée dans l'Indo-Océanie, excepté dans les îles de la Polynésie où le sol est moins fertile que dans l'Insulinde et dont les habitants sont surtout adonnés à la pêche. L'une des principales cultures est le riz, pour lequel, clans certaines régions, on -1, Chez les Battas. etc. — Mêmes usages à Madagascar. 21 Les Malgaches ont fortifié leurs \villages de cette même manière jusqu'au jour 011 ils n'ont plus eu à craindre les attaques de leurs \oisins. 5 Aux îles Palos, aux Hawaï. etc. * Aux îles Marshall, aux Hawaï, aux Marianne*, à Mindanao, en Australie, en Nouvelle-Calédonie, à Rotouma, etc. »* A Bornéo, à Vanikoro, etc. 6 Aux îles Marshall, chez les Négrilos des Philippines, aux Nouvelles-Hébrides, chez les Mélanésiens, chez les Ailburousdes Célèbes, à Timor, etc. ; les Hawaïens et les Tonganais se servent aussi d'arcs, mais seulement pour chasser. '" Aux lies Marshall, à Hawaï. aux Maria n nés. en Nouvelle-Calédonie, chez les Papous, etc. "*" A Kotouma, etc. g Aux îles Marshall, aux îles Palos. à Hawaï. aux Mariannes. aux NouvellesHébrides, à Vanikoro. etc. Il v a des îles où Ton h» sert d'épées de bois dont les tranchants sont armés de dents de requin. 10' Chez les Pounans de Bornéo, etc.. et chez les Malgaches [Jtm¹³troakâ ou tsirikâ).

11 Ni les Hawaïens, ni les Australiens, cependant, ne se servent de boucliers.

The text on this page is estimated to be only 29.56% accurate

ETHNOGRAPHIE. 59 construit avec art des terrasses le long des flancs des montagnes et on fait de grands travaux d'irrigation¹¹; on le sème dans des terrains humides où, à l'aide d'un bâton, on fait des trous dans lesquels on met les grains⁽²⁾, et on repique les jeunes plants lorsqu'ils ont une certaine hauteur. Le repiquage se fait en mesure, les travailleurs chantant et opérant en trois temps, qui consistent à enfoncer dans la boue quelques brins pris dans la gerbe qu'ils tiennent dans la main gauche, à tasser avec le pied gauche et à faire un pas en arrière[^]. Quelquefois, les champs sont enclos d'un petit mur de pierres sèches^{''}. On cultive aussi beaucoup d'ignames, de Farrow-root (Tacca, dont la racine est râpée et lavée avec soin)⁵, etc. Leur outil principal est une bêche avec un grand manche⁶. Industrie. — Les Indo-Océaniens sont habiles dans le tissage des étoffes, pour lequel ils emploient un métier primitif⁷; ils savent les teindre de couleurs diverses⁸. Il y en a qui font rouir l'écorce de certains arbres et qui, après l'avoir battue avec un maillet de bois, s'en servent comme vêtement⁹. Ils tressent, avec des feuilles de vakoa ou avec des joncs, des nattes, des voiles, des sacs, des paniers, des corbeilles carrées, quelquefois très fines¹⁰. Ils façonnent à la main des pots d'argile, qu'ils font cuire¹¹; ils W Chez les nègres de la Nouvelle-Calédonie, aux îles Mariannes, aux îles Philippines, à Sumatra, etc. Il en est de même chez les Merinâ et chez les Belsileo. (2) Aux îles Marianne» (Chamorris), etc. W Aux îles Philippines, etc. — Les Betsimisarakis, etc., procèdent de même dans leurs plantations (voir Flacourt, Hist. Mad., 1658, p. 998). P> Aux îles Hawaï, etc. W Aux Carolines, etc., et au Ménéba, etc. '*> Aux Hawaï, etc. — Dans le centre de Madagascar, on emploie Yangady, qui rappelle la bêche des Indo-Océaniens. M Chez les Maoris, etc. — Le métier des Malgaches est identique à celui des peuples indo-océaniques. M On teint en jaune avec le curcuma, en noir avec certaines boues, en couleurs diverses avec plusieurs sortes de végétaux (aux îles Hawaï, aux îles Mariannes, à Java, etc., comme à Madagascar). W Hawaïennes, etc. — Les populations du Sud-Est de Madagascar ont cette même industrie. (10) Chez les Malais, aux îles Philippines, etc. — Les femmes malgaches sont très habiles dans ces sortes d'ouvrages, surtout sur la côte orientale de Madagascar. 111) Aux îles Palos, aux îles Mariannes, à la Nouvelle-Guinée, aux Viti, dans l'intérieur de Sumatra, etc. Les Polynésiens ne fabriquent pas de poteries,

car il n'y a pas de terre à potier dans leurs îles. — A Madagascar, partout où se trouve de l'argile on la travaille avec un certain art. 8.

The text on this page is estimated to be only 19.94% accurate

60 m\i>v<;\s<;vh. fabriquent des plats de bois et savent Fondre l'écaillé avec laquelle ils moulent des cuillers '. lis sont très adroits dans les travaux manuels et, malgré l'imperfection de leur outillage, ils sont de bons ouvriers charpentiers, serruriers, armuriers, etc. Ils connaissent l'usage du foret, qui fait chez eux l'office de notre vilebrequin ". Ils fabriquent le fer a\ec habileté, employant comme soufflet soit deux gros cylindres de bambou 3, soit deux troncs d'arbre creusés {-H\ qui sont placés verticalement et où l'air est refoulé par deux pistons mus à la main et projeté sur le foyer par un long tube, (le sont aussi d'habiles orfèvres qui. malgré leurs outils grossiers et primitifs, travaillent l'or et l'argent avec goût el font de jolis filigranes 5-. Commerce. — Les Indo-Océaniens sont des marchands fins et rusés: jamais ils ne se pressent de conclure un marché, qui n'est valable qu'après qu'ils se sont touché les mains *. Ils se serxent. dans plusieurs îles, de petites balances pour peser l'or el l'argent, prenant des grains de riz comme poids \$. A certaines époques, il y a, en des lieux déterminés, des foires où les habitants des environs xiennent échanger leurs produits'8. \oies et moyens de r.oMMiMCATiON. — Dans tous ces pays, il n'y a que des sentiers, el. pour aller d'un lieu à un autre, quand ces lieux ne sont pas situés sur les côtes, on n'a d'autre moyen de transport que ses jambes. Cependant, les chefs de certaines peuplades s<> font porter dans une espèce de litière ou de palanquin sur les épaules de leurs esclaves-9'. JI Aux îles Palos. etc. — Les Mcrina Tondent la corne pour faire des cuillers, el les Sakalava, les Kara. etc.. l'ont leurs ustensiles de ménage en Imis. - Chez les Maoris, chez, les Chaniorris des lies Mariannes. etc. - On peut en dire tout autant de la plupart des Malgaches. •3 Chez les Mélanésien, etc. — L'industrie du fer n'existait pas en Pohnésie, où il n'y a pas de minerai. ••*• A Bornéo, dans la presqu'île de Matacca (état de Perak) , etc. , les soufflets sont pareils à ceux de Madagascar. — Quoique ceux des forces africaines, qui sont de simples sacs en peau de rhe\re, soient tout à fait différents, les Makololos en ont qui sont assez semhlahles à ceux de fOcéanie et de Madagascar (\a\ ixcostoxe, Expl. du Xambeze, p. 391). :3 A Ja\ a. à Sumatra, aux lies Philippines, etc., comme dans l'Imerinà. •6) Chez les Maoris, aux îles Ha* aï, etc. tr' \ Sumatra, etc.. tout comme dans le centre de Madagascar. (•• Aux Iles Hawaï. etc. - C'est ce qui existait aussi dans le centre de Madagascar. •' Le palanquin est d'origine asiatitpie. La

chaise de montagne dont se sèriènt les Chinois est un \rai jilanjami
malgache.

The text on this page is estimated to be only 28.39% accurate

ETHNOGRAPHIE. 61 Navigation. — L'art de la navigation a été porté très loin par les IndoOcéaniens qui sont, pour la plupart, des marins habiles, expérimentés et intrépides. Ils sont très experts dans la construction des bateaux ou pirogues et dans la manière de les diriger. Les uns creusent, dans des troncs d'arbre, d'énormes canots qui ont jusqu'à 90 et 95 mètres de longueur, et dont ils rehaussent les côtés avec des bordages ou planches, cousus et calfatés à l'aide de filasse et de résine; ils relient quelquefois ces canots deux à deux afin de transporter un plus grand nombre de personnes et de leur donner plus de stabilité[^]. Les autres font des pirogues très effilées, munies d'un(2) ou de deux (3) balanciers pour les empêcher de chavirer, car, pour une longueur de 15 à 20 mètres, leur largeur n'est que de 0 m. 50 à 1 mètre; des planches mises en travers les consolident et servent de bancs. Ces embarcations sont construites avec un grand art; elles sont gracieuses, légères et rapides; elles portent de grandes voiles triangulaires en nattes, dont le patron tient à la main les écoute, afin de pouvoir les larguer rapidement lorsque la brise fraîchit; on se sert de pagayes, lorsqu'il y a calme plat ou que le vent n'est pas favorable. Plusieurs de ces peuples (Malais et Mélanésiens) mettent en mer de véritables flottes, composées de nombreuses embarcations, avec lesquelles ils exercent la piraterie et sèment au loin la terreur w. Les Indo-Océaniens, comme la plupart des habitants des pays maritimes, considèrent que les objets qu'ils recueillent sur la plage ou qu'ils trouvent en pleine mer sont un cadeau que Dieu leur fait M Maoris, Hawaïens (quelquefois), etc. W Dans la Polynésie orientale, à Hle Drummond de l'archipel Gilbert, aux lies Carolines, aux lies Palaos, à Bornéo, aux îles Nicobar, aux lies Andaman, à Ceylan, aux Laquedives et Maldives, les pirogues ont un balancier, comme à Madagascar. (*> Malais de Singapore, Javanais, Soloans, etc. — Dans les lies Mariannes, on accouple les pirogues deux à deux et on met un balancier de chaque côté. — 11 y avait autrefois, en i5o,5. des pirogues à deux balanciers à Ampalazy et a Tuléar, sur la côte Sud-Ouest de Madagascar (voir Le premier livre de la navigation des Hollandais aux Indes orientales, i5p,8, verso p. 6 W, avec figure). (*) Les Betsimisaraka, qui habitent la côte orientale de Madagascar, ont aussi été maintes fois, avec des centaines de pirogues, piller les Comores et même certaines villes de la côte d'Afrique. 'û> <rLes esquifs

sont faits d'une seule pièce de bois, a y an s des basions à d<»u\ costés aiin
qu'en tournant ne renversent : peschent en cette manière.*

The text on this page is estimated to be only 29.59% accurate

62 MADAC tSCAR. et qu'ils sont leur bien; ils déniaient au vrai propriétaire tout droit sur les épaves. Les chefs océaniens exigent des Européens un présent assez important avant de les autoriser à jeter l'ancre sur leurs côtes et à faire à terre des provisions d'eau, de bois et de vivres (1). Arts, musique. — Les Indo-Océaniens sont passionnés pour la musique. Ils ont l'oreille juste, mais la science leur manque, et ils n'ont que des instruments grossiers, consistant en un long bâton, sur lequel ils frappent en cadence pour marquer la mesure des danses(2), et un grand tambour qu'on bat à deux mains ou avec une baguette (3), en calebasses pleines de petits cailloux, en flûtes de bambou, en flageolets, en guimbardes ou sorte d'arcs monocordes dont une moitié de calabasse forme la caisse sonore (4), en chalempon ou lyre à dix ou quinze cordes(5); tous, sauf le dernier, produisent des modulations peu variées et peu agréables. Il y a encore la conque marine, mais son usage est réservé aux chefs pour les fêtes nationales et pour la guerre (6). Leurs chants, quoique traînants et monotones, sont plus mélodieux que leur musique instrumentale; ils ne sont pas cependant très agréables. On chante pendant les danses, on chante dans les fêtes, aux funérailles, etc.; un des assistants improvise un court récitatif, adapté aux circonstances, et les autres répondent par un refrain invariable, souvent même par une seule note plus ou moins stridente. Ils ont aussi des chansons d'amour, éminemment lascives, des chansons satiriques, bachiques, guerrières, etc.(7). M A Madagascar, les chefs du bord de la mer exigent également un droit d'ancrage. P) Chez les Hawaïens, etc. — Les Malgaches de la côte orientale se servent dans le même but d'un bambou. P) Aux îles Marshall, etc. (4) Aux Philippines, aux Mariannes, h Nouka-Hiva, etc. C'est le bobre des Cafres. (5) Cet instrument, en usage chez les Malais, est l'analogue de la valiha malgache. (*) Mélanésien, Samoan, Tonganais, Maoris, Nouka-Hi viens, etc., tout comme les Sakalavâ, les Bara et les autres tribus malgaches. — Ces peuples croient que le bruit qu'on entend lorsqu'on approche cette coquille de l'oreille est produit par la conversation des mânes de leurs ancêtres avec les divinités inférieures qui y ont élu domicile. W Tout ce que nous venons de dire au sujet des chants et de la musique instrumentale des Indo-Océaniens s'applique également aux Malgaches.

ETHNOGRAPHIE. 65 Dans certaines îles, il existe des troubadours, à mœurs efféminées, qui s'en vont de village en village, amusant les habitants avec des chansons et des danses qu'ils accompagnent de musique (,). Dessin et sculpture. — Leurs dessins sont limités à des arabesques, à des grecques. 11 font d'assez jolies sculptures sur bois et s'ingénient quelquefois à représenter des animaux et des figures humaines, ébauches informes qui sont dénuées d'art et sont sans expression[^]. Sciences. — Les Indo-Océaniens n'ont, en réalité, aucunes connaissances scientifiques. Cependant, ils emploient la numération décimale, ils savent distinguer les principales étoiles, ils connaissent les points cardinaux et leurs subdivisions; ils. divisent l'année en douze ou treize mois lunaires de vingt-huit jours, chacun de ces jours ayant son nom et les mois étant appelés d'après un groupe d'étoiles. Maladies, médecine, chikuiigie. — Les Indo-Océaniens croient que la plupart des maladies, sinon toutes, arrivent par punition des Esprits ou des mânes des ancêtres à cause de méfaits, notamment de la violation des divers tabous, ou par sortilège, ou bien encore parce qu'un démon s'est emparé de leur corps. Ils attribuent presque toujours la mort à une cause surnaturelle (3). Aussi leur méthode curative consiste-t-elle surtout en prières, en exorcismes, en offrandes propitiatoires ou même en sacrifices aux Esprits; dans les cas graves, les proches parents doivent confesser publiquement leurs péchés. Les sorciers font une foule de momeries dans le but de chasser le démon du corps du possédé et ordonnent certaines abstinences; on danse autour du malade[^] et on entretient, nuit et jour, un grand feu à ses côtés, dans la pensée de forcer le diable, cause de tout le mal, à s'en aller. Quelquefois, cependant, outre les prières et les offrandes propitiatoires, ils traitent certaines maladies avec des simples, des plantes purt1) 11 en est de même à Madagascar, Samoa, à Tahiti, à Nooka-Hiva, etc. — Il W On peut en dire autant des Malgaches. en est de même à Madagascar. P) A l'archipel Mentavi, à Bornéo, à (4) Aux îles Radak-Ralik (Marshall), Amboine, aux Mariannes, aux Carolines.à etc., tout comme à Madagascar.

The text on this page is estimated to be only 26.87% accurate

6* MADAGASCAR. natives ou \omitives ' . Le massage est assez fréquemment pratiqué et. pour les fièvres comme pour les douleurs rhumatismales, les bains de vapeur aromatisés avec des herbes odorantes sont en grand usage². Quand ils ont mal à la tête ou qu'ils souffrent de douleurs faciales, ils étendent sur la partie de la tête qui est malade une couche de terre argileuse blanche ou jaunie avec du curcuma (3). Il existe dans certaines îles une maladie de nature syphilitique (le tanga des Canaques de la Nouvelle-Calédonie, le kola des Malgaches) qui produit des plaies sanguinolentes sous la plante des pieds, aux jambes, aux bras, à la figure. La lèpre est commune chez les Papous¹ *. Les personnes atteintes de maladies contagieuses étaient tabouées et reléguées dans des endroits déserts, où on les laissait mourir sans secours, abandonnées de tous. Sont aussi tabouées, mais temporairement, les femmes en couche⁵. Les maladies de la peau sont plus communes chez les Malais et les Mélanésiens que chez les Indonésiens et les Polynésiens. La chirurgie était plus rationnelle que la médecine. Il y avait des individus assez habiles à réduire les fractures et les luxations, à ouvrir les abcès, à cautériser les plaies, etc. Les maux de dents sont attribués à un ver qu'ils cherchent à extirper A. LixiiiisTioiE. — Les langues agglutinantes qui se parlent de Tile de Pâques, dans l'Est, jusques et y compris Madagascar, dans l'Ouest, toutes nombreuses qu'elles sont, ont une parenté incontestable et incontestée. La syntaxe, qui est le fondement et la vraie caractéristique des langages, en est identique; les vocabulaires au contraire sont assez différents ' . et les mots communs aux diverses peuplades y sont relativement rares, ce qui ne saurait nous surprendre, car il est impossible qu'ils soient tous semblables dans des pays couvrant une surface aussi étendue et où l'art 1 Aux Hawaï. aux Garolines, etc. * Il en est de même à Madagascar. -> Chez les Maoris, etc. — Les Mal- >s) Dans la Nouvelle-Zélande, etc. comme gâches font ce même traitement. chez les Sihanaka , etc. . à Madagascar. 3 Aux îles Gélèbes, etc. — Les femmes {6 Aux Iles de Banks, etc., comme chez malgaches onl aussi recours à ce plâtrage les Malgaches, contre les maux de tête. ■" D'après Crawford, il n'y aurait qu'un

The text on this page is estimated to be only 19.22% accurate

66 MADAGASCAR. divers degrés de parente (1). Les Maoris ont, d'après Colenso, quatrevingt-deux mots pour désigner les nuances de la couleur rouge. Il est à noter que les noms de beaucoup d'animaux (i) et de plantes (3) sont communs aux habitants de plusieurs îles de l'Océanie et aux Malgaches. En résumé, le tableau synthétique des mœurs des Indo-Océaniens, que nous venons de tracer d'après les nombreux voyageurs et missionnaires qui ont visité l'Insulinde et l'Océanie, s'applique dans tous ses détails aussi bien aux Malgaches qu'aux habitants de ces lointaines régions; il en ressort, comme de l'étude des caractères anthropologiques, que le fond de la population de Madagascar est certainement de la même race que les Indo-Mélanésien et que ses premiers habitants ont été des nègres venus de l'Extrême-Orient. CHAPITRE III. IMMIGRATIONS MALAISES. Aux nègres orientaux qui, venus du Sud de l'Asie à des époques diverses, mais fort anciennes, forment, comme nous venons de le montrer, le fond de la population malgache, se sont juxtaposés des Javanais ou en tout cas des Malais[^]. Il n'y a, en effet, aucun doute que les Aïw Le? Indo-Océaniens, comme les Malgaches, appellent du même nom le père et les oncles, la mère et les tantes, les frères et les cousins, les sœurs et les cousines, etc. W Famhy, roussette; roalavô, rai; trozonà, baleine; voronâ, oiseau, et volomboronà. plumes; langorô el ranô. héron; rorongaga. corbeau; roay, crocodile; fatw, tortue de mer; tanâ, caméléon; UaUakà. lézard; olatrâ, serpent; /a. poisson; akin, requin; amalonà et tanâ, anguille; oranâ, écurreuil; oritâ, poulpe; valalâ, sauterelle; lalitrâ. mouche \faneniira, mouche maçon; moka. moustique; hala, scorpion; HnUi. sangsue; si/otrâ, escargot. eh\ W Hazô, arbre; lioliirâ. écorce; rarma. feuilles, twny. Heur, et voa, fruit. Ifiry, riz; nikô, cocotier; fan/, canne à sucre; onUy. banane; tsakô. maïs; ovy. igname; rampotni. feuilles de manioc; tamotamôy vuvvunvd; ngiisa% indigo; tw<i, hibiscus; ampclly. Ih-ii.n; voarà, iicus; herij, arbre épineux; vakoanâ, pandanus; volô. bambou; via, a roulée; lomotrâ, herbe aquatique; holatrâ, champignon, etc. (*) Je rappellerai que les habitants du centre de Madagascar se divisent en trois castes: 1° les Andrusa, d'origine javanaise, qui, lors de notre conquête, étaient les maîtres de la plus grande partie de l'île et qui ont, jusqu'à ces derniers temps,

The text on this page is estimated to be only 22.74% accurate

68 MADAGASCAR. le xvne siècle, et qui ont peu h peu soumis h leur autorité presque toute file, appartiennent à la race malaise pure. Ces Andrianà descendent des conquérants de cette province qui ont imposé leur autorité h ses habitants primitifs, les Vazimbâ, dont une partie a émigré dans l'Ouest, d'où ils étaient venus originairement, et dont les chefs (en malgache, Hwâ)W Je ccux qUi sont restés dans Hmerina sont les ancêtres des Hova actuels. Leur physionomie, leur stature, les proportions de leur corps, leur chevelure lisse et leur système pileux peu abondant, la forme de leur crâne ne laissent â cet égard aucun doute; il est à peu près impossible de distinguer un Andrianà de l'imerinà, de sang pur, d'un Malais de rinsulinde(2). tou» les chefs d'origine étrangère K Ce mot semble être, comme nous l'avons déjà fait remarquer, de la mAmc souche que les titres de Dain ou Uian, que portent le) chefs de certaines populations indonésiennes, des Bougliis des C^lebes, des Benkoulcn, etc. Il a aussi de l'analogie avec celui AWndâya qu'on donnait jadis aux grands personnages à Java^. O Le titre cTHova que plusieurs peuplades malgaches (Betsileo, Tanali, etc.) donnent encore aujourd'hui à leurs chefs et qui semble avoir été autrefois universellement usité dans ce sens à Madagascar W, est identique à celui qu'emploient certains Mélanésien et s'applique aux chefs indigènes, par opposition au titre d'AiiDiual qu'on donne à ceux d'origine étrangère. W J'ai eu l'occasion de voir côte à côte, sur le même bateau, un Javanais ou plutôt un Madourais et un Andrianà de Hmerina; ils semblaient être des membres non seulement d'une même race, mais de la même famille. Presque tous les voyageurs, du reste, sont d'accord à ce sujet M. Le Gentil, cependant, écrit que ce sont des * Arabes abâtardis libres ayant perdu la liberté pour cause de crimes, de dettes, etc.), les Manendy, les ManisotnS et les TtUrondahy (esclaves ou serfs du souverain), auxquels il faut ajouter les Mangaran6, les Faliary, les Ambohipoioalinâ, les Manjakaray et, depuis leur affranchissement, les Masombika' (ou Africains). (*> En 1595, le chef d'Ampalazy (dans le Sud-Ouest do Madagascar) portait le litre d' Andrianà comme ceux de l'Àndroy, de l'Anosy, de la côte Sud-Est, etc. Les nom'* donnés aux rois Sakalavâ, Barâ, etc., après leur mort sont toujours précédés de cette qualification. — Dans les provinces où les cbefs ne sont pas d'origine asiatique, chez les Betsiinisarakâ , les Antankaranâ, les Bezanozanô, les Silianakâ, il n'y a pas d'Andriana. (k> Dans une inscription

de î&.la, ce titre précède le nom d'un généralissime. (° Les femmes des rois Sakalavâ s'appellent encore AmpelakovA (litL : femmes de Yhord ou du chef); chez les Mahafaly, j'ai connu un chef nommé Fandakorâ (litL : qui ne quitte pas Yhové ou le chef), etc. Le mot à'Olonkovd (litt. : homme chef) est employé dans beaucoup de districts pour dire un grand homme. M Mayeur (Premier voy. au pays d'Ancove en 1 777, Ms. Éibl. Grandidier, p. 58) ; Sonnerat (Voy., 1. II, 1 78s, p. 56); Fressange (Ann. det Voyages, t. II, 1809, S des Antankay, p. 90); Epid. Colin (A un. det Voyage» t 181 1, p. 9a); Ellis {Hit t. oj Madag., L 1, i838, p. U et îaa); Eug. de Frobenille (Bull. Soc. Geogr. de Pari», 1839, note p. 939); Laverdant (Colonie, de Madag., 18A/1, p. 3o); Humboldt (Ubèr die Kawi-Sprache aufder Intel Java, t. II, i838, p. 336); Crémazy (1m Héunion et Madagascar, 1861, p. 97, et La Question de Madagascar, i863, avant-propos, p. 1); Oawfurd (Proc. Geogr. Soc. Lond., 1 863, p. 70); Mullens (Twelve Monthê in Madag., 1875, p. 173 et 176); R. P. Callet (Tantara ny Andrianà , 1 1, 1878, p. 116 et 118); Sibree(7iU Great Afric. Island, 1880, p. loa); Zannetli (Arck. Anthrop. di Mantegazza, 1880, p. 359); Baron (Antanam. Ann., 1881, p. 193); Cowan (Proc. Geogr. Soc. fjmd., 1889, p. 53i); Dahle (Anlanan. Ann., i883, p. sa); Audebert (Sitzung d. Geogr. Cet. ii Berlin, t883); Marre (Museon, 1886, p. 5); Hartmann (Madag., 1886,

The text on this page is estimated to be only 15.75% accurate

70 MADAGASCAR. <u>ntradictioires(1); cependant il semble certain que les Malais dont sont issus les Andrianà de Ilraerinà ont atterri dans l'Est. C'est, en effet, k (*) Les Antats;mft, ou hnbitonls du SudEst de Madagascar, rapportent, d'après l'enquête» qu'a faite a ce sujet le R. l\ Callct(*), c|uelc8 ancêtres des Audriana de rimerinl ont abordé sur leur côte, et les Merinft, ou habitants du Centre, que Guillainlb) a rencontrés à Mojanj|a lui ont dit : «Nous sommes une race étrangère; ims pères sont Tenus du Sud- Est sous la conduite d'un chef vaillant et sage qui est l'ancêtre de notre roi Radamà I.i (Test aus*i ce que Mullens a entendu dire à Tanaiiariu», et ce que rapporte le capitaine Oliterdan* son Madagascar. Le récit fait à eu suj-l par les Sa La lava au R. l\ de la Yavssièrc '■'• nous apprend que les immigrants malais sont tenus à bord de praos qui se sont brisés sur les côtes de Madagascar, mais sans préciser si le naufrage a eu Heu dans l'Est ou dans l'Ouest. Je ne connais guère que deux personnes qui aient dit d'une manière péremptoire qu'ils ont abordé à la côte occidentale, et dont, du reste, l'autorité sur ce sujet est très contestable, c'est fauteur anonyme qu'a cité souvent le Clier de Fioberville dans ses manuscrits d) et M. L. Crémazy'*. Mais il y a un certain nombre de Malgaches qui, sans préciser le p int où ils ont atteri i , prétendent que les habitants de Mmerinâ ont séjourné dans l'intérieur du Ménalté (entie Ma ha bu et Mavohazn) avant de s'établir dans le massif central; c'est ce que disait Raharolaltv. l'un des principaux et des plus intelligents An Irianâ du temps de Radamà I; c'est ce que m'a allirme uu \ieil ombiasv ou devin de Tananarive; -tendance malaise des Ho\;i.» Si l'on admet l» chronologie de* Audriana de l'Imerina que je propose plus loin (p. 79), il n'est pas besoin de se demander, comme M. Marre l Musai», lHK6), ai •?! 'immigra lion malaise a précédé ou «nivi l'introduction de l'hindouisme dans file de Java-, ou, comme M. E.-F. (îautier, »si !<*> différences qui existent entre le malgache et le malais ne rendent pas invraisemblable fin pothè»e d'une immigration malaise -, puisque les deux ou trois coùts naufragés javanais se sont crois** immédiatement avec les habitants du pays dont eux et surtout leurs enfants ont fortement pris la langue et les usages, gardjnt toutefois et même communiquant à leur entourage le génie spécial de leur race. Les conclusions formulées par M. Marre, qui sont à peu près conformes à elles d'jà données parles Re». \Y. E. Coiimiis (The Malagasy langungf, Pli*Ifilog.

Soc. 1878) et J. Sibree (The drea [frienn Island, 1880, p. 1 -j 1 et ta* , : i* que l'immigration malayo-javanaise s'est implantée dans l'île de Madagascar avant l'introduction de l'hindouisme dans Java (qui remonte, comme l'on sait, aux environs du commencement de l'ère chrétienne); a* que la langue malgache, qui n'a jamais été envahie, comme les langues de l'Archipel Indien, par le sanscrit ni par l'arabe, a conservé, dans sa pureté native, plus qu'aucune autre langue océanienne, les racines d'origine grand-polynésienne et présente des traits de ressemblance avec les langues malaises, indonésiennes et mélanésiennes, sans qu'on ait encore pu déterminer scientifiquement qu'elle se rapproche des unes plutôt que des autres», me paraissent exactes pourvu qu'on substitue, dans la première partie, indo-mélanésien à malayo-javanais ; en effet, les immigrants malais ou javanais ne sont venus, d'après mes recherches, que très tard au XVIII^e siècle et en très petit nombre, de sorte que, eussent-ils été imprégnés d'hindouisme, et quoiqu'ils parlassent une langue différente, leurs enfants, en réalité de simples métis, noyés dans la masse des indigènes auxquels ils étaient du reste attachés par les liens du sang, n'ont pu ni garder la moindre trace des croyances et de la langue de leurs pères, d'autant plus que les Javanais, fort indifférents en matière de religion comme beaucoup d'orientaux, accueillent volontiers toutes les superstitions. <"> Tantaran'ny Andrian'ny Madagascar, 1^{re} édition, t. 1 (1878), p. 116. *) Documenté Sur la côte occidentale de Madagascar, 1885, p. 10. w Vingt ans à Madagascar, 1885, p. 53 et 59. (4) 9 Quand on interroge les Oves (Hova) sur leur origine, ils disent qu'ils descendent de Blancs qui furent jetés vers le milieu de la côte Ouest par le naufrage d'un grand vaisseau. On conçoit que dans les premiers temps l'équipage fut longtemps errant dans la contrée et que, sans cesse occupés de leur défense, ces malheureux n'eurent pas le loisir d'instruire leurs enfants dans les arts de leur patrie phénicienne et qu'ils dirent l'usage de l'écriture» (Dict. manuscrit de Frobennue, 18077). (*> «Las Hovas ont débarqué dans la baie de Bonibétoke» (Revue maritime Havaï, nov. 1889).

The text on this page is estimated to be only 14.51% accurate

ETHKOGRAPHIK. 71 la côte orientale que les courants et les vents généraux de l'Océan Indien les amenaient tout naturellement, et le climat insalubre de cette côte, d'une part, d'autre part, les Arabes, qui avaient déjà dès longtemps (1) imposé leur autorité aux habitants de cette région et qui avaient toute raison de s'opposer à l'installation au milieu d'eux de nouveaux venus capables de leur disputer la prééminence, pouvaient seuls leur faire quitter un pays fertile pour un pays aussi nu et aussi aride que le plateau central ; la position de leurs premiers établissements sur ce plateau {*\ qui étaient dans le Sud-Est de Tananaiïve, tout près de la crête de la chaîne ce>* ce que mentionne, d'api es une tradition sakalava. Vinrent Noël * . mais je sois porté à croire <pie ces tradi:ion> appliquent ao\ premiers habitants du t. entre de File, ao\ Vaximba. qui étaient, a*er les Antanandri . les Umtpom-tmiy (lilt. : les maîtres da sol), eVst-a-dire les premiers occupants de l'Ouest, notamment dn Ménabv avant l'invasion des chefs sakalavi, et dont un.' branche a colonisa rimerinà. Quant au R. P. Malzar, c'est à tort que, dans son Abrégé de l Histoire des Bon deTlmermà du R. P. Callet w . il d t que la légende sakalavi fait aborder les Malais dans TOnest de lile; cette légende, qui est la reproduction textuelle de celle des Antatsimô (du Sud- Est j. spécifie seulement qu'ils sont venu* d'outanner, sans dire où ils ont atterri. Quant à moi. je ne crois pas qu'il soit possible d'admettre que les praos javanais aient accosta dans l'Ouest; on pourrait à la rigueur admettre que , partis de la côte Sud-Est, le> naufragé?* aient traversé file jusqu'au Ménabé, d'où ils seraient montes sur le plateau central: mais la situation de leur* premiers établissements, qui est tout pre de la limite oriental*! de rimerinà, n'autorise pas à accepter cette \ersion. Ce qui est très possible, c'est qu'une partie d'entr'eux se >oit séparée de leurs compatriotes et se soit dirigée soit ws le Sud, soit vers l'Ouest: de nombreux Antandroy et Mahafal) ont. en effet, du sang mongol, et on peut admettre qu'ils sont issus du croisement de quelques-uns de ces Javanais, à moins qu'on ne doive attribuer ce métissage m ..ngoloîJc au naufrage ûV jonques chinoises ou japonai>es sur la côte Sud f ; il nest pas encore impossible que des Malais aient atterri dans la région australe de Madagascar antérieurement ou postérieurement à la venue de ceu\ qui se sont établis dans le rentre. Nous no pouvons formuler aucune opinion sérieuse à ce sujet. (*' Les traditions locales et l'histoire s'accordent à dire que les Si la

mu (Arabes) sont venus à Madagascar longtemps avant les Malais. ^ Ce sont, en effet, les villagrs de Meri'«Quelques tribus d'une rare particulier?, lesquelles se donnent à elles-mêmes le nom de Moctf, furent. «Ht la tradition, chassées da Ménabe. qu'elles habitèrent longtemps, et poursuivies par leurs ennemis jusque dans la partie la moins accessible de Pile* (Itecb. sur les Sakalava. nuU. Soc. Géoçr. Pmrit, avril 18 43). :%i TmmUtrmm'inj Amdrimm nanjak* teto hmerina, 1S99, p. i5. 1€* Pyrard de Lara! a été* très étonne de toit, en 1 64s , dans la baie de S'- Augustin, sur la côte S.O., «de nombres! habitants qui retirent en quelque chose du visage aux Chinois*). — Jules Yerreaux m'a dit qu'il avait appris, au Cap de Bonne-Espérance, que les peuplades de la côte Sud-Est de l'Afrique avaient commercé, pluawurs siècles avant J.-C.. avec les Chinois qui venaient pêcher des tripangs dans ces parages, rt que le» MatabeJes et tribus voisines avaient du sang jaune.

The text on this page is estimated to be only 21.89% accurate

72 MADAGASCAR. cùliùre, montre bien qu'ils venaient de l'Est. Il y a lieu aussi de remarquer que c'est sous le règne des deux premiers rois malais, Andriamanelô et Ralambo, qu'ont été, d'après les traditions, introduits pour la première fois dans l'Imerina l'astrologie et la divination par le sikidy, ainsi que le culte des Sampy ou amulettes(1) et la cérémonie du Fandroanà ou fête de la nouvelle année; il est vraisemblable que les Antimorona, qui en sont les importateurs, ont été induits à monter dans l'Imerina à la suite de l'exode des Malais du Sud-Est vers le centre, ce qui n'eût pas eu lieu sitôt après leur arrivée si ceux-ci étaient venus de l'Ouest. Quant à l'époque à laquelle ces Malais ont atterri à Madagascar, on peut, en se basant sur la généalogie d'Andrianampoinimerinà, conjecturer que leur venue dans le centre de l'île n'a pas eu lieu avant le xvi^e siècle. Tous les Andriana s'accordent, du reste, à dire qu'ils sont arrivés à Madagascar après les Silamô (ou Arabes musulmans) et les Karany (ou Indiens musulmans). L'arbre généalogique du vrai fondateur de la monarchie malaise, Andrianampoinimerina (1787-1810), qui a été soigneusement conservé dans la mémoire de ses descendants, permet en effet de calculer manjakà (à 5 kil. au S. S. E. de Tananarive), de Betsizarainà (à 8 kil. au N. E. de Tananarive) et à Alasorà (à 5 kil. au S. E. de Tananarive) qui sont le berceau des premiers rois malais. (*) C'est sous le second roi malais, Ralambo, que fut apporté le fameux talisman Kelimalazà, le talisman national auquel furent attribuées les victoires de ce roi. W. M. Max Leclerc pense que les immigrants malais sont arrivés à Madagascar entre le ix^e et le x^e siècle (Les peuplades de Madagascar, Revue d'ethnographie, 1886, p. 4a8). M. René Basset trouve que ces dates doivent être reportées beaucoup plus en arrière, car, à moins de supposer que les Hovà aient perdu leur dialecte, il faut tenir compte du fait linguistique suivant : les mots sanscrits, qui occupent une large place dans les vocabulaires javanais et malais, ne se retrouvent pour ainsi dire pas dans le malgache, d'où l'on doit supposer que l'émigration malaise à Madagascar a eu lieu à une époque antérieure à l'établissement des Hindous à Java et à Sumatra (Bull. Soc. de Géogr. de l'Est, 1888). C'est qu'en effet les Andriana qui sont des Malais ont perdu leur dialecte. <*> Ce talisman, dont on ne disait pas la nature, était soigneusement enveloppé d'herbes et de feuilles de bananier afin de le soustraire à tous les regards. Ralambo lui assigna un village romme

résidence et plaça auprès de lui des personnes que Kalobé, la femme qui l'avait apporté d'isandrà (bVtsilco), mais qui le tenait d'un Antimorona du Sud-Est, initia aux rites secrets de son culte et à ses vertus. 11 a, jusqu'en 1869, joui d'une grande réputation parmi tous les Merinâ, qui le considéraient romme le palladium de leur paya (Tantara ny Arvlriana eto Madaga\$car, s* édit., t. I. 1878, p. 3' {g, et II. P. de Li Vussièbe, Vingt ans à Mcdalrascav, i885, p. 64 à 00). — D'autres disent qu'il a été apporté par un individu do la noble famille des Anal.ard, amille qui e*t, au point do \uc religieux et dynastique, la première de la Iribu des Antimorona et qui est d'origine arabe (Fkriiand, Le\$ MiuubnaiH à Madagatcar, a* partie, 1893, p. 69).

The text on this page is estimated to be only 25.18% accurate

74 MADAGASCAR. rois , et ceux dont la tradition nous a conservé les noms n'avaient certainement rien qui les distinguât de la masse de leurs semblables, s'ils n'avaient été les ancêtres des rois malais ; disons même que les tout premiers appartiennent certainement à la mythologie et sont sortis de l'imagination des bardes malgaches qui, suivant un usage à peu près général dans les pays primitifs, ont cherché à flatter leurs maîtres et seigneurs en rattachant leur famille à Dieu, et qu'il n'y a pas lieu d'en tenir compte ; les suivants, à partir d'Andrianampongâ, sont des rois Vazimbâ , c'est-à-dire de race indo-mélanésienne, jusqu'au 11^e P) ou Andriamanelô, O AndriandravinX, ou AndrianerinerioS, que les Andrianft de TlmerinS regardent comme le premier de tous les chefs du Centre de Madagascar, et son successeur Andriananjavonanâ que Ton donne comme le père d'Andrianamponga, sont, d'après la légende bova, le (ils et le petit-fils de Dieu. Du reste, voir l'histoire telle qu'ils la racontent et qui semble être une réminiscence de la chute du premier homme : «Dieu, voulant du bien aux VazimbS, envoya un jour son fils jouer avec eux, leur enjoignant expressément de ne pas lui donner à manger du mouton, parce que cette viande lui était mauvaise. Les Vazimbâ n'eurent rien de plus pressé que de transgresser cet ordre. Après avoir pris ce repas sacrilège, Andrianerinerinâ ne put retourner au ciel lorsque la nuit fut venue. Dieu, s'étant enquis du motif pour lequel les Vazimbâ retenaient son fils sur la terre, se mit en colère lorsqu'il sut ce qu'ils avaient fait et il les menaça de les faire tous périr, à moins qu'ils ne se reconnussent les esclaves d'AndrianerinerinX, ce à quoi ils acquiescèrent. Andrianerinerinâ épousa une femme que son père lui envoya du ciel et qui engendra Andriananjavonanâ, dont le fils, AndrianampongX, est le plus ancien des chefs vazimbâ connus et l'ancêtre direct de la princesse RangitS, épouse d'un Javanais et mère du premier roi de la dynastie qui a conquis l'île de Madagascar. (*) Voici, suivant leur ordre chronologique, avec l'indication des villages qu'ils gouvernaient, les noms de ces 10 souverains, comprenant 8 rois : 1^o Andrianampongi, qui résidait à FanongoavanS; 2^o Andrianamboniravini et 3^o AndriandranolavX (à Ambatondrakorikia); 4^o AndriampandranX, 5^o Rafandrandavi, 6^o RamasindohafandranX, 7^o Rafandrompohy et 8^o Rafandramanenitri (h Ampandranâ), et 9 reines : 1^o Rafohy et 2^o RangitX (à Morimanjakâ) (.). L'existence des trois premiers est historiquement douteuse, car, dans les

prières à <aJ Ellis, dans son History of Madagascar, t II (1838), p. 116,
 donne une liste un peu différente, que reproduit le capitaine Oliver dans son
 Madagascar, 1. 1 (1886), p. 93. Non seulement, en effet, il met en tête les
 chefs d' Ampandranà (dont il énumère six, au lieu de cinq, et dans un autre
 ordre : i# Rafandrani, •* Rafandrandavâ , 3*Rafandrampohy, &*
 Rafandraroanenitrft , 5* Ralohafandranfi, et 6* Ramasinalohafandrairf),
 mais il en interpose huit entre ceux-ci et la reine Rahofohy (70
 Andriampararaahery, 8* Andriamiiiamiziana , 90 Andrianahitrahitra [à
 Fanongoavanfi], 10* Andrianambaniravinf, 11* Ratokanaminitany, 19*
 Raveri«ahalft et i3° Ratsimitoiy); quant à Andnanampongft , il en fait le
 fils de RanjpU et le père df Andriamanelô. La liste que je donne plus haut
 me semble, d'après les traditions qu'a recueillies avec soin le R. P. Callet et
 qu'ont contrôlées les P. P. A binai et Maliac, et d'après mes propres
 recherches, la plus digne de foi. Tout récemment, comme nous l'avons déjà
 mentionné, M. Jully a publié, dans les NoUm, n*connai**anc** *t
 Exploration* du 3i juillet 1898, un article très étudié sur C Origine de*
 Andrimnà ou Noble*, où il émet l'hypothèse que

The text on this page is estimated to be only 20.69% accurate

76 MADAGASCAR. malaise, qui a joué, surtout sous ses derniers représentants, un si grand rôle k Madagascar. Dès l'entrée en scène de ces chefs de race jaune, on constate de suite un grand changement dans l'organisation sociale de ce pays; c'est en effet à Andriamanelô que la tradition attribue l'introduction dans le centre de Madagascar des sagayes de fer, la construction plus savante des fortifications, etc. Il est certain que, dans le cas présent, ce chef personnifie d'une manière générale les 100 ou 200 immigrants javanais (l) qui ont apporté avec eux leur génie spécial, car le père d'Andriamanelô n'est pas le seul qui soit venu de Java sur le plateau central ; beaucoup d'autres y sont arrivés avec lui, et il y en avait dans tous les villages de l'Est de rimerina, dont les habitants les avaient aussi bien accueillis que l'avait été leur compagnon par la petite reine de Merimanjaka, qui a donné le jour au fondateur de leur dynastie w. Laissant de côté les rois Vazimba, dont la chronologie ne saurait être fixée avec exactitude et nous importe, du reste, peu au point de vue auhisatrà; 1 1° et 1 9° les deux successeurs d'Aodriainasina valonS a Amhohinianga, ancêtres directs d'AndrianampoiiuinH'rina, Andriantsimitoviaminandriandraznka cl Andriambclomasinâ^ t1) D'après certaines traditions locales, très acceptables , il n'y a guère eu plus d'une centaine d'iuidividus de race jaune qui soient arrivés dans TlmerinS. <2) N'ayant pas donné naissance à des chefs de la valeur d'Andriamasinavalonâ et de ses descendants, ces immigrants n'ont pas joué de rôle important et l'histoire n'en a pas conservé le souvenir, excepté de quelques-uns, comme Andriandranando, le chef d'Ambohipeno (village à U kil. 1/9 au N.-E. d'Alasora) el Andrianandrintant. le chef d'Ambohibato, qui vinrent eu aide au fils d'Andriamanelô, Ralam bu, contre les attaques des Yazimbà (Tantaranny Andrianâ, 1899, p. 38 et 39, et Irahâ* 1897. p. 196 et 197), Andriamanalina, qui dut le salut de son village, AmlK>himanambolâ, au talisman Kelimalaza. etc. U est à remarquer que tous ces noms essentiellement malgaches montrent que ces Javanais avaient non seulement épousé des femmes \ azimbi, mais qu'ils s'étaient intimement mêlés aux indigènes, abandonnant leur langue pour celle du pays d'autant plus facilement du reste que les syntaxes et souvent les mots racines sont les mêmes. *' Le successeur d'Amdriambelomasinâ ù Ambohimangà, Andrianjafy, n'ont pas cité dans la liste des ancêtre* d\\itdrianampoiiiimerin£, parce que celui-ci lui fit la guerre, le dépoWda de

ses États et le fil mettre à mort. C'est pour des raisons analogues que la liste des rois de Tananarive s'arrête à Andrianavalobetiniuisatri, dont le frère, Andriambaloliery, ne fut pas admis dans le tombeau des ancêtres parce qu'il mourut de la lèpre, et dont le fils, Andrinnamboalsimarofy, fut chassé de ses États par AiiiririanatnjK>iuimeriné. On y a aussi omis le fils aîné d'Andriantsimitoviaminandriandehibé, que son frère cadet, Andriam; i«inn\alond, a déposé et remplacé.

The text on this page is estimated to be only 25.08% accurate

78 MADAGASCAR. sur cette cote, parce que, s'ils avaient été depuis longtemps dans l'île, ils n'auraient plus parlé leur langue natale, dont ils eussent perdu l'usage au contact journalier des indigènes*. H semble très probable que ce sont les Javanais, que Vasconcellos a trouvés en 1009 sur la cote Est de Madagascar, entre Matitanaua et Mahanorû, ou tout au moins leurs compagnons qui, fuyant l'hostilité des Àndriana ou seigneurs arabes, maîtres •de cette côte d'ancienne date, et peut-être aussi le climat fiévreux de celle région, out gravi la chaîne côtière et se sont réfugiés dans le centre de Tile au milieu de populations douces et inoffensives sur lesquelles il leur a été facile d'asseoir leur autorité. Il y a, en effet, une concordance remarquable entre l'époque à laquelle a eu lieu ce naufrage et la naissance du premier roi de la dynastie malaise (1). Voici, du reste, le tableau chronologique tel qu'on peut le dresser avec les rares documents dont nous venons de parler(2) et où, si les deux pel Indien et la cote orientale d'Afrique, •et probablement Madagascar, remontent à des femp* très éloignés, si Ton en croit une inscription de Tannée 800 après JésusChrist, qui a été trouvée à Java et qui nous apprend qu'à celte époque on y apportait déjà des esclaves Zendjes, rVst-à-dire d"s nègres de la cote orientale d'Afrique (V. Kern, Verslagen en medcdceUtigen van de Klk. Akad. van Wetenschappen Âfd. Lctterkundc, 2e R. X. 93.) — Les Adjðib (ou le Livre des merveilles de l'Inde, traduit par Van der Litii), qui datent de Tan 1 000, mentionnent qu'en Tan de l'Hégire 336 (966 après Jésus-Christ), les Javanais venaient chercher des esclaves nègres à Kanbalou (l'une des Comores, Anjouan). On sait que, dans les temps anciens et même modernes (au moins jusqu'au commencement du xixe siècle), sinon l'unique, au moins le principal commerce avec les pays sauvages était la traite des hommes. W Dans les premières années du xvi* siècle, une jonque de Java s'est mise à la cole dans le Sud-Est de Madagascar, un peu au Nord de l'embouchure du IMatitananâ (') et, dans les siècles précédents, il y en a eu certainement d'autres, mais il ne me semble pas probable que les Javanais qui se sont établis dans le Centre de l'île, et qui n'y sont pas montés avant 1 550 , soient des descendants de ces naufragés. {2) Les dates que je donne dans ce tableau, et que j'ai discutées avec soin en inappuyant sur tous les faits qui pouvaient faire un peu de jour sur ce sujet et que j'ai pris aussi bien dans les traditions locales que dans les récits des divers auteurs, ne di lièrent pas

sensiblement de celles que les PP. Abinal (Vingt ans à Madagascar, 1885, p. 54) et Malzac (Tantaran'ny Andriana nanjaka teto Imerina, 1899), d'une part, et M. Jully (Notes, Reconnaissances et <" } Diogo Lopez de Sequoira, que le Roi do Portugal avait charge d'explorer Pile île Saiul-Laurent ou Madagascar, apprit à Matitanaua, au milieu du mois d'août de l'année 1508, «r qu'une jonque de Java s'était mise à la rade un peu au Nord de cette rivière avant la venue de Ruy Percira en 1506, et que le girofle qui composait sa cargaison avait été éparpillé sur la plage, ce qui avait fait croire à tort à Ruy Pereira que cette épice croissait en abondance à Madagascar*) (Barros, Dec. II, Hv. iv, ch. m, p. 396).

The text on this page is estimated to be only 26.37% accurate

«0 MADAGASCAR. Son petit domaine avait tout au plus une dizaine de lieues carrées. Il a régné de t59o(1)ài6i5. 3. Ralambô, 7* fils d'Andriamanelft et de Randapavolâ. Ayant réussi à se procurer quelques fusils, il a notablement agrandi le domaine paternel, faisant la guerre à ses voisins immédiats, Yazimbâ comme Malais, et leur imposant son autorité par la force ou par la ruse. Il eut, à plusieurs reprises, k se défendre contre les incursions des Sakalavâ. C'est lui qui a commencé h élever des bœufs dans le Centre de Madagascar et à qui on doit les premiers travaux d'irrigation el de drainage pour les rizières, ainsi que Tinstitution du Fandroanâ (ou fête du nouvel an, le premier jour du mois d'Alahamady 2) et du culte de divers talismans, notamment du célm>re Kelimalazâ wim du Sud-Est. Il imposa une taxe de capitation sur tous les habitants de son domaine, et il divisa ses parents de race malaise en quatre classes, qui formèrent l'aristocratie de rimcrinâ. A sa mort, ses Ktats comprenaient une cinquantaine de lieues carrées i6i5 - 16&0. 3. Andriauaka, fils de Ralamho vl de HaUilohinâ. laquelle était fille d'un Javanais, cousin de son mari, Andriananiboninolonâ (3). Avant acheté aux Antalaoatrâ ou Arabes du Nord-Ouest une cinquantaine de fusils et trois barils de poudre, il réussit à s'emparer d'Annlamangâ, qui appartenait aux descendants du fameux chef vazimbâ Andriampirokana et dont il changea le nom contre celui d'Antananarivo1-*), c'est-à-dire la ville des mille guerriers; il s'y installa et, après avoir soumis à son autorité diverses familles vazimbâ du voisinage, il chassa d'Amhohidrapelo (qui est à û kilomètres à TOuest deTananarive) le célèbre chef de ce village Rapetô et sa femme Rasoalao , qui allèrent se réfugier du côté du lac llasj. On lui doit l'endiguement de l'Ikopa et les travaux qui ont trans(*> Les deux années inscrites dans cette colonne, qui ne sont naturellement qu'approximatives, sont : i° celle où ces rois ont succédé à leurs prédécesseurs; s° celle où ils sont morts. Mais avant leur avènement ils avaient leur petit domaine, leur village ou groupe de hameaux où ils étaient sinon nominalement, effectivement indépendants. (*2) Le mois d'AlahamadJ (è) des Merinâ correspond au mois d'Hatsia des autres Malgaches (mois lunaires). 15) Ralambo avait une seconde femme, d'origine Vazimbâ, Rafotsimarohavinâ, qui lui donna, antérieurement à la naissance d'Andrianjakâ, un fils nommé Andriantompokoindrindrâ, que son père exclut de sa succession a cause de son indolence et de son amour du

jeu, ou plutôt peut-être parce que sa mère n'était pas de race javanaise. — A partir de ce troisième roi de la dynastie malaise, les autres ont tous pour mères des princesses de sang javanais (du côté paternel). (4) C'est aussi probablement sous le règne d'Andrianjakâ que le chef vazimbâ Andrianonifomanjakatany quitta le Sud de Tana(é) Alahamady ont lo nom arabe do la Constellation du Bélier.

The text on this page is estimated to be only 23.76% accurate

KTHNOF.RAPHIK. 81 formé en rizières les marais t̃jii entourent Tananari'r. Il a donné plus de solennité à la cérémonie de la circoncision, notamment en recommandant l'usage des chaînes d'argent, à l'imitation des Arabes des Comores et du Nord-Ouest, et il a promulgué diverses lois somptuaires relatives aux termes et locutions à employer à Tégard du souverain et des Andriana ou nobles d'origine malaise, aux rites funéraires et au deuil à la mort du roi, etc it>4o - t̃filiô. \.

A\D*nNTsiTAKATiA:sDHiA\A, (ils d'Andrianjakâ et de Kavadifo (laquelle était fille d'Andrianipanarnomanga, chef javanais descendant du roi Ralambo). Il s'occupa surtout à augmenter l'étendue des rizières, et on lui doit en partie la transformation des marais de Betsimitatatra , qu'il protégea contre les inondations de l'ILopâ au moyen de grandes digues t̃665 - i(>8o.

5. A>DMANTsmiTovuni!«A\DRi andkhibl , fils aîné

d'Andriausitakatrandriaiia et d'une princesse de sang javanais. Il s'employa . comme ses prédécesseurs, à accroître l'étendue des rizières 1 680 - 1 t̃ii|5.

6. Raxakatsitakatiiasa , fils aîné du précédent. Il se fit détester de ses sujets et fut déposé par son frère, dont la bonté et la sagesse étaient au contraire fort appréciées 1 G90 - 1696. 7. \sDRiAvtsiYtvALONA 1 . frère du précédent et second fils d'Andriantsimitoviaminandriandehihé,est le plus illustre des rois malais jusqu'à Andrianampoinimerina. Le premier, il a étendu son autorité sur presque tout l'Imerina, d'une part, entre la forêt à l'Est et rOmbifots) à l'Ouest et, d'autre part, entre les parallèles de 18° ;io' au Nord et de 19° 10' au Sud, soit sur une surface d'environ a5o lieues carrées w. Il a gouverné son peuple avec bonté et sagesse; il \ eut sous son règne une famine terrible qui dura sept années, ce qui l'incita à augmenter encore l'étendue des narive où il vivait avec ses deux sœurs Ha- *'

Andriamasina\alonà sut, sans recouraanjakâ et Ramanalinà, et s'établit dans rir aux armes, mettre sous son vasseiage le le Vakinaukaratrii occidental . d'où ses des- chef des Fanougoavana qui commandait cendants étendirent leur autorité jusque un territoire assez étendu vers l'Est et il dans le pays Sakalavâ. Ramanjaka et ses s'empara . par ruse , d'Ambohijoky, ville descendants ont occupé les régions d'Antsi- qui est située à 1 G kilomètres au S.-S.-O. rabé et d'Ambositrà. Quant à Ramanalinà, de Tananarive et dont le chef, encore indéqui s'était querellée avec son frère, elle alla pendant, lui portait ombrage. Par un traité en plein Vohitsoniby (actuellement la pro-

avec Andriambahoakà qui résidait à Alevinée Lalangina du Retsileo), et certains nazary (à l'Est du lac ItasJ), il étendit son chefs Betsileo sont ses descendants (Lieut. domain*» du côté de l'Ouest jusqu'à l'OmJoua.vietaod, Notes, Reconnaissances et Explo- hifots), grand affluent de FIkopi, qui devint ration* du 3o juin 1900, p. 270). dès lors jusqu'au règne d'Andrianampoini(*) Avant qu'il prit le pouvoir, son nom nierinâ la limite de l'Imerina et de fliuamo. était Andrianjakanavalondambo. Il a acheté aux Antalaotra du N.-O. beauKrBlOf.RtPBIE. 11

The text on this page is estimated to be only 25.68% accurate

8:2 MADAGASCAR. rizières du Ketsimitatatrâ. Il a pris douze femmes dont il n'a eu que huit enfants; il a partagé son royaume entre quatre d'entre eux¹). Il était contemporain de Tsimanongarivô ou Andriamanetiarivo. le fils aîné du fondateur de la dynastie Sakalavà, LahifotsN, et le second roi du Mena hé , qui a régné de 1680 à 1718 (?) , et de son frère Tsimanatô ou Andriamandisoarivô, qui a conquis rAmhongô et le Boinâ. et qui vivait encore en 1711 'a). Il est mort très âgé (à 70 ans?) 169G 1740, Andriamasinavalona ayant eu la fâcheuse idée de partager son royaume entre ses quatre enfants favoris (3), l'arbre généalogique de la dynastie malaise s'est divisé, jusqu'à Andrianampoinimerina, en quatre branches dont deux seulement méritent de fixer l'attention : celle de Tananariv*» ou du Sud et celle d'Ambohimanga ou du Nord, les deux autres frères n'ayant joué aucun rôle important et l'un d'eux, Andriavalonimerina, ayant même, dès le début, prêté serment de fidélité au roi d'Ambohimangaw. coup de fusils, de la poudre et un canon ((iiiLLAiN, Documents sur l'Ouest de Madagascar, 1845). ')

Andriamasinavalona a institué, pour ses quatre autres fils et leurs descendants, la classe des Andriamasinavalona ou a' classe de la noblesse, au-dessus de laquelle il mit les Za/.amarolahy ou princes du sang. Ces deux classes, comme nous Ta vous dit plus haut (p. 67, note a), priment les quatre qu'avait antérieurement instituées Ralambo. (2; Archives coloniales : rr Massai y (baie de Bombétoke)et Samanatte(Tsimanatô, le roi sakalavà du Boinâ), c'est la même chose. * •3} Andriamasinavalona a donné le Nord , avec Ambohidrabiby pour capitale, à Andriavalonimerina; l'Ouest ou le Marovatanâ, avec Ambohidratrimô pour capitale, à Andriamananimerinâ; le Sud, avec Tananarive, à Andrianjakanavalomandimhy ; et l'Est, avec Ambohimangâ et Ilafy, à Andriantsimiloviaminandriandrazakâ, qui était le plus intelligent de tous et qui sut agrandir sa part et devint le plus puissant. Mécontent des remontrances que lui avaient values de la part de son père sa brutalité et son despotisme cruel, Andriamananimerinâ le récompensa mal de sa sollicitude affectueuse; il l'attira traîtreusement dans Ambohidratrimô où il le retint prisonnier pendant sept ans jusqu'à ce que ses sujets aient réussi par ruse à le délivrer. — Guillain rapporte cette même histoire du partage de l'Imerinâ entre les quatre fils d'Andriamasinavalonâ et son neveu >a), qu'on lui a racontée à Majunga (Documents sur l'Ouest de Madagascar,

1815, p. 12; voir aussi Col. Prudhomme, Notes, Reconnaissances et Explorations du 3^e mars 1900, p. 11). t* Le quatrième fils d'Andriamasinavalona ou Andriamananimerinâ eut pour successeurs : 1^o son fils Andriantomponimerinâ ; 3^o le neveu de celui-ci, Andriambelo, qui fut tué et remplacé par son cadet; 3^o Rabelonanâ, auquel succéda sa sœur; h^o Ravorombato, à laquelle succéda son fils ; 5^o Rabehety, qui fut vaincu et dépossédé par Andrianampoinimerinâ. (a) Andriamasinavalona a. en effet, retiré Alasorà de ses États pour le donner à son neveu Andriambonimeni.

The text on this page is estimated to be only 23.80% accurate

8* MADACVSCAH. Avec Àiidrianainpoiniuieriiiû, qui, seul roi de riiicrinsi depuis 179V a régné jusqu'en 1810, nous entrons dans la période, à proprement parler, historique. Il n'est plus besoin de recourir aux traditions transmises de bouche en bouche avec plus ou moins d'exactitude et sans date précise; nous avons, pour nous guider, des documents écrits qui nous renseignent fidèlement sur les faits du règne de ce roi, le fondateur de la puissance et de la grandeur des Merina, qui soumit à sa loi, de 1787 à 179'i, tous les chefs malais de rimerinâ, notamment ceux d'Ambohidratrimô, d'Alasorà, de Tananarive, ainsi que ceux de l'Imamô et du Vakinisisaony, et qui commença ensuite la conquête des provinces voisines (,, conquête poursuivie et menée à bonne fin par son fils el successeur Hadamà 1er (1810 '^ -189 8) et par sa fille adoptive et belle-fille RanavalonaIrc(i83 8'3)-i86i). De ce qui précède, il résulte que la venue des Malais ou plutôt des Javanais qui ont joué le rôle prédominant à Madagascar a eu lieu à une époque relativement récente, puisqu'il semble qu'ils ont abordé à la côte orientale au milieu du xvic siècle, vers i5&7 ou 1 558 w, et que le premier chef de leur race est né peu après dans l'Imerinâ 5) d'une princesse {V; Dans le faraud Kabary ou assemblée qu'il tint à Fidasianâ en 1787 lors de son intronisation ou prise de possession du Nord de l'Imerinâ, Andrianampoinimerina s'écria : * Cette terre est à moi ! 11 faut que la me" soit la limite démon royaume \r> et, avec un intelligence supérieure et une persévérance remarquable, il s'occupa de réaliser son ambitieuse conception, ajoutant chaque année à ses États de nouvelles provinces (Marovatanâ, Vonizongô. Imamô, Vakinisisaony, Bezanozanô , Antsihanakâ . Betsileo), qu'il conquérirait tantôt par la force des armes, tantôt par la ruse ou les cadeaux. 11 a fait preuve pendant tout son règne de hautes qualités politiques. ,%1- Radama I"rest né en 1793. '3) Ranavalonà fre est née en 1802. (*' Comme les Malgaches d'origine malaise ne présentent aucune trace de musul manisme, quelques auteurs en ont conclu que l'immigration de leurs pères a dû être antérieure à 1&91, date à laquelle l'islamisme s'est solidement établi dans Java^ ; mais il faut se rappeler que toutes les peuplades javanaises n'ont nullement accepté dès le début la nomelle religion et que. du reste, comme nous l'avons dit plus haut, quelques centaines de naufragés récemment convertis, perdus dans un pays nouveau et intimement mêlés à ses habitants, ont dû rapidement abandonner

leurs croyances, de même qu'ils ont oublié leur langue. (&) Il n'est pas douteux qu'à peine arrivés dans l'Imerinâ, les immigrants javanais, qui, du reste, d'après la tradition, y ont (*) La première tentative d'introduction de l'islamisme musulman»* à Java a eu lieu vers 1150; en 1300, elle a été adoptée dans l'Est, mais elle ne s'est établie solidement dans toute l'Ile qu'en 1711.

ETHNOGRAPHIE. 85 vazimbà dont les États étaient bien modestes, puisqu'ils comprenaient simplement le village où elle résidait avec quelques rares hameaux épars dans ses environs immédiats. Les traditions dont j'ai cherché à résumer les plus importantes au point de vue de l'étude ethnographique des Malgaches montrent, d'une part, que les habitants actuels de l'imerinà sont, pour la plupart, des descendants directs des Vazimbà et autres indigènes qui vivaient dans le centre de Madagascar avant l'arrivée des Javanais; d'autre part, que ces immigrants de sang jaune, après s'être au début mêlés aux indigènes et avoir épousé des femmes vazimbà, ont pris soin, à partir de leur troisième roi, de ne plus se marier qu'entre eux et ont par conséquent, malgré leur métissage originel, conservé une assez grande pureté de race et leur génie spécial. Le changement que les immigrants de race malaise ont apporté à l'organisation sociale des peuples au milieu desquels ils se sont établis et l'introduction ou le perfectionnement des arts divers relatifs à l'agriculture, à l'élevage, à la métallurgie, à la construction des maisons et des fortifications, etc., qui ont marqué le gouvernement de leurs premiers rois, ainsi que le développement qu'ont pris sous leur impulsion le commerce et l'industrie, ont complètement transformé Madagascar en moins de deux siècles. L'amour du travail, l'esprit d'économie, l'obéissance aux chefs, surtout le désir de se civiliser sont autant de qualités inhérentes à la race jaune qui les a importées et imposées dans le centre de l'île, tandis que les autres peuplades d'origine indo-mélanésienne livrées à elles-mêmes, malgré une intelligence assurément aussi vive et certaines qualités fort appréciables, n'ont jamais progressé et sont encore aujourd'hui aussi brutes, aussi sauvages que lors de la découverte de Madagascar par les Portugais. été parfaitement bien accueillis, tandis que les Arabes de la rote, au contraire, les avaient forcés par leurs exigences et leur despotisme à quitter la région orientale, ont été recherchés par les femmes et princesses vazimbà dont les mœurs étaient, comme celles de toutes les autres peuplades d'origine indo-mélanésienne, très libres et qui considéraient comme un simple devoir d'hospitalité de se livrer aux étrangers. La naissance d'Ândriamanelô, peu de temps après la venue à Madagascar des Javanais, n'a, en réalité, rien qui doive surprendre.

86 MADAGASCAR. Il est fait pour la premier*» fois mention de la province centrale d'Imerinà en 1613, dans le récit du voyage du P. Luiz Mariano, sous le nom de Royaume des HovaXi;. Il résulte de ce récit qu'au commencement du xvne siècle, les Hova(2) venaient déjà trafiquer avec les Arabes de la baie de Nosy Be. Les Hova ont des traits de visage et des couleurs de peau très variées, parce que les uns sont considérés comme les Cafres de Mozambique et d'Angola, dont le caractère est très différent; d'autres sont noirs, mais avec une peau plus douce; d'autres sont comme des mulâtres entre ceux qui ont le teint de nègre et ceux qui ont le teint de blanc, et d'autres encore sont comme des métis, mais avec une peau plus douce. Les Hova ont une grande force physique, et sont très capables de travailler, quoiqu'ils soient inférieurs aux Cafres de la nôtre Colonie, en ce qui concerne l'entendement, la capacité et la inclination à l'étude; mais ils ont une grande capacité de travail, et sont très capables de travailler, quoiqu'ils soient inférieurs aux Cafres de la nôtre Colonie, en ce qui concerne l'entendement, la capacité et la inclination à l'étude. Ils ont une grande capacité de travail, et sont très capables de travailler, quoiqu'ils soient inférieurs aux Cafres de la nôtre Colonie, en ce qui concerne l'entendement, la capacité et la inclination à l'étude. Ils ont une grande capacité de travail, et sont très capables de travailler, quoiqu'ils soient inférieurs aux Cafres de la nôtre Colonie, en ce qui concerne l'entendement, la capacité et la inclination à l'étude.

Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa, 1887, p. 318, d'après le manuscrit de la Bibliothèque de Madrid). Il y a de notables différences dans la couleur de la peau et dans l'aspect physique des naturels de Madagascar (Hova). Les uns sont noirs et ont les cheveux crépus comme les Cafres de Mozambique et d'Angola; d'autres sont également noirs, mais ont les cheveux lisses; certains ont le teint des mulâtres et quelques-uns même sont presque blancs, comparables aux métis les plus clairs; ce sont ceux qu'on amène du royaume des Hova, qui est tout à fait au centre de Madagascar, pour les vendre à Mazalame (baies de Bombetoke et de Boïnà) aux Arabes de Malindi, et, parmi ces individus clairs, il y en a qui ont les cheveux crépus comme les Cafres, ce qui est étrange, et d'autres les ont lisses comme nous; mais la

plupart sont basanés avec les cheveux soit crépus, soit lisses. Ils sont d'ordinaire bien faits, corpulents, de belle taille, assez forts pour le travail, quoique, sous le rapport de la force, ils soient inférieurs aux Cafres; mais, en ce qui touche l'intelligence, les capacités et le caractère, ils leur sont très supérieurs. L'expérience que nous avons acquise dans nos rapports avec les esclaves et les prisonniers nous a montré que ce peuple était d'une nature facile et docile. Ils sont habiles dans les métiers de charpentier, de forgeron, de tisserand, de laboureur (Alfred G randidier, traduction du Voyage de découvertes sur les côtes occidentale et méridionale de Madagascar, par le P. Luiz Mariano, en 1 6 1 3, Bull, du Comité de Madagascar, 1898, p. 606).

W Le nom d'HovX, que les habitants de la côte Nord-Ouest de Madagascar donnaient au commencement du xvii^e siècle à la population du centre de l'Ile, montre, comme nous le savons d'autre part, qu'à cette

The text on this page is estimated to be only 21.51% accurate

88 MADAGASCAR. On croit, en général, que le pays des Vohite-Anghombes (Vohitsanomby), cité par Flacourt en 1658, n'est autre que rimerinà. Je ne sais quel est l'auteur qui a, le premier, fait cette identification, acceptée à tort sans discussion jusqu'à ce jour par tous ceux qui ont écrit sur Madagascar¹⁰; mais pour celui qui, connaissant ces régions et leur histoire, lit attentivement le texte du vieil historien, il n'a aucun doute qu'il n'a jamais eu en vue la province centrale de Tîle, dont il n'a eu, du reste, aucune connaissance¹². Au xv^e siècle, comme au xv^e et même au xviii^e siècle³), Parât, gouverneur de Hic Bour bon, dit qu'il y a dans l'intérieur des terres des peuples qui s'appellent Balambo(a) (Amboalambo ou Andriana) et Dambouet (Tainbohitrà ou Sihanakà), lesquels sont gouvernés par des Rois qui paient tribut à ceux de la côte Nord-Ouest ». — Drury, qui était à cette même époque dans le Ménabé, sur la côte Ouest (Robert Drury's Journal, London, 1729, p. 103), parle aussi des Amboalambo et rapporte, d'après des marchands de cette nationalité qui vinrent vers 1719 à Mahabo, que ces Amboalambo étaient, au temps d'Andriandahifotsy (1680-1718?), plus puissants que les Sakalavà, mais qu'ils ont perdu cette supériorité sous son successeur Tsimanongarivô ou Andriamanetiarivô (1680-1718?), par suite de l'importation des armes à feu sur la côte Ouest par les Européens⁴. — Sur sa carte de 1738, Holst marque que la rivière Mananara (Betsibokà) , qui se jette dans la baie de Bombétoké, vient du pays des Amboalambo (Imerinà). — De Valigny parle aussi, en 1767, des Lohalambô *qui ont les cheveux longs et plats comme les Indiens Malabars. Ce terme veut dire tête de cochon et on le leur attribue parce que leurs cheveux naissants sont rudes et droits comme les soies de cet animal* (Manuscrit de la Bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle de Paris. copie de la bibl. Grandidier. p. 91). } Guillaix (Documents sur la partie occidentale de Madagascar, 1865, note 1 de la page 10); le R. P. Malzac (Notes, Reconnaissances et Explorations. 1899, pages 556 et 555), etc. -1 -Le pays des Krindranes (Arindrann) est un grand pays qui se divise en grandes et petites Eringdranes; les petites Eringdranes sont au Sud, et c'est d'où sort la rivière de Mangharac (Menaharaka). Les grandes Eringdranes sont au Nord et finissent au pays des Vohits-Anghombes (Vohitsanomby ou YohiUomby), dont la rivière de Mansiatre (Matsiatrà) fait la séparation. (C'est un pays très peuplé et qui peut fournir plus de trente

mil hommes en un besoin. Le pays est tout plain et est bordé à l'est de grandes montagnes fertiles en riz. Ce nom d'Amboalambo, qui est appliqué aux seuls Merina (ou habitants de rimorinà) de race malais, est celui qui apparaît qu'au commencement du xiii^e siècle, montre, comme nous l'avons déjà dit, que ce n'est qu'à cette époque que les chefs malais ont commencé à avoir une réelle autorité dans l'intérieur du pays. -b) Les Sakalavâ se refusaient, en effet, à vendre aux Amboalambo ou Merina des armes à feu et de la poudre, et les relations assez rares et difficiles que ceux-ci avaient avec les gens de Matitanana et d'Anosy (Drury^{*} Journal, 1799, p. 103) ne leur permettaient pas de s'en procurer beaucoup de ce côté. (f) Le Betsibokâ s'appelait autrefois Mananara; sur le plan d'Owen (1894), il est désigné sous ce nom, que du reste il porte encore aujourd'hui dans l'Imerina où il prend sa source et qui n'a été taboué par les Sakalavâ qu'à vers le milieu du xix^e siècle. Le nom de Mananara n'est plus aujourd'hui appliqué dans le Boinfl qu'à l'un des bras de son delta, au fond de la baie de Bombétoké.

The text on this page is estimated to be only 25.83% accurate

1)0 MADAGASCAR. mont : au Sud, FARindranô (les Eriiigdraiies de Flacourt) où leMananantanana, affluent du Matsiatra, et le Menaliaraka, affluent du Mananara, |>rennent leurs sources et qui forme aujourd'hui le district méridional du Betsileo; et, au Nord, rAndriainbohitsombilahy, ou plus brièvement rAmbohitsombv ou le Vobilsanombv (litt. : où il v a des bœufs dans les montagnes) [les Vobits Anghombes de Flacourt), qui correspond au LalauginA actuel ou district Est du Betsileo et que traverse le Matsiatra -1'. H faut arriver à 177/1 Pour avo*r c'es notions sérieuses sur Flmerina. Mayeur qui a, pendant trente années, de 1768 à 1787. rempli dans resle, Flacourt n'a pas aborde, ni à Foulepointe, ni à Tilc Sainte-Marie, les deux seuls points où il a atterri sur la côte orientale et où il a pris connaissance du pays d es Sihanaka qui y venaient trafiquer fréquemment. Il est donc tout naturel que, n'ayant entendu parler d'aucun peuple intermédiaire entre les Vohitsombv et les Sihanaka, il les ait considérés comme limitrophes et les ait placés sur sa carte au hasard de son imagination au beau milieu de Tile. Mais la réflexion suffit pour faire comprendre qu'à cette époque, où il n'y avait que de petits clans continuellement en guerre entre voisins, il était matériellement impossible pour les habitants de la province d 'Arindrano d%aller attaquer et piller une peuplade qui habitait h 75 lieues de là et dont les séparait un vaste désert montagneux et aride, sans ressources d'aucune sorte. S'il y eût eu guerre entre ces deux tribus, l'attaque fût, du resle, plutôt venue des Hovâ dont le pays plus froid, plus stérile, très pauvre en bétail, comme nous l'apprennent les Européens qui l'ont visité au xvme siècle et comme nous l'enseignent les traditions locales, ne pouvait, à cette époque, tenter ses voisins, mais qui auraient eu, au contraire, tout lieu d'aller razzier les nombreux troupeaux de bœufs que possédaient les habitants du pays de Vohitsombj arrosé par le Matsiatra. fl- Voir mon Histoire de la géographie de Madagascar . 1899, notes des pages 1 83 et 188. — C'est à la suite de la tentative, du reste infructueuse, que fil vers 18 1 5 Ramitrahâ, le roi des Sakalavâ du Ménabé. pour conquérir flsandrft, district situé à FOuest du Matsiatra, que les divers chefs de ce district et des districts voisins firent alliance pour se défendre contre l'ennemi commun, et qu'après leur victoire tous les habitants du pays compris entre le aoe et le 29e parallèle, d'une part, et la bande de forêts de l'Est et le désert montagneux qui s'étend à

l'Ouest jusqu'au Bongolava, d'autre part, ont adopté le nom de Betsileo , c'est-à-dire les Invincibles. — Le district d'Arindrano, le plus méridional, a été visité pour la première fois en 1667 par le sieur de la Case qui y a pris 90,000 bœufs(!) (Arch. colon., Méni. du 18 fév. 1668). Ce district, que gouvernaient les Zafy Anaranâ, était en effet riche en bœufs; le climat, plus doux que dans l'Imerinâ, y est favorable à l'élevage, et il y a le long des cours d'eau de bons pâturages. Quant au district de Vohitsaomby, il avait deux villes principales, IalananindriU*), où régnait Andriambavizanakâ lors de la conquête de ce pays 0 Ville située sur le bord gauche du Matsiatra, à 8 kilomètres à l'Est-Nord-Est de la ville moderne» de Fiaoarantsoa (Giâxdidiir, llietoire de la géographie de Madagascar, 1899, t. I, p. 188).

The text on this page is estimated to be only 24.50% accurate

92 M \i>\<;\sc\it. grande douccMir el d'une extrême politt»s8t» , ils sont menteurs, Inpomtes. Apres au gain e! avarés, rusés, très portés au vol. s'ingéniant a vendre à faux poids et à fausse mesure, pillant et rançonnant les passants et les voyageurs. L'organisation sociale et l'activité agricole et commerciale des Meriit, ainsi que leur habileté dans les divers métiers, qui ont fait, ajuste titre, rétonnement de Majeur habitué a la barbarie des Malgaches de l'Est, du Nord et du Nord-Ouest, si différents sous tous les rapports des habitant du centre, sont caractéristiques de la race malaise qui. en moins de deux siècles, a donné au centre de l'île un commencement de vraie civilisation.

CHAPITRE IV. IMMIGRATIONS SÉMITES. Immighatio.ns juives. — Longtemps avant la venue des Malais'l', en un temps toutefois qu'on ne peut préciser avec certitude, se sont établies à Madagascar des colonies sémites. Un ancien manuscrit arabe, trouvé à Mayotte, manuscrit qui relate l'histoire des îles Comores, raconte que la plus grande l d'entre elles. Ngazidya, a été peuplée sous le règne de Salomon par des Arabes ou plutôt par des Juifs Iduméens originaires de la mer Rouge (2). D'autre part, Flacourt a trouvé, en i6f)2(3), les traces d'une colonie juive'l' sur la côte orientale de Madagascar, tant à l'île de W Les Ândrianâ d'Imerina, qui sont d'origine malaise et dont les ancêtres sont venus au \vf siècle, disent que les Silamo Arabes ou métis d'arabes musulmans) et les Karany (Indiens musulmans) sont arrivés à Madagascar longtemps avant eux. W Cité par fievrey (Essai sur les Comores. 1878, p. yi) : «A l'époque de Salomon-benDaoudou (Salomon, fils de David), deux Arabes ou Iduméens, venant de la mer Rouge avec leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves, sYtablirent à Ngazidya (la îrandeConiore), et. après, il arriva lieaueoiip d'hommes d'Afrique, de la côte du Xanguebar, pour habiter ces lies.* — Boothby. en 166/1, dit que les Malgaches descendent probablement des enfants d'Abraham et de sa concubine katurah, qui, d après l'Ecriture, ont été envoyés dans l'Est (!). •3) Flacourt a séjourné tant à Fénerive qu'a l'île Sainte-Marie du 10 octobre au 18 novembre i65s. (*) n Les peuples que j'estime estre venus les premiers à Madagascar, ce sont les ZafeHibrahim , ou de la lignée d'Abraham, habilans de Tisle de Sainte-Marie et des terres

The text on this page is estimated to be only 29.45% accurate

9'i MADAGASCAR. firment celte opinion (,). Flacourt fait remarquer qu'ils n'avaient jkis connaissance des prophètes postérieurs à David, ce qui semble indiquer qu'ils nomment SUcily, ne font rien et n'entreprennent aucun voyage qu'ils n'aient sikilé. Ils ne sont nullement traîtres, ni adonnés à tuerny massacrer, ny voler; ils rachètent plutôt que de permettre qu'on tue; ils sont en somme bons, fort soigneux de cultiver la terre. Ils nourrissent des taureaux et vaches seulement pour laitage et pour sacrifier lorsqu'il y a un malade. Il n'y a que ceux qui savent une certaine prière MivoRECHE (mivorikà a)) qui ont la faculté de couper la gorge aux bêtes, en quoi ils sont si scrupuleux qu'ils mourraient plutôt de faim que de manger de la viande d'une bête qu'un chrétien ou un homme du Sud aurait tuée. Ils sont de la race d'Abraham, ne connaissent point Mahomet et nomment kafiry ceux de sa religion. Ils connaissent \oé, Abraham, Moïse, David, mais ne connaissent aucun autre prophète , ni Jésus-Christ. Ils sont circoncis, ne travaillent pas le samedi, ne font aucunes prières , ni jeûnes , mais des sacrifices de taureaux, vaches, cabris, coqs. Ils ne châtrent aucun animal, ni même le tabac. Ils sont hospitaliers n (Flacoubt, loc. cit., p. sa)'bl M François Martin, rr qui se renferme toujours dans ce qu'il a vu», dit (Manuscrit des Archives nationales, 1668, p. 3n, et Copie de la Bibl. Grandidier, p. 3 1 1) qu'à Ghallemboule (Analambolft [litt. : où il y a des forêts de bambous], la province actuelle de Fénerive) , où il a résidé de i665 à 1668, les indigènes «• ne font aucun exercice de religion; ils avouent pourtant qu'il y a un Dieu qu'ils reconnaissent pour l'auteur de tous les êtres , qu'ils font tout bon ; ils le nomment Zanhaar (Zanahary). . . Ils craignent fort le diable, qu'ils nomment Belitche (Iblis); ils le font auteur de tous les maux et ils lui donnent le premier morceau des bêtes qu'ils sacrifient ... Ils ont du respect pour le samedi; ils ne travaillent pas ce jour-là à leurs plantages; l observation particulière de ce jour, leur circoncision i*t lavcrsiou de quelques-uns à manger du porc font connaître que quelques Juifs ou des personues de cette religion ont été autrefois dans cette contrée, qu'ils y ont instruit les peuples et quy leur en est resté des coutumes»; plus loin (p. 317, 3i9), il ajoute: «il n'y a peut-être point de nation au monde plus superstitieuse; ils n'entreprendront point de voïage, ne se résoudront point à faire la guerre, ny à commencer leurs plantages, ny généralement à quelque action que ce soit, sans avoir auparavant consulté les ampagajars

(inpanazary)(f), c'est le nom de leurs devins; ces gens-là tirent leurs conjectures sur une tablette où il y a les figures à leur mode des planètes, des signes du zodiaque. Us couvrent cette tablette de sable et, par des traits qu'ils tirent dessus, ils donnent la solution de ce que l'on leur demande.//* ont une autre sorte de divination par des poulets qu'ils enferment deux ou trois jours sans leur donner à manger; Fampagajar (mpanazary) compose ensuite une drogue qu'il jette à ces animaux après les avoir lâchés, et, suivant ce qui leur arrive après en avoir mangé, il lire encore sa conjecture de là. Il y a un degré de science parmi eux pour avoir la liberté de couper la gorge au bestial; ce degré dépend d'être né des premiers d'un village et de savoir une espèce de prière qu'ils disent tout bas avant que d'égorger. M Vorikd est le mot arabe woraiqa « petite feuille de papier » où Ton inscrit des formules cabalistiques (de Gooje^ (*) D'après Flacourt (p. 96), les habitants de la côte Est, entre la baie d'Antongil et la rivière d'Onibé (Foulpointe), ont les mêmes mœurs et se disent Zafy Ibrahim. <c) Hazary, charmes, enchantement; numazary, deviner, ensorceler; mpanazary, devin, sorcier. — Ce mot vient de l'arabe où ir deviner » se dit trhasara » et <r devin » trhauâr ».

The text on this page is estimated to be only 22.77% accurate

% MADAGASCAR. nous surprendre, car on sait que dès la [du] haute antiquité les Arabes du Yémèn ont fréquenté la côte orientale d'Afrique aussi loin au moins que Sofala(1) et il est certain que l'archipel des Comores et l'île de Madagascar ont reçu la visite de leurs navigateurs. D'autre part, les historiens anciens nous apprennent qu'un siècle et demi avant Jésus-Christ les Arabes vendaient aux Grecs des denrées qu'ils allaient chercher sur la côte d'Afrique jusqu'au canal de Mozambique, et dans son Périple il la mer Erythrée, Amén dit qu'ils y échangeaient des lances, des haches, des couteaux, des verroteries, etc., contre de l'ivoire, de l'écaillé, etc. Il ne semble donc pas douteux que les Juifs ont été les premiers à fonder quelques colonies plus ou moins volontaires au milieu des nègres orientaux venus antérieurement de l'Indo-Océanie, mais leurs descendants sont tellement mêlés aux autres habitants que si, au xv^e siècle, du temps de Flacourt et de François Martin, il en restait encore quelques traces dans l'île de Sainte-Marie et sur la côte voisine, il est impossible aujourd'hui de les retrouver avec quelque certitude. Ce n'est pas qu'il n'y ait, dans toutes les peuplades malgaches, un vieux fonds d'idées qui semblent dériver directement de la civilisation juive antérieure à Salomon (2), mais si 1) Les Juifs et les Sémites de l'Arabie ne sont pas les seuls peuples qui aient eu jadis des relations commerciales avec les habitants de la côte d'Afrique; de temps immémorial, les Hottes égyptiennes, probablement il y en eut aussi les (Chaldéens, les Babyloniens, les Assyriens, les Phéniciens, les Tyriens ont navigué dans ces parages. 2: A Madagascar, comme autrefois chez les Juifs, la religion est toute (matriarcale, sans processions, sans cérémonies liturgiques et, en somme, sans éclat; parmi les coutumes malgaches, axant trait à la religion, qui rappellent les coutumes juives, nous citerons : d'abord, la croyance en un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, qui n'est représenté par aucune figure ni aucune image ; puis les usages suivants : 1° d'offrir à Dieu des sacrifices d'animaux, qui étaient l'essence de l'ancienne religion juvaise, la tête des victimes tournée vers l'Est, et de marquer avec leur sang, regardé comme efficace pour effacer les péchés. tantôt les assistants, tantôt les maisons, comme à la pâques juive, ou bien des pieux dressés à cet effet ; 2° de brûler de l'encens et de danser b) pendant les invocations; de tendre, en priant, les mains vers le ciel (* Le Malgache a une croyance aveugle dans les gris-gris et les

fétiches, qui sont d'ordinaire particulier au\ individus, quelquefois nationaux comme les Sampjf des Merinâ par exemple, mais ce culte des Sampy n'était p«> approuvé par tous et le P. de la Vaissière a connu à Tananarive des vieillards qui réprouvaient cette idolat impopulaire et ne rendaient d'hommages qu'au Dieu créateur du inonde. (k) Dans le Bilô des Sakalavâ ou Salamangd des tribus de l'Est (cérémonie d'exorcisme pour chasser l'Ksprit mauvais du corps des malades [Bilô et Salamanga sont la transcription des noms arabes du diable Iblis el de Soleîman ou Salomon |). \o soi-disant poss«klé danse avec »a femme et ses proches parents devant le

The text on this page is estimated to be only 26.41% accurate

98 MADAGASCAR. civilisation, il n'est pas besoin de supposer que ce sont des Juifs venus à Madagascar qui l'ont importée, puisque les premiers immigrants avaient déjà cette religion et ces mœurs. Ces us et coutumes ont-ils été apportés malheurs d'en être exclus; 15° ils accompagnent les cérémonies funéraires de grands repas; 160 lorsqu'ils sont en deuil, ils ne portent que des vêtements sales et vieux, ils ont la tête et les pieds nus, ils se rasent les cheveux et la barbe, ils couchent par terre, et ils ne se lavent ni ne s'ignent le corps; 170 ils ne prononcent plus le nom des personnes mortes; 180 au retour d'un enterrement, les assistants et, à la fin du deuil, les parents sont contraints de se purifier par des ablutions lustrales. Enfin, dans les usages et coutumes de la vie journalière -, qui sont communs aux deux peuples, on peut remarquer: 19° que la femme est à Madagascar, comme jadis en Judée, considérée presque à l'égal de l'homme et que la stérilité est pour elle un opprobre; 20° que les sorciers y sont tués à coups de bâtons ou lapides, afin d'éviter que leur sang impur ne souille la terre; 21° qu'à la mort du père ses femmes passent au fils aîné et que le frère hérite de celles de son frère; 22° que, comme il est recommandé dans le Talniud, ils ne jettent au vent ni les cheveux coupés ou arrachés, ni les rognures d'ongles; 23° que les nombres impairs 3 et 7 et le nombre 12 sont sacrés; 24° qu'ils divisent l'année en douze mois lunaires et la semaine en sept jours; 25° que l'adoption d'enfants est d'une pratique habituelle; 26° qu'une jeune fille s'abstient de voir son amant lorsque son père et sa mère sont gravement malades; 270 qu'il est formellement défendu aux parents de regarder la nudité de leurs enfants de l'autre sexe; 280 que certains rois et certaines familles se permettent l'inceste; 290 que les chiens et surtout leurs ordures sont réputés immondes; 30° que les débiteurs insolvables sont traqués sans pitié; 31° qu'ils donnent le nom de « taureaux » aux hommes forts, puissants (comme les Juifs à Isaïe); 32° qu'ils soumettent les inculpés à diverses ordalies analogues à celle de la coupe des eaux amères des Juifs. Rappelons, en outre (voir plus haut la note de la page 5), qu'il y a sur la côte Est de Madagascar diverses légendes qui dérivent des Ecritures saintes. J'ai constaté que les Antimoro regardent le dimanche comme le jour où Dieu s'est reposé après avoir créé le monde en six jours et que, pour cette raison, ils n'enterrent pas ce jour-là. Je dois toutefois faire remarquer que certaines de ces croyances existaient aussi en Arabie avant Mahomet. Les

anciens Arabes ne pratiquaient pas plus, en effet, que les Juifs les cérémonies rituelles et ne se complaisaient pas davantage dans les spéculations de théologie métaphysique; ils reconnaissaient l'existence d'un Dieu suprême, créateur du Ciel et de la Terre, mais ils ne lui élevaient pas de temples et ils n'avaient point de prêtres. Au-dessous de Dieu étaient les Génies ou Djinns qui, d'ordinaire invisibles, quoique pouvant prendre à volonté les formes les plus bizarres, lui (*) Je n'énumère pas, parmi ces coutumes, celles toutes caractéristiques cependant qu'elles sont, que Flacourt attribue aux Zafy Boralià de Sainte-Marie, telles que de faire mander maîtres et esclaves ensemble et de ne pas châtrer les animaux, parce qu'elles n'existent nulle part ailleurs à Madagascar et qu'elles sont même tombées en désuétude depuis longtemps dans cette partie de nie. (b) Dans l'Imerinà, un voleur surpris en flagrant délit sur un marché public est lapidé par le peuple. Dans le Sud-Est, à Iavibolà, j'ai vu lapider un individu accusé de sorcellerie que poursuivait une meute d'hommes, de femmes et d'enfants. (c) Les Merinà invoquent les douze rois, les douze montagnes, les douze talismans, etc.

The text on this page is estimated to be only 26.19% accurate

100 M*i>\<*;sr.AR. Immigrations ar**bk!**> et persanes. — Si Ton ne retrouva (>lus les traces des anciennes colonies juives, il n'en est pas de même des colonies musulmanes; il existe, en effet, des ruines arabes en un certain nombre de localités tant de la côte orientale que de la côte occidentale, et, dans le Nord-Ouest comme dans le Sud-Est, il va des familles dont l'origine sémitique est indéniable, malgré leurs croisements nombreux avec les indigènes. Les historiens arabes donnent peu de renseignements sur l'expansion de l'Islamisme dans l'Afrique orientale et les îles voisines; les sauvages habitants de ces régions, qui n'ont pris aucune part aux luttes politiques et religieuses des Musulmans, et qui ignoraient le reste du monde comme ils en étaient ignorés, n'avaient en effet rien qui pût exciter leur intérêt, leur rôle se bornant à fournir de temps immémorial aux peuples civilisés des esclaves et quelques rares produits naturels !}). En compulsant leurs ouvrages et les chroniques locales des principales villes de la côte orientale de l'Afrique et de ses îles 2), ainsi que» les relations des grands voyages maritimes faits dans la mer des Indes au xvie siècle par les Portugais 3\ on arrive cependant à suivre les principales immigra1 L'océan Indien a été parcouru dès les temps les plus anciens par des navires chaldéens, égyptiens, juifs, arabes, perses, indiens, etc. W. Quarante siècles avant JésusChrist, la Chaldée ou Babylonie, qui était déjà en grande splendeur, envoyait des bateaux aux pays des aromates et des épices; mais, à ces époques lointaines, la navigation se faisait uniquement dans un but de commerce, les Chaldéens, les Egyptiens, les Juifs, les Arabes, les Perses, etc., échangeant leurs produits contre ceux de l'Inde, de l'Indonésie et de l'Afrique, puis s'en revenant chez eux. '-') Chroniques de Mogdicho, de Baraoua, de Kiioa et des îles d'Oungouya (dénommé à tort Zanzibar par les Européens, qui ont pris la partie pour le tout) et de \gazidya (ou la Grande Comore), etc. W Correa, Barros, Diogo do Couto. Albuquerque, Paria y Sousa, Castanheda, Fr. d'Andrada, Osorius, Damiano de Goes, Antonio Galvao, Joao dos Santos, etc. — Les premiers navigateurs euroj>éens qui ont pénétré dans l'Océan Indien à la fin du xve et au commencement du xvr siècle, Vascode Gama , Pedralvarez Cabrai, Alfonso de Albuquerque. etc. , y ont trouvé partout des villes importantes et très florissantes b (pie de nombreux navires de la Mekke. de l'Egypte, d'Aden, d'Ormuz, de Cambaye, de Mangalore, etc., mettaient constamment en *J La périodicité el la

régularité des vents et des courants dans l'océan Indien ont beaucoup contribué au développement de la navigation chez les peuples sémitiques et aryens de l'Asie. ib) Sur la côte Est d'Afrique : Sofala. Mozambique, Kiloa, Oungouva (ou ville de Zanzibar), Malindi , Mombaz, Lamou, Baraoua, Mogdicho, etc., et Ngazidya (la grande-Comore); sur la cote occidentale de l'Inde : Cambaye. Mangalore. Cannanor, Calicut, Ponani. Cochin, etc.: dans l'Extrême-Orient : Malacca , etc.

The text on this page is estimated to be only 28.58% accurate

102 MADAGASCAR. et commerçant^, ont fait de tout temps la traite des esclaves et le commerce de l'ivoire, de l'écaillé et de la poudre dor avec les indigènes de la côte africaine, ce n'est qu'après l'extension de l'Islamisme dans l'Arabie, la Perse et l'Egypte que de vraies colonies musulmanes se sont établies sur cette côte. Cependant, avant que le fanatisme ait poussé les Musulmans orthodoxes à tenter la conquête religieuse du monde et qu'ils aient envahi l'Afrique comme l'Asie, prêchant, les armes à la main, la parole de leur Prophète, plusieurs familles arabes s'y étaient déjà établies, ayant quitté leur pays et s'étant réfugiées sur la côte orientale et dans les îles voisines à la suite des luttes sanglantes engendrées par les rivalités entre les dynasties qui se sont disputé le pouvoir suprême pendant les deux premiers siècles de l'Hégire et aussi par les grandes dissidences religieuses qui ont marqué les débuts de l'Islamisme (J). de Bornéo, For et l'argent de Sumatra, les épices de Siam et de Java, la laque du Pégou, la cannelle de Ceylan, les tissus du Bengale, les diamants de Narsinga (de la vallée du Pennar, à l'Est du Mysore), les perles de*Kalakaré, etc. A Sumatra, où les Arabes étaient accoutumés à trafiquer d'ancienne date, il y avait sur rade, lors de la venue de Diogo Lopes de Sequeira en 1509, une foule de navires du Bengale, du Pégou, de Siam, de Java, de Luçon, de Chine, etc. (Babbos, t. III, p. 399)('). (1) Hérodote, 600 ans avant J.-C., parle de l'Arabie Heureuse comme de la plus riche contrée du monde, et Strabon décrit en détail les richesses de la ville de Mareb (qui est la Saba de la Bible) où un commerce séculaire avait développé un luxe inouï. Les Phéniciens ont pendant longtemps été les intermédiaires entre les Arabes et l'Europe pour l'importation des objets de l'Orient : ivoire, aromates, pierres précieuses, poudre d'or, écaille, esclaves, etc., dont Tyr était le grand entrepôt. Ptolémée au 11^e siècle après J.-C. et Arrien, dans son Périple de la Mer Erythrée, disent que la côte orientale d'Afrique était jusqu'au delà de l'Equateur sous la suzeraineté du roi du Yémèn (ou pays de Mopharis) et que les habitants de Muza (ville située aux environs de la moderne Moka) y allaient chaque année, à bord de navires conduits par des pilotes connaissant bien les lieux et la langue des indigènes, échanger des lances, des haches, des couteaux, des poinçons, des verroteries, du vin et même du blé, de l'huile de sésame, du miel de canne ou sucre, du beurre, contre de la cannelle, des aromates, de l'écaillé, de l'ivoire, des esclaves à

destination surtout d'Egypte, etc., et revenaient dans la mer Rouge en juillet (kl. (s) Au début de l'Islamisme, les populaW Les marchandises, que les Arabes allaient chercher en Afrique, dans l'Inde, à Malacca et à Sumatra, étaient rapportées soit à la Mekke ou à Suei et de là, par chameaux, au Caire et, par le Nil, à Alexandrie, où les Vénitiens venaient acheter les épices de Calicot, soit dans le golfe Persique, à Ormoui, d'où on les envoyait à Basora et, d'abord par l'Euphrate, puis par caravanes, en Arménie, en Tartane ou bien à Damas et à Beyrout, où s'approvisionnaient les Vénitiens, les Génois et les Castellans. — Les Portugais, en pénétrant dans l'océan Indien, ont ruiné ce commerce (Babbos, t II, p. 176). (k) Geographi Grmci mmcre\$, Périples de la mer Erythrée, traduction de Ci. Mccllib, p. «67.

The text on this page is estimated to be only 29.19% accurate

ETHNOGRAPHIE. 103 Les premiers de ces colons semblent avoir été des Zeïdites(1), dont les uns ont quitté le Sowad de Koufa, après avoir échoué dans leur révolte contre le kalife Hischâm en 787 {2), et dont les autres, après avoir successivement tenté de renverser sous la direction d'Ya'hyâ, fils de Zeïd, le kalife Omayyade Walid et, sous celle d'autres arrière-petits-fils d'Ali (3), tious de l'Asie occidentale ont, même après leur conversion, conservé pendant assez longtemps un grand esprit d'indépendance, et les opinions les plus bizarres, les plus ridicules, si contraires qu'elles fussent aux textes du Koran, y ont trouvé des partisans. Les sectes hétérodoxes étaient nombreuses. Il y en avait même comme les Zanâdiqa (Ismaéliens, Fatimites, etc.), qui se sont séparés des Chiites ou sectateurs d'Ali ("> après la mort, vers 746, de leur septième imâm, Ismaël, fils de Djafar el-Sadik, et qui, s'ils n'avaient pas fondé leur doctrine sur des passages du Koran, ne mériteraient pas d'être comptés au nombre des musulmans; c'étaient, en effet, de vrais athées, qui cherchaient à propager les idées matérialistes et immorales; ils considéraient toutes les prescriptions religieuses ordonnées par Mahomet comme purement allégoriques et ils dispensaient leurs adeptes de les accomplir au sens littéral; ils permettaient et même conseillaient la fornication, la promiscuité et (à l'instar des Mages) l'inceste sans réserve; ils croyaient à la transmigration et admettaient l'union de leurs chefs, descendants d'Ali, avec Dieu (voir plus loin, p. 105). Il y a eu deux centres principaux de Zanâdiqa, celui de Koufa, qui a peu duré et a disparu vers 915, et celui de Balireïn, où ils ont conservé le pouvoir dans les provinces d'Oman et surtout d'El-Haça jusque vers 1050, et dont ils ont forcé, vers 908, ceux des habitants qui n'ont pas consenti à adopter leur doctrine à s'expatrier; la tribu des Azd et les Fatimites {b\ qui ont régné quelque temps sur l'Hedjaz et le Yémènet, de 968 à 1171, sur l'Egypte, appartenaient à la secte ismaélienne. W C'est du moins ce qui ressort de la relation de Maçoudiet des récits de Barros (Asia portugueza), de João dos Santos (Hist. de l'Ethiopie), etc. Les Zeïdites ou Echya Zeïd, Isy fl***' (c)» étaient des sectateurs de Zeïd, fils d'Ali Zeïn el-Abidin, fils de Hosaïn, fils d'Ali, fils d'Abou-Tâlib, le prince des Qoraïschites, et, par conséquent, arrière-petit-fils d'Ali, qui est, comme l'on sait, le gendre et le cousin de Mahomet. Zeïd avait épousé une femme de la tribu d'Azd et il n'acceptait pas toutes les

opinions du Koran. '2Î C'est dans cette révolte que leur chef ou Imâm a trouvé la mort. (3) Mohammed (à Médine et à la Mekke), Ibrahim (à Basora), Mousâ, Ya'hyâ et Idris, tous les cinq fils d'Abdallah , fils de 'Hasan , fils d'Ali, fils d'Abou-Tâlib, n'ont pas réussi dans leurs tentatives contre Mançour. Un autre Mohammed (A\ également descendant d'Ali, fut plus heureux à Koufa contre le sulM On sait que les Musulmans comprennent deux sectes principales, qui sont ennemies irréconciliables, les Sunnites et les Chiites. Les Fatimites se disaient descendants de Fatime, la fille de Mahomet, et par conséquent d'Ali, le gendr? du Prophète; leur premier kalife est de 909. (') Les premiers navigateurs portugais qui ont visité la côte orientale d'Afrique, parlent de ces sectateurs du Zeïd sous le nom de (ÏEmozaydij (Barros, Da Atia portugueza, édit. 1698, Dec. 1, livre vin, ch. iv, p. 91 1 ; \avigationi e Viaggi de Ramusio, i554, 3e édit. de 1 563, t. I, p. 387 C; D1000 do Couto, Da Aêia, Dec. X, liv. 1, ch. vu, p. A3; Faria r Sousa, Da A»ia, 1666, l. 1, p. ^3). C> Mohammed, fils d'Ibrahim, fils d'ismaël , fils d'Ibrahim, fils d'Hasan , fils d'Hasan , fils d'Ali, fils d'Abou-Tâlib

The text on this page is estimated to be only 25.10% accurate

IO'i MADAGASCAR. les kalifes abassides Abou-Djafar al-Mançour et Mamoun, ont été finalement vaincus en 816, tant à Koufa et à Rasora qu'à Médine et à la Mekke, et ont dû quitter l'Arabie. A cette même époque, les Ismaéliens(1), qui, plus tard, ont exercé le pouvoir pendant un certain temps en Arabie, notamment à Bahreïn et à la Mekke. et en Egypte, tentèrent en vain de renverser le troisième kalife abasside, Mohammed el-Mahdi, qui en fit mettre un grand nombre à mort vers 780. et ils furent presque exterminés par son fils MousA al-Hâdi vers 787; les survivants, terrorisés, se cachèrent ou quittèrent le pays. Il est nécessaire que nous étudions en détail cette secte, car, comme nous le verrons plus loin, les Onjatsy, les Antambahoaka et les ZafindRaminia sont des descendants d'Ismaéliens. Il y a, en effet, dans ces trois familles un usage tout à fait extraordinaire et essentiellement caractéristique qui met sur la voie de leurs origines: elles ne réprouvent pas les unions incestueuses 2, malgré l'horreur que ces mœurs abominables inspirent à tous les autres habitants de Madagascar. Or, la seule secte arabe qui, au moyen âge, approuvait et même recommandait ces tanMamoûn avec l'aide d'Abou-Sarâva, mais celui-ci, ayant vu que cet Alide ne voulait pas se plier à sa volonté, le déposa et le remplaça par un autre, ayant le même nom de Mohammed^; il envoya aussi des descendants d'Ali dans les principales villes de l'Arabie, Zeïd -b' à Basora, 'Hosaïn'^ à la Mekke et un arrière-petit-fils de 'Hasan à Médine, qui tous, du reste, se l'iront détester à cause de leur cruauté et de leur conduite dissolue. Le pouvoir d'Abou-Sarâva ne fut pas de longue durée; vaincu en 816, il fut décapité, et beaucoup de ses partisans lurent massacrés; d'autres prirent la fuite et quittèrent l'Arabie, dont Mamoûn resta «lors le kalife incontesté. Quant aux Alides Mohammed, fils de Djafar, et à son fils Ali, qui, aidés par 'Hosaïn Ibn-al-Aftas, cherchèrent à défendre la Mekke contre l'armée de Mamoûn, ils furent abandonnés par les habitants et vaincus en 833, après une lutte sanglante; Mohammed fit ^1 soumission; les autres Alides s'enfuirent (Tabari, Chronique, traduction de Zotenberg, t. IV, p. &11, 'i3(J-'437, &99-503, 506 et 508). fl) Voir la note de la page précédente.

- Il me semble résulter, de ce que je sais à cet égard, que les incestes étaient pratiqués rarement, et non point dans un but de plaisir charnel, mais plutôt comme une œuvre pie, par obéissance à des croyances religieuses ou plutôt superstitieuses; les Karma thés, comme les Onjatsy et les Antambahoaka,

attachaient en effet à ces unions extraordinaires des vertus spéciales. (,)
Mohammed, fils de Mohammed, fils de Zeïd, fils d'Ali, fils d'Hosaïn, fils
d'Ali, fils d'Abou-Tàlih. •k' Zeïd, fils de Mouça, fils de Djafar, fils de
Mohammed, fils d'ili, fils d'Hosaïn, fils d'Ali, fils d'Ahou-Tâlîli. " Hosaïn,
fils d' Hasan, fils d'Ali, fils d'li, fils d'Hosaïn. fils d'Ali, fils d' A bou-Talil>.

106 MADAGASCAR. à la foi musulmane était nul et dont les tendances étaient plutôt vers le mazdéisme (.), a tenté de réunir et a réuni crieurs libres penseurs, qui ne voyaient dans la religion qu'un frein pour le peuple, et les bigots de toutes les sectes Alides j> afin «de faire servir les croyants au règne des incrédules n. Il y avait neuf degrés d'initiation et les initiés des classes inférieures avaient une foule de croyances que repoussaient ceux des classes supérieures. Les membres de cette secte admettaient l'apparition successive de prophètes, dont ils comptaient six: Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus et Mahomet, et ils considéraient comme sacrés les nombres sept et douze; à leurs yeux, tout ce que faisait, tout ce qu'ordonnait l'imam légitime était juste. Abdallah ibn Maïmoun s'empara peu à peu de l'esprit de ses disciples au point de leur faire accepter un communisme complet, non seulement leur faisant mettre en commun tous leurs biens, mais ordonnant à toutes les femmes de se mêler indistinctement aux hommes, parce que, disait-il, tous ceux qui ont la même foi doivent agir comme s'ils n'avaient qu'un corps et qu'une âme(2). Il leur conseilla de s'affranchir des prescriptions de l'Islam, telles que la prière, le jeûne, etc., et de s'en tenir non point à la lettre, mais à l'esprit; plus de mosquées, plus d'animaux dont la chair fut réputée impure ! Le Koran était considéré comme un livre sacré, mais qu'il fallait lire «avec l'entente spirituelle 7?. En un mot, il leur permit de s'arroger toutes les licences, de tuer, de piller, de forniquer, etc. (3). L'astrologie a exercé sur eux une (1) Le mazdéisme est la religion des mages de Médie. t'2) Cette promiscuité ne devait pas du reste sembler extraordinaire aux Perses, chez lesquels, conformément aux principes de Zoroastre ou plutôt des mages de Médie, les unions incestueuses étaient depuis longtemps licites. En effet, la religion des Perses autorisait non seulement les unions temporaires, mais les mariages entre père et fille, mère et fils, frère et sœur; l'histoire rapporte qu'Ârlaxercès II épousa sa fille Atossa en 358 avant J.-C. Disons cependant que, dans les pays non persans, l'inceste a été vite délaissé, car il était en contradiction avec les mœurs traditionnelles des Arabes (à l'exception des habitants du Yémèn et de l'Oman, chez lesquels ces mêmes mœurs existaient de temps immémorial d'après S Irabon [voir note 3, p. 1 18]) et des Africains. (3) Les villes de la côte Ouest du golfe Persique, c'est-à-dire du Bahreïn, étaient habitées par des Perses et par des Juifs qui ne s'étaient

pas convertis à l'Islamisme et, d'autre part, les Bédouins ou Arabes de l'intérieur ne remplissaient pas volontiers les

108 MADAGASCAR. la disparition de la religion musulmane, que les karmathes avaient profané la grande mosquée de Koufa, pillé en janvier 830 le temple de la Mekke et massacré des milliers de pèlerins en plein hadj. A cette époque, les Abbassides n'avaient déjà plus leur ancienne puissance et l'empire arabe commençait à subir le joug des barbares turcs et berbères. Après l'assassinat en 910 de leur chef Abou-Saïd qui laissa sept fils, les Karmathes, désireux de faire librement le commerce dans le golfe Persique et dans l'Irak, notamment avec Sirâf, vécurent en paix pendant dix ans avec le khalife de Bagdad. Cependant l'un des fils d'Abou-Saïd, Ahou-Tâhir, ayant conquis l'Oman, devint momentanément le véritable chef de l'Arabie; en 931, il prit Koufa, mais, en 940, il perdit une partie de ses possessions. Après sa mort qui eut lieu en 944, les Karmathes ne firent plus parler d'eux pendant une vingtaine d'années, sauf en 951 lorsque, sur l'ordre du troisième khalife fatimite, ils réintégrèrent dans la Kaaba de la Mekke la pierre noire sacrée que, vingt-deux ans auparavant, ils avaient transportée à Lahsâ à l'instigation du fondateur de la dynastie, qui avait cru, en ordonnant cette profanation, enlever à la Mekke son caractère sacré et démontrer aux fidèles l'inanité de leurs croyances et de leur dévotion. Le quatrième khalife fatimite, Moïzz, s'empara de l'Egypte pendant que ses fidèles alliés opéraient une diversion en Syrie, et, en 969, il se fit proclamer souverain de la Mekke et de Médine; à cette époque, son autorité s'étendait jusque sur le Béloutchistan. De leur côté, les Karmathes envahirent le Punjab et s'emparèrent de Moultan; mais, à la suite de rivalités de personnes, ils se brouillèrent momentanément avec les Fatimites, dont ils avaient été jusque-là les soutiens inébranlables, et, en 978, ils firent, sans succès du reste, une expédition en Egypte contre El-Aziz billah, cinquième khalife fatimite, qui toutefois, pour se débarrasser d'eux, leur consentit un tribut annuel de 70,000 dinars, moyennant quoi ils s'en retournèrent à Lahsâ. En 985, ils firent de nouveau alliance avec les Fatimites. Les Karmathes conservèrent longtemps encore après le x^e siècle leur autorité sur les pays situés à l'Ouest du golfe Persique, avec des alternatives de succès et d'échecs. De 977 à 1050, en effet, des seyids, ou chefs

110 MADAGASCAR. lieu du viue siècle, plusieurs villes fortifiées qu'ils ont abandonnées lorsque les Sunnites de El-Haçà, qui étaient plus nombreux et mieux armés et qui étaient leurs ennemis religieux (l\ y fondèrent les villes de Mogdicho¹ *), de Baraoua, de Lamou, de Malindi⁽³⁾ et de Mombaz; ils se réfugièrent, les uns, dans l'intérieur du continent, les autres portèrent leur résidence plus au Sud, à Kiloa, par exemple-4', où les ont rejoints, plus tard, vers 975 , des Persans chiites de Chirâz⁽⁵⁾, qui ont, en outre, établi des comptoirs à Pat ta, à Oungouya (ville de Zanzibar), à Mozamétait fils d'une esclave abyssine et non, comme eux, de princesses persanes. Il s'embarqua à Ormuz, à bord de deux navires, avec sa femme, ses enfants, ses amis et ses serviteurs, et il s'en vint à la cote d'Afrique; il ne s'arrêta ni à Mogdicho, ni à Baraoua, villes fondées soixante-dix ans auparavant par des Arabes sunnites, parce qu'étant Persan, et par conséquent Chiite, il était d'une secte différente; il s'établit à Kiloa, où étaient déjà installés quelquesuns des Zeïdites qui avaient abandonné la cote d'Ajan lors de la venue des Sunnites de El-Haçà. Les habitants de Kiloa ont entretenu des relations suivies avec les lies Comores et la côte Nord-Ouest de Madagascar, où ils ont établi des comptoirs (Paria y Solsa ,A\$iaportugueui , 1. 1 , édit. 1666, p. 73 ; Ramlsio, Navigationieviaggi, 3rédit., i563, t. I,p. 357, DetE). (*) D'après la chronique des Rois de Kiloa (BARRos,Déc. I, liv. vin, ch. iv, p. si 1). W Voir la note de la page précédente. — Mogdicho est promptement devenu la colonie la plus puissante et la plus riche de toute la côte Est d'Afrique, comme l'ont constaté les navigateurs portugais qui l'ont visitée vers i500. C'est de cette ville que sont partis les premiers Arabes qui ont été commercer avec Sofala , où se trouvent des mines d'or, non pas qu'ils aient été en faire la découverte volontairement, mais parce qu'un de leurs navires, obligé de fuir devant une tempête, > a atterri par hasard. Ils n'out jamais osé s'aventurer au delà du cap Corrien tes, à cause des courants et des vents violents et changeants qui régner au Sud du tropique du Capricorne (B arros, 1. 1 , p. a 1 2). (*) Malindi, qui a été fondé vers 960, a entretenu de très ancienne date des relations de commerce suivies avec les ports indiens de Cambave et de Surate, et, comme nous l'avons déjà dit, en 1^90 Vasco de Gaina y a trouvé, mêlés aux Arabes, des Banians du Goudjerat. On sait, en effet, que les Musulmans se sont emparés, vers l'an t300, de cette province et de sa ville principale, Cambaye, où, du reste, des marchands arabes et persans

trafiquaient depuis longtemps ; ils y construisirent des dhaous ou navires, dont le deuxième roi de cette dynastie musulmane envoya quelques-uns à Malindi et, de là, vers le Cap de Bonne-Espérance. Surpris par une tempête, les navires furent jetés à la côte de Madagascar et les marins, hors d'état de regagner leur pays, se fixèrent dans cette île, qu'ils colonisèrent (Commentarios do Al/, do Albuquerque , partie IV, ch. xxiii, p. 100). O La chronique des Rois de Kiloa dit que cette ville a été fondée par des Zeïdites. <*) A l'avènement de la dynastie des Boudes à Chirai, vers 933, il y a eu une émigration considérable de Persans en l'Afrique (Gevrey, Le* Comoret, 1870, p. 76)*

The text on this page is estimated to be only 20.39% accurate

112 MADAGASCAR. Si, nous appuyant sur l'histoire sommaire des immigrations arabes des premiers siècles de l'Hégire, dont nous venons d'exposer les grands traits, nous consultons maintenant les rares documents écrits¹¹ et les traditions orales^{**} que j'ai recueillis tant dans le Sud-Est et l'Est que dans (1) J'ai écrit en 1867, sous la dictée de Razaomanery, le principal roi des Antanos}, la généalogie et l'histoire des ZafindRaminia, telles (que les donne le livre en caractères arabes que lui ont légué ses ancêtres qui se le sont transmis de main en main depuis leur arrivée à Madagascar, et où chacun d'eux a consigné les faits qui l'ont intéressé, mais non pas, malheureusement, tous ceux qui nous auraient intéressés. A Vatomasinâ (ville située sur le bord du Matitananâ), j'ai fait copier par un katibô, c'est-à-dire un chef religieux anakarii, les chapitres suivants du Son are, ou livre sacré des Antimoronâ. que ceux-ci conservent pieusement : i° l'histoire des Antambahoakâ ; 2° l'histoire de Raminia et de ses enfants nés à Madagascar; 3° la généalogie des ZafindRaminia; h° l'histoire du départ des Antimoronâ de la Mekke; 5° la généalogie des Zajikazimambô, des Anakarâ et des Anlitsimelo; 6° l'histoire de la création du monde; 7° la description du déluge et des grandes montagnes; 8° Fasiry Josofd Mohattuidô; 9° l'explication des Vntanâ ou destinées ; i o° l'histoire des Maleikâ (anges) et des Bilix [Ihlis des arabes] et Solaïmanâ ou Salamanffti [Salomon] (démons); 10° Fasiry Salama ileikoum; 11° diverses prières arabes bien connues : Alahomania galoka lafoa (Allahomma inni asolouka'lafoua, etc.. ô mon Dieu, je te demande le pardon . . .), Alakomainko (Allahomma innaka, etc., ô mon Dieu, tues. . .), AlahomasaUa (Allahomma salli alâ. etc., ô mon Dieu, bénis. . .), Zabarizo, Voamarometsa, et les 1°, ici?*, xcvi⁹, xcvin*, ci', es⁹ au cxi?*(aj sourates du Koran; 12° diverses invocations et recettes médicales. — Je possède en outre un vieux manuscrit arabe, usé, mal écrit, qui contient les explications des noms de Dieu, la manière de dire le cha]elet musulman, des phrases détachées du Koran et diverses formules cabalistiques W. 3- Outre les documents écrits dont je viens de parler, j'ai interrogé plusieurs chefs antanosv et antimoronâ sur leurs origines et sur l'histoire de leurs ancêtres, notamment, chez les Antanosy, Razaomanery, Ramakâ et Ral>efaner\$, qui, lors de mes voyages, étaient les seuls ZaûndRaminia sachant écrire avec les caractères arabes dont un antimoronâ (de la caste des Tsimetô) leur avait

appris l'usage , et , en 1 870 , dans la province de Matitananà,
 Andriambolamenarivô, qui vivait à Ivatfl sur le Matitananà et qui était le
 chef des Antimoronâ habitant entre ce fleuve et le Namorona (voir note a, p.
 i4i). (*> La plupart de ces sourates ou prièivs portent chei les Antimoronâ le
 même nom que diei les Arabes; ainsi ils appellent la \n Alahomondo
 (Alkamdou [liiltih] des Arabes), la 9/1° Alahomania (Alâmnackrm^) y la
 io5* (ou de l'éléphant) AUnnonUarakaifa (Alamlarakatfa) , la 106*
 LHafikoma (/,* Uafi Icountchim), la 107* Rrttalazy (Araîtalladhi), la 108*
 Inantaina (Inna atainaka), la 10g* holiza zohaly (Koulya aywoêkm), la 110*
 Izaza naêorolaho (lzaadjâ nafroullah), la 111* T\$obatty (Tabhatyadd) , la ut*
 KolokaUho (Koulkouallmkou), la 1 13* Kolozobirabilafak (Koala'
 oudhoubirabbilfnlaki) et la 1 1/1* kolozolnrabinaty (Koula
 ondhombirabbimmâêi). M Ce manuscrit est de forme carrée (o m. 16 >; o
 m. 16), à coin* arrondis, écrit sur du papier de fabrication malgache; il m'a
 été vendu par un Antimoronâ des bords du Matitananà. — A la Bibliothèque
 nationale, il y a un fonds malgache, composé de neuf manuscrits dont cinq
 proviennent de la riche et fameuse bibliothèque du couvent de Saint-
 Germain-des-Prés, où, depuis le commencement du xvii* siècle, les
 Bénédictins de SainiMaur ont fait tant de travaux de grande érudition et qui
 a été supprimée en 179s* Ces manuscrits, écrits l'un sur 1/1 feuillets de
 vélin de petit format, les autres sur du papier de fabrication indigène, ne
 fournissent autftm renseignement historique; il* ne contiennent que des
 dessins coloriés, grossièrement exécutés, d'hommes.

The text on this page is estimated to be only 27.21% accurate

ETHNOGRAPHIE. US ie Nord et dans l'Ouest de Madagascar, et si nous corroborons ces traditions à l'aide des récits faits par les anciens auteurs portugais l' et fran^Albuquerque, Correa, Barros, Diogo do Couto, Castanheda, Faria y Souza, Fr. d'Andrada, Galvao, Osorius, Duarte Barbosa, JoAo dos Santos, Damiano Goes, B. P. Luiz Mariano, etc. — Ces divers historiens, qui ont écrit au xvi^e siècle ou au commencement du ^{vii}e leurs chroniques très détaillées et véridiques sur les découvertes et les explorations portugaises dans l'océan Indien nous apprennent : i° Que vers 1300 des navires envoyés de Carabaye, ville située dans le N.-O. de l'Inde, à la cote Est d'Afrique et au Cap de BonneEspérance par le chef musulman du Goudjerat furent portés par une tempête sur la côte Sud de Madagascar (Commentarios do Albuquerque , partie IV, ch. xxi, p. 122); — a° Qu'en 1506 Tristan da Cunha trouva sur la côte N.-O. de Madagascar, dans les baies de Boina, de Mahajamba et d'Anorontsangâ, plusieurs villes arabes importantes qui entretenaient des relations commerciales avec Malindi et Mombaz (B*ros * Da Asia portugueza, Dec. H, liv. 1, ch. 1, p. 7-18); — 3° D'après les relations des navigateurs portugais du commencement du xvi^e siècle, les Persans de Chiraz établis à Kiloa ont eu une grande part dans la colonisation du S.-E. de l'Afrique, des lies voisines et de quelques ports de Madagascar (Barros, Dec. I. liv. viii, ch. iv , p. 211); Faria y Sousa (t. I, 1666, p. 73) dit également que peu après leur venue sur la côte orientale d'Afrique, qui date de 975 environ, les musulmans de Kiloa ont fondé des comptoirs dans les lies Comores et sur la côte N.-O. de Madagascar ; — 4° Diogo Lopes de Sequeira a appris a Fort-Dauphin, en 1508, que les habitants de cette région descendaient des matelots d'un navire du Goudjerat qui s'y était perdu jadis et dont le capitaine s'appelait Turubaya, nom qui a été donné à ce pays en son honneur W (Barros, Dec. II, liv. iv, ch. m, p. 363); — 5° D'après ce même Diogo Lopes de Sequeira, en 1508, les Arabes de la côte Est d'Afrique avaient commerce avec les gens de Matitanana, qui cultivaient pour eux quelque peu de gingembre (Barros, Dec. II, liv. iv, ch. m, p. 36, &); — 6° Deux matelots portugais, envoyés en 1508 par Diogo Lopes de Sequeira de FortDauphin a Matitanana par terre pour s'enquérir des productions naturelles du pays, ont rencontré sur cette côte deux Indiens de Cambaye, les seuls survivants de l'équipage d'un navire qui s'y était perdu vers 1180 en se rendant de l'Inde à Sofala

(Castanheda, t. H, if>o2,ch. evi, p. 34i); — 70 En 1 5 1 5 , Luiz Figueira établit un fortin à Matitanana, ville populeuse où il trouva plusieurs Arabes de la côte de Malindi (côte Est d'Afrique), et où il séjourna si\ mois (Barros, Dec. III, liv. i,ch. 1, p. 5); — 8° Les Arabes de Malindi qui, de temps immémorial, font le commerce avec les habitants du N.-O. de Madagascar, ont fondé dans cette Ile, d'après Balthazar Lobo de Sousa (1657), deux villes où vivent aujourd'hui leurs descendants et que gouvernent d'animaux et d'arbres, des figures cabalistiques, des prières, des invocations et des formules magiques, la plupart en langue arabe, et enfin des versets du Koran (voir dans G. Fbrhaxd, Les Musulmans à Madagascar, 1" partie, p. 66 et 67, les renseignements fournis par M. Zotenberg). — Le spécimen d'écriture antimoronâ aue le Rév. A. S. Hocketta publié en 1887 dans The Chrotticle of the London Missionary Society, p. 353, est aune facture si mauvaise qu'il est impossible de le traduire , d'autant plus que les points diacritiques sont omis. Il semble que c'est une page où un écolier a répété à de courts intervalles les mêmes formules pieuses. (,) Il y a là une confusion, car Turubaya (Touloubaya ou baie de Toulou) est la corruption du nom local do notre Fort-Dauphin actuel Taolananl, qu'on prononce à peu près Toulou-Nara. ITHNOGHirOIE. i5

114 MADAGASCAR. çais(,) et des noies récemment publiées sur ce sujet par MM. Ferrand²), Julliv et E. Gautier, nous pourrons, dans une certaine mesure, débrouiller le chaos des diverses immigrations arabes à Madagascar. Les légendes et les listes chronologiques qu'ont conservées pieusement les chefs des diverses tribus de la côte Sud-Est de Madagascar n'ont certainement qu'une valeur historique très contestable; en effet, la rédaction en est mauvaise et elles ne concordent pas toutes, et, bien qu'elles soient écrites en caractères arabes, elles sont rédigées en langue malgache, ce qui montre que leurs auteurs étaient déjà des métis, ignorants des choses des pays civilisés et incapables de bien comprendre et de répéter intelligemment les traditions laissées par leurs pères, qui eux-mêmes, du reste, ne devaient certainement pas être des lettrés. Mais, comme ce sont les seuls documents locaux que nous possédons sur les origines de ces familles, elles n'en sont pas moins utiles à étudier. Les tribus ou plutôt les familles malgaches qui ont des Arabes pour des cheiks, Tune dans un Ilot de la baie de Mahajambà, l'autre sur la côte N.-E. dans la baie de Bimaro (Vohémar) [Diogo do Couto, Dec. VII, liv. iv, ch. v, p. 3i 1]; — 9° Pedreanes, en t5i5, a acheté beaucoup de copal à Bimaro (Vohémar) [Barros, Dec. III, liv. i, chap. i, p. 6]; — 10° L'île de Madagascar est habitée, dans l'intérieur, par des païens et, sur les côtes, par des Arabes (Duarte Barbosa, i5i6, p. q3 i). W Cauche, Flacourt, Fr. Martin, Carpeau du Saussay, Dubois, Cap. Gigault, de Cossigny, de Valigny, de Maudave, Cher de La Serre, Mayeur, Rochon, Barthélémy Hugon, Cher de Froberville, Frappaz, Epid. Colin, Jacquet, Bernier, Noël, Guillain, Gevrey, etc. W M. Ferrand, qui est un arabisant, et qui a rempli pendant assez longtemps les fonctions d'agent résidentiel, d'abord à Majunga dans le Nord-Ouest de Madagascar, au milieu des Antalaotra ou métis musulmans, et ensuite à Masindranô (Mananjary) dans le Sud-Est, au milieu d'une des tribus qui descendent des Arabes, a recueilli de la bouche de chefs âgés et la plupart illettrés, par conséquent incapables de moderniser les traditions de leurs ancêtres, l'histoire des huit tribus d'origine arabe qui habitent le Sud de l'île : Antambahoakd et Zafitul Raminia (descendants directs de Raminia) et Antivandrikâ (descendants des compagnons de Raminia), Antiony, Zafikazimambo et Sahatavy (descendants des Mekkois venus à Madagascar postérieurement aux ZafindRaminia); Onjatsy (descendants de matelots arabes venus à Madagascar avant les ZaGndRaminia); Anakard (venus entre les

ZaGndRaminia et les Antiony?). Il a publié ces diverses histoires ou légendes en malgache et en français (voir *Les Musulmans à Madagascar*, 1^{re} partie, 1893, p. 11 à 8s); il a donné, en outre, celle des Anakara en caractères arabes sous le titre d'*Histoire d'Ali et de Mohahado* (loc. cit., 2^e partie, 1891, p. 141 à 143).

ETHNOGRAPHIE. Ho ancêtres se divisent, par leurs mœurs et leurs croyances, en quatre catégories distinctes : 1 ° les Omatsy , dont certains traits de mœurs rappellent celles des Ismaéliens et qui, d'après les traditions, ont précédé à Madagascar les familles suivantes ; 2° les Amamiuhoaka et les ZafindRaminia, qui s'en rapprochent sous plusieurs rapports, mais qui ont ou ont eu un certain fonds de croyances religieuses et qui cependant ne méritent guère plus que les Onjatsy le nom de Musulmans; 3° les Tsimetô(1), les AnakarX, les Axtioxv et les Zafikazimambô , qui constituent l'aristocratie des Antimoronà et qui, au début, pratiquaient au contraire les prescriptions du Koran, et enfin, k° les Antalaotiia du Nord-Ouest et de l'Ouest, qui ont été d'abord des Chiites et qui aujourd'hui sont des Sunnites, plus ou moins zélés et plus ou moins instruits, il est vrai. De ce que ces familles ont une origine arabe, il ne faut pas en conclure que leurs membres ont le type sémitique; en réalité, ils ne se distinguent guère aujourd'hui des autres Malgaches, et il n'y a pas lieu de s'en étonner, car leurs ancêtres ont pris femme, dès leur arrivée à Madagascar, parmi les indigènes de race indo -mélanesienne. Si, au xvnc siècle, le P. Luiz Mariano, Cauche, Flacourt, Carpeau du Saussay, etc., ont trouvé dans l'Anosy des Blancs, ces individus cqui n'étaient pas plus basanés que des Espagnols •» ne devaient point leur teint relativement clair à du sang arabe ou indien, qui, par suite d'un long métissage, était depuis longtemps noyé dans le sang indo-mélansien des indigènes, mais au sang européen que leur avaient infusé les Hollandais naufragés vers 1600 dans la baie de Sainte-Luce et environ un siècle auparavant les nombreux Portugais que le naufrage des deux navires de Pero Vaz 0 Roxo et de Père Annes Francès avait jetés, en 1627, sur la côte Sud-Est de Madagascar, auxquels se sont joints quelques-uns des matelots de Manuel de Lacerda et d'Alexis de Abreu, qui, traversant l'île, sont venus dans l'Anosy, espérant y trouver des compatriotes. Il n'en est plus de même aujourd'hui. W On dit indifféremment les Tsimetô ou de Ra-Nohâ (litt. : le seigneur Noé), qui les Tsimaitô, par abréviation de Zafitsimetô est d'après eux le grand ancêtre de leur (litt.: les descendants de Tsimetô) ou d'An- aïeul Tsimetô, celui de leur race qui est titsimetô (litt. -.les gens [de la famille] de venu le premier à Madagascar, AntilsimetoTsimetô); quelquefois on y ajoute le nom ranohà.

The text on this page is estimated to be only 20.12% accurate

116 M AI) \ (i ASC Alt. Nous allons passer en revue ces quatre classes de Malgaches descendants d'Arabes, en faisant remarquer qu'il, tandis que la quatrième a laissé des ruines assez importantes dans le Nord-Ouest, dans l'Ouest et dans le Nord-Est de Madagascar, les trois premières n'ont fait ni dans l'Est ni dans le Sud-Est aucune construction semblable à celles qu'on a trouvées à Vohémar, à Mahanara, à Nosy Manioko, à Nosy Manja (Nosy Langany), à Boina, etc. On dirait qu'ils ignoraient l'art de bâtir en pierres. i° Omats I. — Les Onjatsy habitent la province la plus septentrionale de Madagascar, l'Ankarana, surtout sur la côte entre le Cap d'Ambre et l'Ampanobé, rivière qui se jette dans la mer un peu au Sud de Vohémar (13°40' lat. S.) (11; ils sont, dit-on, au nombre de 7,000 à 8,000; il y en a aussi, mais seulement quelques centaines, sur la côte Sud-Est, à l'embouchure du Matitanana et aux environs de Fort-Dauphin. Ils sont originaires de l'Arabie) et ont d'abord habité une des îles du canal de Mozambique, qu'ils ont dû quitter après des guerres longues et sanglantes. Il y en a dans tout l'Ankarana, mais ils sont beaucoup moins nombreux dans l'Ouest, où Ton en trouve seulement quelques familles éparses çà et là au milieu des autres habitants du pays. Vohémar est aujourd'hui leur centre principal, parce que, lors de la conquête du Nord de Madagascar par Radama I^{er}, les Antankaran s'étant enfuis dans l'intérieur du pays et les Onjatsy ayant au contraire fait de suite leur soumission, ce roi nomma l'un d'eux chef de cette province. Ici: Les villages de Vohipen et de Monja, qui sont tout près de la bouche du Matitanana, sont habités par des Onjatsy. Tous sont d'accord à cet égard. Quelques-uns même citent la Mekke comme leur pays d'origine (Guilliet); d'autres disent qu'ils ont d'abord habité Malindi (Noël, Rech. Sakalava, tirage à part, 1843, p. 93). (*) En 1700, les Hounuili (OnjaUy) tribu musulmane, occupaient en nombre la côte Nord-Ouest de Madagascar (Noël, Recherches sur les Sakalava, Bull. Soc. Geogr. Paris, 1863, t. XIX, p. 380, et t. XX, p. 391; 1855, t. I, p. 1). - Dans la province d'Ambre, il existe une petite peuplade particulière, Antsalzi (OnjaUy) qui élève des chèvres (Dict. manuscrit du Ch^{er} de Frobertitte, Bibl. du Muséum britannique). — Dans le manuscrit n° 99 des Qirtons de [adagascar den archives de Fortification* de Colonin, manuscrit daté de 1816 et par conséquent antérieur à la conquête de l'Ankarana par Radama I^{er}, il est dit que les Anizatci (OnjaUy) habitent le bord de la mer depuis la

haie de Rodo (14° 38' 30" lat. S.) jusqu'à la rivière Ifontsy (13° à 30" Ut, S.).
— D'après Bernier, les habitants de l'Ankarana se subdivisent en plusieurs castes, notamment les Henézowibts (Onjatty), c'est-à-dire les véridiques (!), qui habitent la cote depuis Vohémar jusqu'à la haie d'Andravinâ (15° 55' lat. S.) [Notes sur le Nord de Madagascar, 183A, Bull. Soc. Geogr. de Bordeaux, 1886, p. 103]. — Il y a, sur les côtes Est et Ouest de l'Ankarana, des OnjaUy qui sont les descendants ou tout au moins les représentants d'une ancienne caste sacerdotale; ils ont la réputation de faire des miracles et d'attirer à leur volonté des bénédictions ou des malédictions sur la tête de leurs amis ou de leurs ennemis ; ils ne se marient qu'entre eux et ils ont des mœurs assez particulières (Batcuelob, Notes on the Antankaranâ, Antananarivo Annual , 1877³¹, reproduit dans Oliver, Madagascar, t. II, 1886, p. 39). — Avant la diffusion de l'Islamisme (par les Sunnites) parmi les Antankaranâ et les Sakalava du Boinâ, il y avait dans le Nord-Ouest de Madagascar une caste religieuse, les Anjuali (OnjaUy) , qui ne se mariaient qu'entre eux et qui avaient de l'influence sur les autres Malgaches (Hildebbajdt, Auszug zum Ambergbirge, Zeitschr. d. Gesellsch. f. Erdk., Berlin, 1880, p. 975).

The text on this page is estimated to be only 27.26% accurate

118 MADAGASCAR. Ils se marient entre eux; néanmoins ils ne se distinguent point par l'aspect extérieur des autres Malgaches au milieu desquels ils vivent(,), et ils sont tout aussi paresseux et ivrognes. Ils n'ont pas. comme les autres tribus de Madagascar d'origine arabe, l'obligation de ne manger que la viande d'animaux tués par certaines personnes et suivant certains rites. Ils momifient les cadavres et recueillent les liquides putrides qui en découlent¹, mais la caractéristique de leurs mœurs consiste dans le triste et abominable usage, qu'ils se transmettent religieusement de génération en génération et qui est tout à fait typique, de pratiquer l'inceste sans réserve, n'hésitant pas à avoir des relations avec leur mère, leurs sœurs, leurs filles³, quelque criminel que soit cet usage aux yeux de [^] Bien que les Onjatsy ne se mariassent qu'entre eux, leurs femmes, dont les mœurs sont aussi libres que celles de tous les Malgaches, ne se faisaient pas faute d'entretenir des relations passagères avec les hommes des autres peuplades; leur race s'est trouvée ainsi métissée, sans compter que probablement beaucoup d'entre eux ont, au début, pris femme parmi les indigènes. (2) Voir Hildebràfidt (Ausflug zum Ambergebirge, Zeitschr. d. GeselUch. f. Erdk., Berlin, i880,p. 1270) et Alfred Gbandidiei (Rites funéraires chez les Malgaches, Revue d'ethnographie j i88G, p. ai 5). (3) Sans cependant les épouser. — Cet usage extraordinaire n'existait pas chez les Arabes païens M (Paithier, Les Litres sacrés de rOrient, p. 5 18), mais chez les habitants de l'Arabie Heureuse qui, d'après Strabon (Géographie, livre XVI, trad. française, t. V, 1819, p. 300), n'avaient le droit de s'unir qu'aux femmes de leur famille, qui étaient par leurs seules prières, et tu n'as pas ôté ce pouvoir à leurs enfants. Ne crois pas que je m'attribue des ancêtres qui ne sont pas les miens, car je suis réellement un descendant de la Sirène qui est fille de Sarifo, et jamais je n'ai fait de talismans ni d'amulettes, ce qui serait contraire aux usages de mes pères. Or, voici une vache et son veau qui ne doivent pas être séparés, voici une vache grasse, voici du rhum et de l'eau dans ces bouteilles , voici des plats neufs, le tout mis sur une natte neuve. C'est ce que t'apportaient mes ancêtres, et c'est ce que j'apporte moi aussi, t'invoquant, te priant, comme ils ont fait de tout temps, pour qu'à ma demande ta conjures les malheurs qui pourraient tomber sur le Roi. Accorde-lui de nombreuses années de vie ! donne-lui bonheur et prospérité ! Périissent les individus qui lui veulent du mal , qui conspirent contre le

bien de son royaume! 0 mon Dieu, exauce cette prière que je t'adresse suivant le rite de mes ancêtres et fais que le Souverain, content de mon exorcisme, nie donne une bonne récompense!» Se levant alors, il aspergeait la vache et son veau avec du rhum et de l'eau pris dans les bouteilles et il en versait un peu dans leurs oreilles , après les leur avoir fendues, puis il les mettait en liberté, et on ne devait plus jamais y toucher; c'étaient des animaux émissaires. Il aspergeait aussi la vache grasse, puis il l'immolait et faisait carboniser la bosse et le foie au milieu d'encens; pendant cette cérémonie, l'Onjatsy disait : «Ayez confiance, mon Roi, vous vivrez de nombreuses années, votre royaume prospérera et personne ne lui nuira!» Le reste de la viande était mangé par l'exorciste et ses quelques compagnons ou distribué dans les villages voisins. — Les Onjatsy ont la curieuse coutume d'exorciser les enfants dans le mois qui suit leur naissance, à leur première sortie ; ils portent en cérémonie le nouveau-né sur le tas d'ordures qui existe toujours auprès des cases malgaches, et sur lequel on le couche. Chacun de ses parents s'assoit, l'un après l'autre, à côté de lui et, le prenant dans ses bras, l'élève en l'air en lui souhaitant toutes sortes de bonheur, et criant à haute voix Kama-Kama ! (a) Si les Arabes païens ne nouaient pas de relations avec leur mère, leurs filles et leurs tantes, ils épousaient, contrairement à la prescription du Koran, la femme de leur frère, les veuves étant considérées par eux comme faisant partie du bien de leurs maris, et aussi la soeur de leur femme.

120 MADAGASCAR. du Nord, qui, au moins dans le vieux temps, ne se servaient pas d'amulettes ni de gris-gris, ils ont, au contact des Antimoronà, acquis une grande habileté dans la confection et la vente très lucrative des talismans contre les balles, contre les sa gaves, etc. On leur donne, comme aux Tsimetô, le nom de Gardiens du pays el du peuple (Mpitaizâ ny iany sy ny vahoakà), et ils sont chargés de veiller à la conservation de deux des exemplaires du Sorabé ou Livre sacré (.). Leur aspect physique n'est pas du reste différent de celui des Antimoronà au milieu desquels ils vivent : figure ronde et plus ou moins plate, lèvres plus ou moins épaisses, nez plus ou moins élargi à la base, cheveux plus ou moins crépés, mais jamais droits, ce qui montre, quoique quelques individus aient encore la tête des Sémites, qu'ils sont intimement mélangés avec les indigènes. Les Onjatsy qui vivent dans la province de Fort-Dauphin^ sont venus, dit-on, dans le Sud avec les ZafindRaminia, dont ils auraient été les matelots; ils v forment la troisième et dernière caste des descendants d'Arabes ou Antampasimakà (litt. : habitants des sables de la Mekke), comme on les nommait au \vnc siècle; mais ce que la tradition ne dit pas, c'est s'ils ont accompagné les Antambahoakà et ZafindRaminia depuis la Mekke ou tout au moins depuis l'Inde, ou si ce ne sont pas plutôt, comme c'est très probable, des Onjatsy établis déjà dans le Nord de Madagascar avant leur arrivée sur la côte Nord-Est qui se sont attachés à eux et les ont suivis dans leur voyage le long de la côte orientale jusqu'à Matitanana et jusqu'à Fort-Dauphin. Quoi qu'il en soit, il est possible que ces Onjatsv(3) soient des descencette incantation. — Les Malgaches attribuent aux Onjatsy du Sud-Est le pouvoir de charmer les oiseaux et de les attirer dans leur main, d'enlever les yeux de leurs orbites pour les laver et de les remettre en place, etc. (I) Shàw, Antanan. Annual, 1893, p. 103. (2) Flacourt dit que <? les Ondzatsi (du SudEst) ont la peau rouge et les cheveux longs, point ou peu frises?) (Histoire de Madagascar, iG58, p. (J). Ils sont tout différents aujourd'hui. (3) Ce nom est peut-être une transcription malgache des mots Olonâ ny Azdy (litt. : gens de la tribu d'Azd); en effet, On est une contraction de Olonâ et le mot Azd, qui est trop dur pour une oreille et un gosier malgaches, est devenu Adzy ou Atsy, d'où Oniatsy, Onjatsy. L'hypothèse n'est pas invraisemblable et je la crois même exacte.

The text on this page is estimated to be only 15.74% accurate

122 MADAGASCAR. appartenant à une classe de la société plus élevée et connaissant l'art de l'écriture, qu'ils se sont transmis de père en fils dans les principales familles, ils ont des annales, très rudimentaires, il est vrai, où sont curieusement mêlés des souvenirs bibliques et quelques rares prescriptions du Koran où l'on reconnaît le souvenir confus et embrouillé des événements et des luttes qui ont marqué les premiers siècles de l'Hégire. Ces annales nous apprennent que les ancêtres des Anlambahoakà et des Zaiindllaminia sont originaires de la province de la Mekke, qu'ils ont ensuite habité l'Inde et qu'ayant été surpris par une tempête au sortir du Lohavohitsà et Ontsoa (par opposition aux Roandrianà ■') et Anakandriand *k\ qui sont de race arabe), sont, suivant l'expression malgache, des tompontùnij (litt. : maîtres du sol), c'est-à-dire qu'ils habitaient le pays avant l'immigration des sémites. Mais si les Voajirî étaient probablement des descendants d'Indiens venus d'ancienne date, les deux autres classes étaient d'origine indo-mélanésienne. T) e même, les Ranomenâ ■', les Sahatavy d, les Antaray (*, les Antisambô (f), les Sahavoay et les Sahafatranâ '■*', les Zafintsoronâ h), les Antifasina "l\ les Antisaka !j\ les Antimahazô |k), etc., tribus qui habitent le Sud-Est de Madagascar, sont des tompontani;. — Quant aux Maroseraninà. dynastie qui règne chez les Mahafaly, les Tsienimbalala. les Sakalava et les Antiboïnà. aux ZafimanelÔ. dynastie des chefs Bara, et aux ZaGmanara, dynastie des chefs Antandro, ils descendent tous des chefs Antisaka. qui sont probablement, comme nous le verrons plus loin, des descendants d'Indiens du Goudjerat ou du Malabar. Les Malgaches d'origine arabe refusent de manger la viande des animaux tués par les membres de ces diverses familles. Les ZaGrambô* (chefs des Tanalâ) ont, paraît-il, pour ancêtre une princesse ZafindRaminia. (*) Roandrianà ou Haoniriana pour Ra-Andnana (litt. : le magnanime Prince) est le titre qu'on donne à Madagascar à tous les nobles de race étrangère. {k' Le titre iYAnakandrianà (litt. : fils de Prince) est appliqué à ceux qui, bien qu'apparentés aux nobles, ne sont pas de race pure et ne peuvent pas par conséquent prétendre à être chefs ou seigneurs féodaux. (*> Les Ranomenâ habitent la côte orientale entre la rivière de Fanantara (90° 51' Ut. S.) et Marolaita, sur le lac Ranobé (ai" 25' lat. S.). Ils ont cédé sans résistance une partie de leur territoire aux Anlambahoakà. (d) les chefs des Sahatavy, dont le pays va de l'embouchure

du Namomna* au Sud du Faraony, et dont les ancêtres sont Rantsony et son
 fils Mandrambé, se sont alliés à des Arabes du Matitanana et ont pris pour
 rois des Antiony (dont le premier a été Mandre*iarivô) [Fbrraxd, Le»
 MuMulmatu à Madag., 9^e part., 1893, p. 89]. <*) Les Antaray habitent
 dans l'Ouest de la province de Matitanana; ils ont pour chefs des
 Zafikaximambô. W lies Antisambô habitent aux sources du Matitananà. (j
 Les Sahavoayet les Sahafatranâ habitent au Sud d'Ikongô, sur les bords du
 Manampatrana'. (*) lies Zafintoronâ, dont les chefs s'appellent
 Antikaraokà, habitent Mahamaninfî et ses environs, sur les bords du
 Manambavanô. M Les Anlifasinâ habitent la partie de la côte Sud-Est
 comprise entre 23° 1/2 et 23° 3 de latitude Sud, qu'arrose le
 Manampatrana. M Les. Antisaka, dont les chefs sont de la famille des
 Zarabea vanâ, habitent la partie, de la cote Sud-Est comprise entre 23
 degrés et 23° 3 de latitude Sud, qu'arrose le grand fleuve
 Mananarà. — Flacourt dit (Hist. Madag. 1658, p. 10 et 11) qu'il n'y a pas
 de ZafindRaminia entre le Mananarà (23° 17') et le Manantenà (23° 17'),
 <roù les habitants sont tous noirs et crépus*. (l) Les Antimahazô habitent
 les bords de la rivière lavibolà, dont l'emplacement est par 23° 4' 10" lat. S.

The text on this page is estimated to be only 21.60% accurate

184 MADAGASCAR. Ravalûnia de Médine et de la Mekke dans l'Inde (1), puis de Mangalore, grand port situé dans le royaume de Malabar, h Tune defe iles Comores et à Iharanà (Vohémar) sur la côte Nord-Est de Madagascar, k la suite d'événements, mal définis dans leurs récits, qui les ont forcés & s'exgendra Raminia, le roi de In Mekke'*. — D'autres disent que Raminia était non pas un homme, mais une femme, la mère même de Mahomet, Amineh (Ra-Emineh ou RaAwUna), qu'ils marient avec Abraham [h]. — Enfin, il y en a qui racontent que Raminia était un grand prophète que Dieu a envoyé sur la terre K — Pour moi, je crois que le nom de Raminia est une contraction de Ba-Imtm, simple titre signifiant le seigneur Imâm, le chef. Il n'est pas, en tout cas, douteux, d'après toutes les traditions, que les ancêtres des ZafindRaminia étaient de noble race. (1) M. Gevrev a émis l'idée, dans son Essai sur les Comores, 1870, p. 78, que la ville dénommée par Flacourt Mangaroro (Hist. de Madag., 1658, p. 48) ou Mangueiore (p. 50), n'était autre que Mogdicho, le grand comptoir arabe de la côte orientale d'Afrique. Mais il n'est pas possible d'admettre cette identification, car le Père Luiz Mariano, en 1613, dit très catégoriquement, comme nous l'avons rapporté plus haut note a, p. 143, que les ancêtres des ZafindRaminia, originaires de la Mekke, sont venus à la pointe Nord de Madagascar de Mangalort dans finie (Boletim da Soc. de Geogr. de LUboa. 1887, p. 33g), et Flacourt raconte, d'une part, que Raminia, quittant la Mekke, «s'en est allé en une terre dans l'Orient, nommée Mangadsini ou Mangaroro, où il vécut le reste de ses jours et fut grand prince*, et, d'autre part, que son fils aîné Rahatsy, qui lui avait succédé comme roi de ce pays de Mangaroro (ou Manguelorc), «fit un grand voyage par toutes les Indes*. — Les ZafindRaminia actuels ont oublié cette étape de leurs ancêtres dans l'Inde, car ils ne m'en ont point parlé. ■ Il est à remarquer que les légendes consignées dans les livres des ZafindRaminia et des Antimoroni contiennent un certain nombre de mots d'origine européenne (Ut abat ri pour table, boky pour livre, etc.), d'origine merinà (voafora pour circoncis) au lieu de voasambatri) et d'origine soabily (mazinga pour canon), qui prouvent qu'elles ont été écrites de mémoire, longtemps après l'arrivée de leurs ancêtres. (* Une autre légende dit que Raminia a pour premier ancêtre une nommée Bao (?) et qu'elle a épousé Abraham, dont elle a eu d'abord trois enfants : Ravahinia,

Rakombilahy et Rakovasaf ; puis, étant venue à Madagascar avec le Valalanampy (éléphant de pierre) qu'elle débarqua i Sakaleony, eue en eut d'autres : Ravalarivô, Ramihalazâ, Ratsitambaninâ, Rasatrokefti, Belamosy, Ramenant, Fohivanonà et Radamalavarivô, après quoi eue retourna à la Mekke où elle mourut (Fihand , Le\$ Musulmane à Madmgatcar, *# partie, 1893, p. iô). M «Du temps que Mahomet vivoit et estoit résident i la Mecque, Ramini fut envoyé de Dieu au rivage de la mer Ronge, proche la ville de la Mecque, et sortit de la mer i ta nage, comme un homme qui se serott sauvé d'un naufrage. Toutesfois ce Ramini estoit grand Prophète, qui ne tenoit pas son origine d'Adam comme les antres hommes, mais avoit esté créé de Dieu i la mer, soit qu'il l'aye fait descendre du Ciel et des Estoîlles, on qu'il l'aye créé de Tescume de la mer. Ramini estant sur le rivage s'en va droit trouver Mahomet à la Mecque, luy conte son origine, dont Mahomet fut estonné, et luy fit grand accueil, mais, lorsqu'il fut question de manger, il ne voulut point manger de viande qu'il n'eust coupe la gorge luy mesme au bœuf, ce qui donna occasion aux sectateurs de Mahomet de luy vouloir mal et mesme furent en dessein de le tuer, à cause du mespris qu'il faisoit de leur Prophète. Ce que Mahomet empescha, luy permit de couper la gorge luy-mesme aux bêtes qu'il inançeroit, et quelque temps après il luy donna une de ses filles en mariage, nommée RaJatème (Fatime). Ramini s en alla avec sa femme en une terre dans l'Orient nommée Mangadsini (Manjaischwar?) ou Mangaroro (Mangalore), où il vescut le reste de ses jours, et fut grand Prince. U eut un fils qui s'appeiloit Rahouroud, qui fut aussi très puissant, et une fille nommée Raminia, qui se marièrent ensemble et eurent deux fils, l'un nommé Rahadxi et l'autre Racoube ou Racouvatsî. «Rahadn estoit l'aisné et Roy de la terre de Manghadsini ou Mangaroro (Mangalore) ; il n'avoit point d'enians et

The text on this page is estimated to be only 25.27% accurate

ETHNOGRAPHIE. 12 & patrier avec leurs vassaux (Antivandrikft(,), Motia et peut-être Tsimetô'*) et leurs esclaves. W Les Antivandrikâ, qu'on appelle également Zafindakanbarana, habitent aujourd'hui le village de Masianaka(a3°36'Iat.S.); il y en a aussi à Namorona, à Furaony et h Tsarav.iry. J'ai eu pendant longtemps à mon service un cuisinier qui appartenait à cette famille. — La légende dit qu'une temp&c s'étant déclarée peu avant l'arrivée de Raminia à Sakaleony, et le boutre qui le portait étant en danger de chavirer, les devins déclarèrent qu'il fallait, pour conjurer le malheur, offrir en holocauste à la mer les enfants qui étaient à bord. Raminia fit alors tendre une voile en travers du navire, afin qu'on ne pût voir de l'avant ce qui se passait à l'arrière, puis il fit monter des pierres qui étaient à fond de cale et les fit jeter par dessus bord les unes après les autres, en poussant à chaque fois un fort gémississement. Les Antivandrikâ, entendant les pierres tomber avec fracas dans l'eau et croyant que leur seigneur sacrifiait vraiment les enfants de sa famille, se mirent à jeter les leurs à la mer. Lorsque, la tempête apaisée, ils atterrirent à Sakaleony et qu'ils s'aperçurent qu'il les avait trompés, tis*enibls sous un vandrika (arbre d'où ils tirent leur nom), ils le maudirent, lui et ses descendants, et ils s'arrogèrent le droit, qui leur est encore aujourd'hui reconnu, de prendre les menus objets à leur convenance qu'ils trouvent dans les cases des ZafindRnminia où ils entrent. W Plusieurs chefs ZafindRaminia mettent les Antitsimetoranohâ (litt. : les Antitsimetô ou TsimetS dont l'ancêtre est Ranoha) parmi les vassaux qui ont accompagné Raminia depuis l'Arabie et qui étaient, disent-ils, leurs devins et leurs écrivains. Cette version n'est pas admissible; il est, en effet, presque certain, suivant d'autres traditions eut dessein de faire un grand voyage par toutes le* Indes ; et pour cet effet fit esquisser une flotte de soixante vaisseaux ; cependant donna ordre à l'éducation de son frère qui estoit jeune et le donna en charge à un Anaeandriia bien sage et bien sçavant, nommé Amboulnor, qui, entre autre, estoit grand politique et universel en toutes les sciences. Avant son départ, il fit convoquer tous les Grands de son Royaume, leur proposa son dessein et leur dit que si dans certain temps il n'estoit point de retour et que Ton n'eust pendant son voyage aucunes nouvelles de luy, que Ton mist son frère sur le Trône et que Ton le recogneust pour Roy. . . 11 partit avec sa flotte, il demeura plus de dix ans sans revenir, ny sans

envoyer nouvelles. . . L'on eslût aussi-! ost Racoube Roy. Huict jours après son eslection, la flotte de Rahadxi arriva au port de Mangnadsini (Manjaisehwar 1 à 1 5 kil. S. de Mangalore)et le nouveau Roy estoit i Manguelor ou Mangaroro, autre port . . Rabadzi envoyé sçavoir des nouvelles de son frère. Racoube, nouveau Roy, ayant peur de s'eslre trop baslé de se faire eslire, et appréhendant que son frère ne le fist mourir, fait promptement esquiper un grand Navire (d'autres disent trente navires) et se met en mer avec trois cens hommes, entre lesquels estoient ses plus confidents amis et domestiques, embarque tout ce qu'il avoit de richesse, or, argent, et autres choses, met la voile au vent et s'en vient le long de la coste de ta mer vers le Sud. Rahadxi, sçachant la fuite de son frère, ne voulut point desbarquer et se met en mer à le suivre dans un autre grand navire où il y avoit trois cens hommes et furent ainsi trois mois en mer, tant que Racoube arriva à Tlsle de Coinoro, qu'il trouva habitée : de là tire vers l'Orient et passa au Nord de l'Isle Madagascar. H suit en après la coste jusques à ce qu'il arrivas! à l'cmbouchenre d'une rivière nommée Harcngazavac (Rangaxavà), à deux lieues de Manama ri (Mananjary), dans la province des Antavarres (Antavaratrii, ou gens du Nord par rapport aux Antanosy), et là il eschoûa son navire, desbarqua tout son monde et toutes les richesses et meubles. Treize jours après, Rahadxi arriva à Lamanouflt (Analamanofy, près de Sakaleony), terre des Ambohismènes (Ambobimena ou le pays des montagne» rouges), et là eschoûa aussi son navire, là où il apprit que son frère estoit arrivé à Uananxari. Il lui envoya un nommé Geofarere avec quelques siens serviteurs pour luy faire sçavoir ta venue et pour luy tesmoigner qu'il ne le poursuivoit poiot pour le perdre, mais au contraire pour le faire revenir et l'asseurer de son amitié. . . Geofarere s'en retourne vers Rabadzi et luy raporte que son frère estoit allé loin dans la terre. Raliadxi dit que, puisqu'il avoit suivy son frère si loin en mer, il n'estoit pas obligé d'en faire davantage. Il se tint à Lamanouffi (Analamanofy, près de Sakaleony), se maria à la fille d'un Grand du pais, de laquelle il eust des enfans et vid mesme des enfans de ses enfans : puis fit refaire un autre vaisseau ou fit radoubler le sien qu'il avoit conservé et s'embarqua dedans avec cent hommes pour s'en retourner au lieu de Mangaroro

The text on this page is estimated to be only 20.77% accurate

136 MADAGASCAR. La tradition nous apprend quelles ont été leurs diverses étapes sur la côte Est de Madagascar. D'Iharanti (Vohéaar) où il avait abordé (1), sans qu'elle donne les raisons de cet exode qui a été certainement occasionné par l'arrivée d'Arabes d'une autre secte w, Raminia est descendu vers le Sud et s'est établi à l'embouchure de l'Ivondrona où il a laissé la grande jarre de terre cuite (3) qu'on y voit encore aujourd'hui au lieu et d'après l'ensemble des faits, que les Tsiraetô sont arrivés à Madagascar postérieurement à Raminia, mais qu'étant considérés comme de race inférieure à des soi-disant descendants de Mahomet, ils ont été au début traités en vassaux par les Zafindliaminia qui les ont employés comme écrivains et comme magiciens. (*) *Sua origine vinha de Mangalor e Meca, d'onde eram naluraes seus antepassados, os quaes desgarrando-se em uina ou mais naus da cosla da India, vieram a dar lha ponia do Norte da ilha e pouco a pouco multiplicando-se linham chegado aie a do sul» (P. Luz M a r i a no, Exploracaoem iO 1 3 , BoL Soc. Geogr. Luboa, 1887, p. 33g). — M. Guillaume Grandidier a signalé en 1899 l'existence à Vohémar même d'un grand cimetière arabe, actuellement envahi par la végétation, dont les nombreuses tombes sont (ailes en ciment très dur. (*) Si Raminia et ses compagnons n'avaient pas du céder la place à de nouveaux immigrants, ils n'auraient certainement pas quitté une région si propice à la colonisation et entrepris inutilement un voyage aussi long et aussi pénible. Du reste, l'auteur anonyme que cite si souvent le chevalier de Froberville dans son Dictionnaire manuscrit a appris à Fort-Dauphin de deux OmbiasS que les ZafindRaminia avaient abordé à la côte Nord de Madagascar et y étaient demeurés jusqu'à ce qu'ils en aient été chassés, après avoir soutenu deux grandes guerres qui les forcèrent à chercher un asile dans le Sud. — Flacourt (Hist. de Madag. , 1 658 , p. 3 1) raconte qu'un orfèvre antanosy lui a dit que ses ancêtres étaient venus de Vohémar. (***) Cette cruche ou jarre , Sinibé vatô (li tt. : la grande cruche de pierre) comme l'appellent les ZafindRaminiadans leurs livres, a été apportée par les Antambahoaka de Mangalore; on sait, en effet, que les bateaux malabars avaient riéur eau dans de grands vaisseaux que nous appelons jarres *» (Gauche, Relation du voyage à Madagascar , (Mangalore), sa patrie. De Rahadzi sont descendus tous les Blancs qui se nomment Zafferamini (Zafind Raminia), qui demeurent aux Ambohitsmènes(Ambohimenà), Antavarres (Antavaratrà)et

aux Matatanes(Matitanana). <r Raeoube ou monte le long de la rhière deMananzari (Mananjarv) jusqties à Hombes (Anomby), delà à Sandranhante (Sandrananlô), de là s'en va à Manamhondrou (Manambondrû), de là à Saafine (SahafenÔ), de là à Somenga (Soamangà), de là aux Anachimoussi (Anakimosy), de là à Aïonringbels (tlazoringit*à) ; là où il se maria à la fille du Grand du pais. . . laquelle l'aima fort, jusques là mesmes qu'elle l'advertit de la mauvaise volonté qu'a voit son père qui le vouloit faire mourir pour avoir son or et ses richesses. Raeoube commanda à ses gens d'accoutumer a 00 boeufs, qu'il avait acheté, à porter des paquets, ce qu'ils firent; et, comme ils furent en estât de porter des paquets, il pria Dieu d'envoyer un sommeil à son beau-père pour trois jours (d'autres disent qu'il iuy fist prendre quelque drogue), ce qui arriva, et, pendant ce temps, il se relira arec sa femme et ses gens en diligence du costé du Sud de l'isle. Et, après plusieurs journées, il arriva à Bohits Anrian (Ambohitsandriani), où il mourut [C'est ce Raeoube qui est l'ancêtre des Zafind Raminia de ia province d'Anosy]» (Flacourt, Histoire de Madagascar, i658, p. 68-5 a). — On peut rapprocher de ce récit, où Flacourt dit que Raeoube a atterri à une des fies Comores avant de s'établir sur la cote Est de Madagascar, celui que m'ont fait les habitants de Ngazidya d'après leurs livres , qu'un prince et une princesse de Chiraz , partis jadis chacun sur un navire, ont été séparés par une tempête; la soeur aborda à Ngaiidya (la Grande Comore), où s?s descendants vivent encore, mais le frère fut porté sur la côte Est de Madagascar oè il a demeuré.

The text on this page is estimated to be only 25.41% accurate

128 MADAGASCAR. pierre (,) (voir la planche), a Ambalatany (près du Faraony) et enfin à Matitananà (2). Ce long voyage a-t-il eu lieu par terre ou par mer? Il semble difficile qu'il ait été fait par mer, surtout au Sud de Tamatave; car il n'y a, entre Rivondrona et Sainte-Luce, aucune baie où un navire puisse se mettre à l'abri des tempêtes et de la forte houle qui est continuelle sur cette côte, et les embouchures des rivières y sont ensablées, avec des barres si peu profondes qu'elles ne peuvent pas le plus souvent donner entrée à des boutres même d'un faible tonnage, surtout montés par des marins ignorants de ces parages inhospitaliers et réellement dangereux; la tradition, du reste, dit que l'éléphant de pierre a été porté du Nord au Sud à dos d'homme. La généalogie des ZafindRaminia ou descendants de Haminia varie un peu suivant les chefs auxquels on s'adresse, aussi bien au point de vue de la filiation que du sexe de certains personnages. On peut cependant considérer comme à peu près exacte la suivante, laissant de côté tout ce qui a trait à Haminia lui-même, qui est un personnage légendaire, et surtout à ses prétendus ancêtres; on sait combien, en tout pays, les familles nobles se plaisent à s'attribuer des filiations extraordinaires, cherchant à se rattacher aux plus illustres personnages du monde et même à des dieux ou tout au moins à des demi-dieux. Cette tendance vaniteuse, dont le lombahoakà viennent faire leurs dévotions, leurs vœux (tsakofarà); ils y versent quelques gouttes de rhum et y déposent un peu de riz cuit. Son corps est malheureusement couvert des noms des voyageurs qui ont passé par là; la plus ancienne inscription remonte à 1861. D'après les Antambahoakà, la femelle de cet éléphant est enterrée à quelques kilomètres de Sakaleony. La légende dit qu'outre l'éléphant, Raminina a apporté au même endroit une (ablette de pierre et un canon également de pierre (qui est dénommé mozinga vota dans leurs livres (*)) [Fkrrand, les Musulmans à Madagascar, 9e partie, 1893, p. 11]. (i: La pierre avec laquelle ont été faits l'éléphant et les vases est du chloritoschiste, pierre qui se taille facilement avec un couteau, et qui semble provenir du Nord-Est de Tile; on dit qu'on n'en trouve pas dans les environs de Sakaleony. J'ai rapporté plusieurs fragments de ces vases et mon fils en a trouvé de tout semblables dans les fouilles qu'il a faites à Mahanara (à 50 kilomètres environ au Sud de Vohémar). '2) Quelques ZafindRaminia prétendent qu'après avoir résidé quelque temps sur les bords du Matitanana Raminia est revenu à Sakaleony

et s'y est embarqué pour retourner dans son pays. (!' Mozinga est le mot soahiii (rVsl-à-Hirc de la côte du Zanguebar) pour dire canoo.

The text on this page is estimated to be only 25.56% accurate

ETHNOGRAPHIE. 1*9 but était de se grandir aux yeux du peuple et de mieux affermir leurs privilèges et leur autorité despotique, se retrouve dans toutes les histoires que racontent les Arabes de la côte Sud-Est, mais qui n'en contiennent pas moins, au milieu de fables, des renseignements qui nous permettent de remonter à leur véritable origine (1). Donc Raminia, ou Ra-Imania, l'Imam, le chef, que ses descendants, dans leurs récits si différents qu'ils soient, donnent toujours comme originaire de Médine ou de la Mekke et même comme apparenté à Mahomet*3' 11 J La légende, très célèbre sur toute la côte orientale de Madagascar, des géants Darafify et Fatrapaitananâ est très probablement une simple réminiscence de l'exode des Zafind Raminia du Nord au Sud et de leur établissement dans ie Sud-Est. Darafity (lilt.: riionne aux joues de darà, c'est-à-dire aux jours d'un rouge clair comme le fruit mûr de ce petit dattier malgache) personnifie les colons arabes, et les combats que relaie la légende ont trait à la lutte de ces nouveaux venus avec les indigènes personnifiés par Fatrapaitananâ (litt. : l'homme à la poigne solide, dont la main f nippe dur'*)). Suivant la tradition hetsimisaraka, c'est Darafify qui, venant du Cap d'Ambre, a apporté la fameuse cruche qu'on voit encore à ^mbodisiny (à l'embouchure de l'Ivondronà, par t8° t6' lat. Sud) et que les Zafin«IRaminia réclament comme leur bien ; c'est «ncore Darafify qui, 2 3 kilomètres plus au Sud, terrassa à Antanifotsy, où les lietsimisarakS en montrent la trace, un fananô ou hydre monstrueuse, c'est-à-dire probablement une bande de pillards qui désolait ces parages'l*) ; enfin, c'est Darafify qui se battit avec Fatrapaitananâ sur les bords du fleuve appelé aujourd'hui Matitanana. Les indigènes disent que ce Fatrapaitananâ était le roi du pays au Sud de ce fleuve et qu'ayant appris les hauts faitsetlcs conquêtes de l'invincible Daraiify, il se mit en marche afin de se mesurer avec lui ; en arrivant sur le bord droit du Matitanana, il se trouva en face de son rival qui au même moment atteignait le bord gauche. Aussitôt les deuxgéants se déGèrent et, étendant le bras au-dessus du fleuve, Darafify s'écria : «■ Tiens, voici ma main, prends-la, si tu l'oses*. Fatrapaitananâ s'en .saisit aussitôt et l'étreignit si violemment qu'il l'arracha du bras et il la laissa tomber dans l'eau; Daraiify, rendu furieux par la douleur, le prit aux cheveux et le terrassa, puis le jeta dans la mer où il périt. C'est depuis cette époque que ce fleuve porte le nom de Matitanana, c'est-à-dire la main morte, qui toutefois n'y resta pas

puisqu'elle est, diton, enterrée à Xosy Faho, petite île située un peu au Sud
 de la bouche de l'Ivondronâ. (*) Flacourt rapporte, comme nous l'avons dit
 plus haut, que les ZafindRaminia se targuent, les uns de descendre de
 RaAmaneh 'r), la mère de Mahomet, les autres de Fatiroe, sa fille, qui aurait
 épousé leur ancêtre Raminy (Ilman, c'est-à-dire Ali) et en aurait eu une fille
 Raminia laquelle épousa son frère Rahorodyeteutdeux fils, Rahalsy et
 Rakovasay (Hist. de Madag., t658, p. 48). {fe) Voir A. Gbaxdidikr, Histoire
 de la Géographie de Madagascar, 1891, p. io5, notes 5 et a, et aussi p. 98,
 note ai ; p. 99, notes ai et a A, et page 100, notes 3 et à. M Majeur relate
 cette légende (Voyage à Anrove en 1780, Mus. britannique et Ms. Bibl.
 Grandidier, p. b). (*> Flacourt écrit «huma» et, j>our les noms suivants, son
 orthographe est respectivement frRafatème» t Rahourod «> , « Rahadri » et
 « Racouvatsi % BTH50GRAPBIE. «7 i

The text on this page is estimated to be only 13.28% accurate

130 MADAGASCAR. et surtout à sa fille Fatinie 1; , a eu deux fils, dont l'aîné, nommé Rabevahoakà™ suivant les Antambahoakà, qui en tirent leur nom '*' CtMiom était cher aux ZafindRaminia1'. '*' Rabevahoakà a eu deux fils, Rajosefa La principale femme du roi Andriantaiani- et Tompomanarivo; ce dernier a donné bany, avec lequel le P. Luiz Mariano a été en naissance à Ravalarivô , arrière-petit-fils par relation en 1613 , s'appelait Fatema (Cas- conséquent de Raminia et père des cinq chefs tanhkda, Hist. descobr. India. t. III, p. 317), dont descendent tous les Antambahoakà ainsi que celle d'un fils d'Andriand'Ramakà actuels k' : Ramihalaza r , Rafandaharanâ, (Cai.che, Relat. Voy. à Madag.. if>f)i.p. 62). Ratsiankâ, Ramasindia et Kasatrokarivo. '*< Voici les opinions émises », au sujet de l'origine des ZaundBaminia par quelques-uns des anciens auteurs qui ont écrit sur Madagascar : i° »• Les rois Antanosy m'ont dit qu'ils étaient originaires*« de Manjalore et de la Mekke, patrie de leur> ancêtres. Ils partirent de la côte de l'Inde sur un ou plu<i>iir> natire*. vinrent atterrir à la (jointe septentrionale défile, et, pour à |>eu, de\enant plus nombreux, allèrent dans le Sud» (11. 1\ Luz MiRUNo, Etploração portuguesa de Madagascar em 1613. Holehm da Sitcidade de Geographia de Lisboa, 1887, p. 335, et Alf. («iu*didieh, trad., Bull, (jtm, Madag., 1898, p. 50). — a" «- La commune opinion est que les Blancs d'Anosy sont venus de Chine, mais je croirais plutôt qu'ils sont race d'Européens, pas un d'eux n'ayant le nez, ni le \i-a;j<> plat> comme le> (Chinois. Le roi \ndriand'Ramaka avait le teint un peu enfumé, mais plus blanc que ne l'«* sont les Castillans- (Cteenc, Relation du voyage à Madagascar, 1638, p. 10), mais il y a lieu de remarquer que plusieurs- d* > font mes de Tsiaml>any, qui *>t le [hto de iiamaka. étaient des mélanges de Portugais (P. Luz Mariano, Inc. cit., p. 339-3'10) et que, par conséquent, c'est parce que sa mère avait moitié de sang européen qu'il a\ail I*' teint basané dt*s Espagnol?*. — ;r Flarourt dit «pie, dans la province d'Anosy, il y a deux sortes de |rene* d'hommes, savoir les Blancs «>t l«>s Noirs-», et que les Blancs -se disent venus de la Mecque et s'en être d'abord allés en une terre dans l'Orient, nommée Mangadsui ou Man^aroro» (Histoire de Madagascar, 1608, p. 67 et /19). — à' v Les habitants d'Anosy sont de deux sortes: les Noirs et les Blancs. Les premiers* sont originaires du pays, les autres sont venus autrefois de Mozambique d'où ils furent chassés par le tyran de Quiloë (Kilua). . . Ils échouèrent en

notre {rrande il*'. . . Ils nVuront pas de]>eino à s'emparer des meilleures place* qu'ils occiqwnt encore aujourd'hui.. . (ietb- nation est beaucoup plus éclairée «pie les originaires; ils savent lin1 et écrire en hébreu* (CtRPEit di" Saissit, Voyage à Madagascar, iT>63, ebap. xwui). — 5° "Les Zafy Raminia se regardent comme descendants de la mère de Mahouiet (Raminia) ... Ils sont étrangers comme nous; c'est une colonie d'Arabes venus dans file, il y a a5o ans environ. Ils sont devenus de véritables Madécasses à la n'*servi' d'une légère différence dans la couleur, qui est moins noire que celle des naturels du pays, et d'une teinture, plus légère encore, de lettres et de lumières qui s'est jusqu'à présent conservée parmi eux. . . Us ont quelque connaissance de l'art d'écrire; ils se servent pour cela de caractères arabes qu'ont apportés les ancêtres (les Boandrians. \j> papier >e fabrique dans la vallée d'Amboule et, au lieu de plumes, ils emploient le bambou. . . Le peu de livres que les Madécasses possèdent consistent en quelques traités de géomancie, d'astrologie, de médecine et quelques petites histoires insensées. Ils sont tous écrits dans la langue ma décasse avec l'alphabet arabe. . . Leurs savants se nomment Ombiasses ; les plus renommés sont dans le pays de M a ta ta ne* «> (Mudati, \rchivr\$ coloniales, 1768). — 6* In mémoire daté de 1769 dit quelles Boandrians (d'Anos>) sont venus il y a 3oo ans et qu'il ne reste S lus que flj de ces familles?» (Maidaîe (?), Ârchirei coloniales). — 7" -Quelques aventuriers «?ral»es vinrent ans l'.Anosy au nombre de sa familles, qui, plus instruits que les indigènes et les ayant [>ei>uadés que. comme sorciers, ils disposaient de la vie, de ia santé, de la famine, des éléments, n'eurent aucune peine à soumettre ces nègres timides et crédules aux lois qu'il leur plut de leur imposer. Ces a k familles, venues il y a 3oo ans, existent encore aujourd'hui et ils ont conservé l'alphabet arabe, niais ont oublié la langue; ils n'ont aucune idée de Mahomet. I>»ur couleur primitive est bien altérée» (Maudavi. Archive* coloniales). — 8* tloasigny dit en 1773 que a 4 familles arabes, venues de la côte d'Afrique, se sont établies à Fort-Dauphin, il y a plus de 200 ans (Dict. manuscrit du Ch" de Froherritle, Musée britannique). — 90 Il y a des auteurs modernes qui, comme Crémazy (i88a), disent que les livres conservés par les Zafind Raminia et les Antimoronà sont écrits en caractères hindous (1!). b Les Antambahoakà habitent aujourd'hui, comme nous l'avons dit plus haut. Mananjary et ses environs. *'• Il y a une liste qiû donne Bamihalaxà comme fils unique de Ravalarivô et comme |ière de Ramanantolo (quia été son successeur), de

Batsitambanina, de Ratsiankâ, de Ramasindia et de RasatrokeCl ; les deux premiers seraient les ancêtres des deux chefs IabanitsiombanA et labaniviavv, qui commandaient ces années dernières le district Nord de la province de Mananjary, et les trois autres, ceux des chefs du district Sud; labanimandro et Fabaniramaîni , qui gouvernent actuellement ce district Sud, descendent tous deux de Basatrokefâ (Fessas». Les Muêuhmtm»

The text on this page is estimated to be only 28.76% accurate

132 MADAGASCAR. Combien de temps y sont-ils demeurés et où allaient-ils quand la tempête, les prenant au sortir du port de Mangalore, les a jetés sur la côte de Madagascar, c'est ce que leurs descendants ignorent. Il est vraisemblable que ce nouvel exode est dû à des dissidences religieuses entre ces nouveaux venus et leurs devanciers. Les ancêtres qu'ils se donnent sont, avec écriture arabe que quelquesuns d'entre eux se sont transmise de père en fils, presque le seul lien qui les rattache aujourd'hui aux autres tribus malgaches d'origine musulmane, car ils n'observent même pas les quelques rares prescriptions de l'Islam auxquelles se soumettent encore les Antimoronâ (1). Ils ne s'en disent pas moins Silamo, musulmans, comme le proclamait le roi antanosy Tsiambany en 1613, et ils conservent pieusement quelques passages du Koran. Dans les légendes que les ZafindRaminia racontent, il y a un fait qui jette un jour sur les usages de leurs ancêtres; il y est dit en effet que le frère et la sœur se sont mariés, et aujourd'hui encore chez les Antamraçao portugueza cm 1613, Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa, 1887, p. 33(); trad. franc. par Alfred Grandidier, Bulletin du Comité de Madagascar, 1898, p. 59a) et les prêtres ou devins (Flacourt, But. Madag. 1658, p. 83). Or, on sait que ce mot, qui en Arabie signifie pauvre, est employé dans l'Inde pour désigner les religieux, indous ou mahoniétans. — Gauche dit qu'ils appellent les devins ou médecins Marabouts (Relat. Voy. Madag., 1651, p. 83). (*) Cependant du temps de Flacourt, en 1648, sans suivre rigoureusement les prescriptions du Koran pendant le mois de Ramadan, ou Ramavahâ comme ils l'appelaient, les ZafindRaminia ne mangeaient ni ne buvaient du lever au coucher du soleil (*). Ce mois musulman de Ramavahâ correspondait au mois malgache de Makâ et, le premier jour du mois suivant ou du mois de Hiahia, ils se baignaient et célébraient la fête du nouvel an ou Misavatsd (Hiit. de Madag., 1658, p. 3). Pendant tout ce mois, ils ne répandaient pas le sang et on noyait ceux qu'on voulait mettre à mort (loc. cit., p. 390). On m'a assuré qu'aujourd'hui encore les nobles n'avaient de relations avec aucune femme pendant ce mois qu'ils appellent Mifehivavâ (litt. : où l'on ferme la bouche). — Les Antambaboa de Mananjary m'ont dit que leur roi se baigne le premier jour du mois qui suit celui de Ramavahâ et qu'il asperge ensuite son peuple en lui souhaitant bonheur et prospérité; puis ils sacrifient des bœufs et prient devant un bol plein du sang de la victime. M

Un Voyage de découvertes sur les côtes Ouest et Sud de Madagascar en 1613-1616, relation par le R. P. Luiz Mariako (Boletim da Sociedade de Geographia de Usboa, 1887, p. 339, et trad. franc, par A. Grasdidier, Bull, du Comité de Madagascar, 1898, p. 5g 1)• f> Le P. Luiz Mariano, en 1613. dit que les ZaGodRaminia observent le Ramadan, cseyvào o Remcdam» (Beletiu da Sociedade de Geographia de Ltêboa, 1887, p. 339). */*.

The text on this page is estimated to be only 17.82% accurate

134 MADAGASCAR. que les Arabes sunnites de la tribu El Harth, qui se sont établis à Magdocho en 908 et peu après à Malindi et en divers autres points de la cote d'Afrique, aient pris pied dans les îles Comores, aprrs en avoir chasse les Azd et le prince fatimitein, et aient installé dos comptoirs d'abord sur la côte Nord-Ouest de Madagascar, dans Mot de Langanj ou Nosy Mail j si (baie de Mahajamba), et ensuite sur la côte Nord-Est, à Vohémar'2). CVst au xie siècle ou au commencement du xii* qu'ils ont abordé cette terre, car les ZafindRaminia d'Anosv ont dit à Flacourt au commencement •> du xvii* siècle que leurs ancêtres étaient arrivés à Madagascar cinq siècles environ auparavant (3), et les dinars d or fatimites qu'on a trouvés près de Sahambavany dans un vase de terre"l' (voir la planche) ont été fabriqués entre 975 et 996 ; or nous avons vu que les Karmathes, après leur expédition en Egypte de 978, tout infructueuse quelle ait été. ont touché (J) Ce prince serait-il Raminia?(v. p. 111). -1 * Pedreanes a trouvé dans l<» Nord-Est, on l 5 l h , un port que les indij<*ne« appellent Bemaro (Yohémar), ou il a acheté beaucoup d'ambre (copal)* [Barros, DaAsia. Dec. III, liv. i , cliap. 1 , p. 5 et G J. r Les Maures de Malindi, qui de longue date viennent a Madagascar, y ont établi deux comptoirs, où vivent encore aujourd'hui leurs descendants gouvernés par descheiks. l'un dans une île située au milieu d'une baie appelée M an ratage (baie de Mahajamba), l'autre sur la côte Nord-Est dans une baie nommée Bimaro (baie de Vohemar)* [Voyage de Balthazar Lobo de Sousa eu l 5 5 7, Dior.o do Couto, Da Asia (iGo3), édit. 1782, Dec. VII. Uy. it, chap. v, p. 3i l a)J. — Si d'après Sousa ce sont des Arabes sunnites de la tribu El-Harth qui ont colonisé la Grande-Comore(.gazidya) et fondé les comptoirs de Langanj et de Vohémar, il y avait dans les autres Comores et dans les ports du Nord-Ouest de Madagascar des Persans chiites venant de Kiloa 011 ils étaient établis depuis 97. > (Barro*. Da Asia, Dec. I, livre vin, chap. iv, p. aiA; (îe\rey, Essai sur les Comores. 1870, p. 7 G). ■y> Flvcourt, llist. Nad. y p. .' { avant-propos. 4 (Test sous le règne d'El-'Azîz billah. de \)l' } ** illl^ • qu'on a frappé les dinars portant l'inscription qui existe sur les pièces trouvées à Madagascar : x^~ -*a-c .^0 !j^& V;*a ami ^> | Au nom d'Allah a été frappé ce dinar à Misr (vieux Caire), l'an. . . .], avec la formule centrale adoptée par ce 5' khalife fit imite : aM! iyJu* y^ Ju6 [Sur le meilleur de V élection de Dieu (cest-ii-dire des élus de Dieu. Mohammed)] ^ . —

Quoique je croie que ces diuars ont été apportés à Madagascar par les ancêtres des Zafind Hanii nia, ils peuvent aussi venir des Azd qui, jusqu'à leur expulsion des îles Comores, ont été en relations commerciales continuelles avec les karmathes. '*' « Os Mouros de Melinde , que antigamente alli foram ter, fundârani duas povoações , em que aiuda hoje vivem sous descendentes governados por Xeques : huma em huma ilha, que esta no meio de hum rio châmado Mauzalage, e a outra da outra banda de fora em outro rio chamado Bimaro ». (b) Je dois ces renseignements à l'obligeance de MM. Barbier de Meynard, Drouin & P. Casanova. — Les pièces trouvées à Madagascar ne sont pas en réalité* de vrais dinars, mais des imitations.

The text on this page is estimated to be only 25.09% accurate

(ETHNOGRAPHIE. 13S d'El-'Azîz, le cinquième khalife fatimite, un tribut annuel de 70,000 dinars pour renoncer à leurs projets et retourner dans le Bahreïn, nous avons vu aussi que, dans la seconde moitié du I^e siècle, leur autorité s'étendait sur le Pundjab et qu'ils faisaient un commerce suivi avec l'Inde; il est probable que les ancêtres des Antambahoakà et des ZafindRaminia ont quitté l'Arabie à cette époque et sont venus à Mangalore , d où ils sont partis soit pour la mer Rouge, soit pour l'Afrique; surpris par une tempête, ils ont été jetés sur la côte Nord-Est de Madagascar vers l'an 1 1 00(.). Après y avoir vécu deux à trois siècles (2), ils ont été chassés dans le Sud par les immigrants sunnites, venus de Malindi, auxquels on doit les constructions de pierres dont on trouve aujourd'hui les ruines auprès de Sahamhavanv, de Mahanara, de Vohémar, etc., et ils sont descendus vers 1300 ou 1350 les uns, les Antambahoakà, jusqu'à Sakaleony et Mananjary, les autres, les ZafindRaminia, plus au Sud, jusque sur les bords du Matitanana ; ceux-ci , après des guerres avec de nouveaux venus débarqués à l'embouchure de cette rivière un à deux siècles encore plus tard, se sont retirés dans l'Anosy, où ils se sont établis au commencement du 15^e siècle (3); ils n'y étaient pas encore en 1508 lorsque Diogo Lopes de Sequeira a mouillé sur la rade de Taolanara (le Fort-Dauphin actuel)"1'. Le beau vase de cristal baharite qui a été trouvé à Sahafary, près de Sakaleony, au milieu de débris de vases de pierre, et non loin de l'éléphant, et qui date du x^emc ou peut-être même du commencement du xive siècle f5) (voir la planche), a été (1> Peut-être après avoir touché aux Comores (Flacourt. Hist. Mad., p. 51 , et notule p. 125). W Le roi Andrianlsiampany a dit au P. Luiz Mariano en 1613 qu'il comptait dixsept générations dans une ligne et quatorze dans l'autre depuis la venue de ses ancêtres dans le Sud-Est. En donnant à chaque règne une moyenne de dix-huit à vingt ans, ce qui est très sensiblement exact, puisque les mariages ont toujours lieu dans le jeune âge, avant vingt ans, on arrive à 1300 ou 1350 pour l'année où les Antambahoakà et les ZafindRaminia se sont établis dans le Sud-Est (entre le Sakaleony et le Matitanana) [P. Luiz Mariano, Boletim da Soc. de Geogr. de Lisboa. 1887, p. 33g, et trad. par Grandidibr, Bull. Corn. Madag., 1898, p.091]. W Flacourt (Hist. de Madag., p. 5) dit, en 1648, qu'il y a cent cinquante ans que le^ ZafindRaminia sont dans la province d'Anosy. W Rarros, Da Asia portugueza , Dec. II, Hv. iv, ch. m, p.

393. (5J M. Lavoix pense que ce vase à eau a été fait entre 1350, probablement aux environs de 1300. Sa provenance ne peut pas être fixée avec une certitude absolue, mais il rappelle tout à fait les vases des sultans baharites des xⁿ* et xiv^e* siècles, qui

The text on this page is estimated to be only 25.24% accurate

13G MADAGASCAR. certainement apporte dans le Sud de Madagascar par les Antambahoakà et les ZafindRaminia, qui lavaient reçu du Yémèn ou du Babreïn par les navires qui ont amené à Iharana (aux environs du Vohémar actuel) les premiers Arabes sunnites, dont la venue vers 1300 a précisément nécessité leur exode du Nord vers le Sud. Le P. Mariano a vu en 1613 dans l'Anosy « des hommes qui avaient presque le teint des Européens et dont les cheveux lisses et longs flottaient sur leurs épaules à l'ancienne mode portugaise..., qui étaient vêtus de beaux pagnes et de pantalons faits dans le pays, qui portaient des bijoux d'argent d'un beau travail et des colliers de corail, et dont la tête était couverte de calottes brochées à l'instar des Chinois (ou des Indiens) » (Iy. rr Beaucoup avaient au cou des croix en étain ; quelques-uns en avaient de tatouées sur la poitrine; ils disaient que c'était un excellent talisman que leur avaient donné les Portugais naufragés sur cette côte au xvie siècle[^]. Certains de ces individus avaient un teint beaucoup plus clair que les autres, notamment les fils du roi de Fanjahira, Tsiambanyfl(3), car rla plupart des femmes et des fils de ce roi avaient du sang portugais dans les veinesfl((,) et cria femme du roi Andriamanoro était la petite-fille de l'un des naufragés t>{5); ont été reproduits par les sultans du Yémèn. L'épaisseur extraordinaire du verre prouve qu'il a été fait pour l'exportation. Il porte le même mot arabe répète huit fois, quatre fois gravé en creux et quatre fois en relief, peint en or, yJUJi {EU A lira), le savant; c'est l'un des titres ordinaires des Sultans, qui alterne d'habitude avec le mot El-Adel. On voit au bas du vase, dans un cartouche circulaire, un aigle terrassant une bête, qui représente sans doute les armes du Sultau ou du chef auquel il était primitivement destiné. W P. Luiz Mariano, Exploração portuguesa de Madagascar, Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa, 1887, p. 334. — Dans le récit que donne Castanheda de cette exploration du P. Luiz Mariano (Hist. de los descubrimientos, t. 111,167;"), p. 3ti), il dit que les gens venus à Ranofotsy avec le roi Tsiambany étaient au nombre de 500, presque blancs, à cheveux droits, velus de tuniques et de pantalons en cotonnade richement et artislement colorée, portant des boutons d'argent d'un travail fin, des pièces de ce même métal, des manilles et autres ornements en perles de verre, en corail et en or*. M Fa ri a y Sousa (A sia portugueza , t. III, p. 3 19) dit que les indigènes (dans l'Anosy) ont cité le nom de Lacerda lorsque les

Portugais leur ont demandé des renseignements sur la croix de l'îlot de Fanjahira. Il semblerait donc que, parmi les naufragés qui ont construit le fortin dans cet Ilot, il y avait des marins de la flotte de l'amiral Lacerda qui s'est mise à la cote dans le Sud-Ouest de Madagascar en 1697. (3] P. Luiz Mariano, Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa, 1887, p. 336. W «., p. 339-340. <*> W.,p. 338.

The text on this page is estimated to be only 19.46% accurate

138 MADAGASCAR, leur arrivée dans Hic, ni même leur filiation. Toutefois, les historiens portugais du xvi^e siècle nous apprennent que si, vers Tan 1500, les Arabes de Malindi, qui avaient depuis longtemps déjà des comptoirs dans le Nord-Ouest et dans le Nord-Est de Madagascar, venaient quelquefois trafiquer à l'embouchure du Matitanana (1), ils n'avaient encore à cette époque aucun établissement permanent au Sud du Faraon; en effet, lorsque les Portugais ont atterri, en 1508, à Taolanara (notre Fort-Dauphin actuel), ils n'y ont trouvé que des descendants de naufragés indiens, et, cette même année, Diogo Lopes de Sequeira, ainsi qu'un peu plus tard, en 1510, Luis Figueira à l'embouchure du Matitanana, ont constaté que des Arabes de Malindi visitaient quelquefois la côte Sud-Est en passant, mais qu'il n'y avait pas encore, tout au moins au Sud du Faraon, de Zalind Raminia. de Tsimeto, d'Anakara ni d'Antion. Ce n'est qu'après 1510 que des Arabes ou plutôt des métis d'Arabes se sont établis d'une manière permanente dans le Sud de Madagascar. Suivant une légende que m'a contée un des principaux Antiuirona (2) et qui mêle d'une manière très imprévue les -1^{re} Bnros dit que le Diogo Lope de Sequeira, après avoir longé la côte Sud de Madagascar, arriva en 1508 à un port que les naturels appellent Turuba, du nom d'un capitaine du Goudjcrat qui s'y perdit (fi), et dont les habitants descendent des matelots de ce navire (Dec. H, liv. iv, ch. tu, p. 3<3); ce n'étaient donc point des ZaGnd Raminia, qui sont, comme Ton sait, venus de la mer Rouge à Man; alors dans l'Inde et de là à la côte Nord-Est de Madagascar. Plus loin, il ajoute (loc. cit., p. 395) qu'une jonque javanaise portant une cargaison de girofle fut jetée vers 1006 sur la côte de Matitanana et que les indigènes, voyant que cette épice était recherchée par les Maures qui avaient commerce avec eux, recueillirent dans les bois certaines baies qui avaient la saveur de ces clous de girofle dans l'espérance d'en tirer profit. Ils cultivaient aussi quelques pieds de gingembre à l'intention des Maures, qui appréciaient fort cette racine 1. Le même historien raconte (Dec. III, liv. 1, ch. 1, p. 5) que, sur l'ordre du roi de Portugal, Luiz Figueira construisit un fortin à l'embouchure du Matitanana, auprès d'une ville populeuse où il y avait quelques Maures de la côte de Malindi. Il comptait s'y approvisionner de gingembre, mais après six mois de résidence, il fut attaqué par les indigènes et quitta ce pays inhospitalier?). Cette légende m'a été contée à Valomasina par le

katibô anakariî Tsarany. Katibô est le grade le plus élevé parmi le»
Ombiasy, « c'est comme on dirait évêque* (Flacoirt, Histoire de
Madagascar, 1658, p. 171). "" Ce port n'est autre que celui que nous
nommons aujourd'hui Fort-Dauphin. Le nom de Turubcya ou plutôt de
Tourouaya [pour Tourouara], comme récrit Castonheda (Uittoria de
Veulrimienli t, t. U, 155t, ch. cri, p. 3&i), n'est pas du tout le nom du
capitaine du iiatire qui s'est perdu dans ces parages, mais une •impie
corruption du nom local Taolanara (qui se prononce Toulanara).

The text on this page is estimated to be only 24.00% accurate

140 MADAGASCAR. Mirent et ou j'ai encore vu leurs descendants en 1870. Ils prétendent être originaires de la Mekke et de Médine et descendre d'Ali (1); dans leurs prières, ils ne manquent jamais de dire en commençant : Nous, fils d'Ali et de Mahomet !(2) Ils habitent aujourd'hui sur les bords du Manankara, a Mangatsiaotnl et à Vatomasina sur le Matilananap). Les Antiony w (lilt. : les gens de la famille d'Iony) et les Zafikazimambo (litt. : les descendants de Kazimambô), qui en sont la branche cadette, sont les derniers Arabes venus dans le Sud-Est de Madagascar. Arrivés d'après Flacourt au xvie siècle et ayant lutté avec succès contre les Anakara, qu'ils soumirent à leurs lois(5), ils se sont plus tard, vers 1620, battus avec les Antambahoaka ou ZafindRaminia, établis entre le Malitananà et le Faraony, qui voulaient leur imposer leur autorité despotique; ils en tuèrent un grand nombre, épargnant seulement les femmes et les enfants, qu'ils réduisirent en vasselage fc), et forçant les survivants à se réfugier à W Ali, disent les Annknra , est venu à Madagascar après avoir été vaincu avec Mahomet par le Pharaon, et, au bout de trente ans de séjour sur la côte Sud-Est, il a eu deux fils : Ândriandrahary et Andriamanorobé, qui sont leurs ancêtres directs. <2) Le kalibô Tsarany, de Vatomasina, m'a dit qu' Ali (Ka-Ali ou Ho- Ali) était le second (ils de Mahomet et leur ancêtre. — Voir Ferrand, auquel la même légende a été contée (Ij:s Musulmans h Madagascar, impartie, 1891, p. ai, aa, i/ia et ii3; a4 partie, 1893, p. 55). W M. J. Sibree, qui a passé à Vatomasina en 187G, y a vu un des Anakara qui m'a aidé, en 1870, à copier des fragments du Sorabk. Cet Anakara lui a dit qu'il était un Zafin'lbraliimâ, un desrendant d'Abraham, ajoutant Jiosy mihitsy, tout à fuit juif! (SouthEast Madagascar, p. 34). Il y a à remarquer que Jiosy est la transcription malgache du mot anglais Jews (Juifs), et que c'est certainement après avoir entendu les prédications des missionnaires anglais sur la Bible que cette idée lui est venue, Abraham étant compté parmi les ancêtres des Antimoronâ au même litre que Noé, Moïse, etc. — En réalité, les Anakara n'ont rien à faire avec les Juifs. M On écrit aussi ce nom Antehony. <5) * Les Casimambo (Zafikazimambo) sont venus en celte Isle dans de grands canots et y ont esté envoyez par le Califle de la Mecque ,ë\ à ce qu'ils disent, pour instruire ces peuples, depuis cent cinquante ans seulement *> (Flacourt, Histoire de Madagascar, iC58, p. 19). O «Les Blancs de Matatanc (Matitananâ) qui sont

Zafierahimina (ZalindRaminia) ont été ravalés par les Zaffecasimambou ou Casimambou (Zafikazimanibtf), qui sont Blancs aussi, mais tous Ombiasses (Ombiasy) et écrivains, en sorte qu'ils ne sont plus que leurs esclaves. (°> On sait que les Khalifes ne résidaient plus à la Mekke depuis le 10^e siècle et que cette dignité a été abolie en 1968, mais il ne faut pas prendre les expressions dont se sert Flacourt à la lettre; d'autre part, avant d'arriver à Madagascar, les Antiony ont certainement résidé longtemps en Afrique et aux Gomores.

The text on this page is estimated to be only 18.41% accurate

143 MADAGASCAR. Les membres de ces diverses familles ont, contrairement aux Onjatsy, aux Antambahoaka et aux ZafindRaminia, conservé quelques notions et quelques pratiques de la religion musulmane. Le Koran est en grand honneur parmi eux, quoiqu'ils soient incapables de le comprendre, puisqu'ils ne connaissent pas l'arabe, et souvent même de le lire; ils consultent plutôt leur Sorvbk qui est écrit en langue malgache avec des caractères arabes sur du papier fabriqué dans le pays, et où sont consignés sans ordre les faits qui ont frappé leur attention, où à des versets du Koran, à des formules de magie, à des prescriptions astrologiques, à des conseils médicaux, sont mêlés, au hasard, des légendes, des contes, le récit des événements de famille, etc.'1'. Les Anlimoroua croient à 7 cicux, à 7 terres et à 7 enfers, et vénèrent les anges (Malaika) qui habitent le ciel, surtout Joborilina ou Jiborailà (Djebril des Arabes, notre ange Gabriel) qui porte aux hommes les ordres de Dieu, Minquelo (Mikhaïl des Arabes, notre Michel archange) qui préside aux éléments, Sirafelo (Israfil des Arabes) l'ange de la mort qui recoup plus compliquée; d'après son dire, Ramakarakarô, a ru pour (ils Antakazimambô, Ramakarakarô, roi de !a Mckkc qui avait «Hé l'aïeul des Zafikazimambo (qui est uu détrôné, et quatre princes, ses frères, Ra- homme et non plus une femme comme josofa (Joseph), Andriamarohalà (Rama- précédemment). Quant à Ra-Alivoaziry, c'est rohalà), Ra-Alivoaziry cl Andrianboa- le perc des chef*» de la région de Taraouy ziribé (Ravoaziribé), vimrut de la Mekke (Ferrvxd, Les Musulmans à Madagascar, à Madagascar où ils demeurèrent pendant ae partie, t8o,3, p. Tiy et Go,). 62 ans, puis ils s'en retournèrent en Ara- l irDans leurs livres, il ify a pas grande bie, excepté Rnmarohala qui mourut et fut suile, ni doctrine, mais seulement par-ci, enterré à Ivatô, village situé à l'embou- par-là. que Dieu est grand et quelque chose chure du Matitanana. Ces princes n'avaient de l'Alcoran. Le reste du contenu consiste pas amené' de femmes avec eux; seul le roi en certaines figures, mal tracées, que les Ramakarakarô était accompagné de deux en- Ombiasses font croire propres à guérir les fants, un garçon Zorobabelâ et une fille maladies, à faire deviner les choses futures, Falimâ, qu'il maria et qui furent les an- à retrouver celles qui sont perdues, etc. cêtres des Antiony (branche aînée, nom- (R. P. Nacqiart, iG5o, Mémoires de li mée aussi Antimahaso). Ramarohala, qui Congrégation de la Mission des Lazaristes à dans cette généalogie est le frère cadet de

Madagascar, t. IX, p. 62). nafulanilrâ; ia° ÀndriamtsinaotÔ ; i3°
Andriapanobanarivô ; i&* Andrialsifoinarivô ; io° Andrinmilafikamô \ 16°
Rabwiarivô; 170 Andriamboniarivo ; 18° Ravoalniharivô ; 19°
Anririamandanoarivft ; ao° Iuvoajanabary ; ai0 Ramanotoloorivô; sV
Rarnahafolakarivo; a3° Ramabavaliarivô; a/iQRatoadiarivô; i5°
Andriambolamenarivè (le roi qui m'a fourni, en 1870, des renseignements
sur les Anlimoronà), et a 6° RamahasitrakarivA(le gouverneur actuel
d'AmliobipenA en 1901) [Revue de Madagascar, 10 juillet 1901, p. 483 et
484].

The text on this page is estimated to be only 22.73% accurate

l'i'l MADAGASCAR. prières, dans leurs lettres et même souvent dans la conversation, ils emploient les formules pieuses que tous les musulmans ont constamment sur les lèvres : aMI U UI in cha Allah, «s'il plait à Dieu»; M\ <->y£* mektoub Allah, « c'était écrit par Dieu»; »Os**j - ai «x*Ji cl hamdou lillah ou ait dahou, * louange à Dieu seul t> ; jS\ àa\ p**j}\ (sj^l ***' ^w biami Allah errait mon crranim Allah akbar* r, au nom du Dieu clément et miséricordieux, Dieu est grand t>(1) ; M\ J^«j *y&3 *Mt ^! *JI il la ilah Ma Allah ou Mohammed resoul Allah, rr il ny a pas d'autre Dieu qu'Allah et Mohammed est le prophète (I Allah r. Tous les vendredis, le matin avant de prier, ils se lavent la bouche, les oreilles, les mains et les pieds. Ils ne font pas de sacrifices, comme les Juifs et les Malgaches, en immolant la victime; ils se contentent d'offrir à Dieu (niilaha), en se tournant vers l'Est, les prémices de leur troupeau, de leurs récoltes, qu'ils rapportent ensuite chez eux pour fesloyer. Ils if observent plus le Ramavahanà (Ramadan), quoiqu'ils sachent que leurs deux premiers rois ont suivi à cet égard les prescriptions du Koran, jeûnant et ne versant pas le sang; toutefois, pendant ce mois, ils s'abstiennent de toaka (rhum) et, le dernier jour, ils font des ablutions lustrales et se livrent à des réjouissances, après avoir adressé des prières à leurs ancêtres. Pour les enfants des nobles, la circoncision se fait alternativement une année du vendredi et une année du dimanche; la chasteté est obligatoire pour tous ceux qui prennent part l\ la cérémonie. A l'article de la mort, ils doivent faire la confession générale et publique de leurs péchés (2). Ils ne mangent que de la viande d'animaux tués par un noble sachant prononcer les paroles sacramentelles obligatoires w. W Les Malgaches prononcent cette formule ainsi qu'il suit : Betsimilahtj ramanarahimo Àlahô làbaro. W Cet usage existe aussi de tout temps chez les ZafindRaminia. Flacourt en parle dans son Histoire de Madagascar, p. 59. ,5) Les paroles qu'ils prononcent à cette occasion sont tout simplement : Au nom de Dieu clément et miséricordieux. — cr Les Zafikazimambo sont plus basanés que les autres Blancs, mais toutefois ils sont les maistres, et les autres Blancs n'oseraient pas couper la gorge aux bestes, ny mesme aux volailles, quoy qu'elles soient à eux, mais il faut que ce soit un Casimambou (ZaOkaziniambô) qui le fasse, lequel ils mandent chez eux pour cet effet, quand ils veulent tuer un bœuf ou autre animal pour manger» (Flacourt, Histoire de Madagascar, 1C08, p. 17). Cette

prohibition s'appelle en malgache tsy homatUsombidy ou tsy
homantsombidy. — Les Àntiony ou ZafikazimambÔ ont aujourd'hui perdu
ce privilège après de longue? luttes.

The text on this page is estimated to be only 16.08% accurate

II* MADAGASCAR. du mkilifw ou jeu divinatoire à laide duquel ils prétendent pronostiquer l'avenir, substituant au aikily par le sable ou flmui le sikily à laide de graines. Les uns, comme les Anakarà et les Zafikaximambo, Fondent leurs prédictions sur la position des astres, sur l'aspect du soleil et de la lune (1); les Tsimetô, au contraire, tirent leurs pronostics des phénomènes et des faits qui se passent à la surface de la terre J); lorsque l'avenir est dévoilé à leurs yeux, ils procèdent à des incantations ou font des charmes afin d'empêcher les malheurs prévus de se produire (3). Si les Zafikazimambô et les Tsimetô sont les plus lettrés des Malgaches du Sud-Est de Madagascar, où ils tiennent encore aujourd'hui des écoles comme du temps de Flacourt au \vnr siècle, les Anakarà, qui se targuent d'une noblesse très supérieure à celle des autres clans, se sont emparés du pouvoir dynastique et religieux et fournissent les rois qui commandent à tous les Antiinorona '*' ; ils ne se marient qu'entre eux , et leurs villages sont entourés d'une palissade à l'intérieur de laquelle nul n'est admis sans une autorisation spéciale; les femmes des chefs ne sortaient autrefois que le vendredi et voilées. Ils avaient la coutume, comme les autres Malgaches, de tuer les enfants nés sous une mauvaise destinée; à desjriaiiies i sol des (Burtok, Firtt FooUteps in East-Africa, London. i85G, note p. T>5). 11 ' Ce sont les mpanandro ou astrologues. (2) Il suffit de jeter les yeux sur les figures des livres arabo-malgaches pour reconnaître que la cabalistique est venue aux Malgaches, comme le reste de leur civilisation et leurs idées religieuses, des environs de Mascate (et par conséquent de l'Oman). C'est la cabalistique musulmane issue de In cabalistique juive, mais à côtr d'innocentes productions qui tiennent leurs pouvoirs du Koran, il y a des recettes d'une magie dont les moyens plu* matériels et plus offensifs viennent d'anciennes superstitions locales (Jacquet. \orabulaire arabe-malacasse. Journal Asiatique, février i833, p. 97). 3) Lorsqu'un Ombiasy est convaincu de miasa zezikâ (litt. : de travailler des ordures), c'est-à-dire d'avoir de mauvaises intentions, on le met à mort. (4> Les villes sont souvent administrées par trois chefs ou vieillards (comme à Namoronâ), dont on fait précéder le nom du mot loba (le Père), mot tiré de l'appellation arabe Abou (le Père), Aba (6 Père). nombre de ceux qui restent jusqu'à l'une des divisions; ai le nombre est impair, il marque un seul point; s'il est pair, il en marque deui ; il opère alors romme il est dit a la notule précédente. Cette

géomancie , très primitive, que les Musulman* pratiquent aujourd'hui à l'aide de leur chapelet, date en réalité d'une époque extrêmement reculée , car elle est répandue dans un grand nombre de pays. Les Somalis la dénomment Fml. Les devins ont soin d'ordinaire de ne pas donner de réponses défavorables, mais ils recommandent d'offrir certains sacrifices, de faire des aumônes, etc., et comme, le plus souvent, leurs prescriptions sont négligées, ils ont d'excellentes excuses à donner lorsque leur prédiction ne se vérifie pas (fiosvoa).

The text on this page is estimated to be only 29.01% accurate

1A8 MADAGASCAR. Des événements que nous avons résumés d'après les chroniques locales et du court aperçu de mœurs que nous venons de donner, il ressort d'abord que Tune au moins des trois familles Anlimorona qui sont d'origine arabe, celle des Anakara, appartenait à la secte chiite puisqu'elle reconnaissait pour ancêtre Ali, le neveu et le gendre de Mahomet. Les Tsimetô, qui ont précédé les Anakarâ, sont probablement des descendants d'Arabes de Malindi appartenant à la secte sunnite, peut-être de ceux que Luis Figueira a trouvés à l'embouchure du Matitananà en Quant aux Antiony et aux Zafikazimambo, qui se disent originaires de la côte occidentale de l'Arabie, et dont le premier ancêtre à Madagascar, Ramakarakarô, est, paraît-il, au moins le dixième successeur de celui qui a été, suivant eux, obligé de quitter la Mekke à la suite d'une sanglante défaite, ce sont probablement des Alides, peut-être même des Zeïdites, qui ont séjourné longtemps en Afrique et qui, chassés de place en place par des compatriotes plus instruits et plus intelligents, ont fini par échouer sur la côte Nord de Madagascar, d'où ils ont peu à peu gagné le Sud, toujours poursuivis par l'hostilité des Sunnites. Que valent toutes ces hypothèses? C'est ce que je ne puis dire. Si je les ai émises, c'est plutôt comme base d'études et de recherches ultérieures que comme l'expression exacte des faits. Il est à remarquer que, tandis que leurs compatriotes et coreligionnaires ont construit des maisons de pierre, des mosquées, des murs d'enceinte en ciennet dans le Nord de Madagascar, ils n'ont rien fait de semblable dans le Sud-Est. li° AmalaotrX. — La côte Nord-Ouest de Madagascar est fréquentée par les Arabes, de temps immémorial. Au ix^e siècle, les daous ou navires de l'Oman et du Yémèn y venaient fréquemment chercher des esclaves, de la cire, de Fécaïlle, etc., et, depuis lors, elle n'a cessé d'être en relations commerciales suivies avec l'Arabie, avec la côte Nord-Ouest de l'Inde et avec la côte orientale d'Afrique (2), relations qui ont jeté dans le Nord des M Barros, Da Asia portuguesa > Dec. III, autres géographes arabes, on peut conclure liv. i, ch. i, p. 5» que leurs compatriotes fréquentaient les (*) Des récits de Maçoudi, d'Edrici et passages de Madagascar au «• siècle et

The text on this page is estimated to be only 17.52% accurate

150 MADAGASCAR. seulement par la religion , mais aussi par son organisation sociale , son activité et ses occupations exclusivement commerciales. Les Antalaotra avaient des cheiks auxquels seuls ils obéissaient. Il n'y en avait pas seulement sur la côte Nord-Ouest; on en trouvait sur la côte Ouest jusqu'au Manambolo(1) [19° 0' lat. S.] et ils avaient plusieurs comptoirs sur la côte Nord-Est (2). Bouki et ses habitants Oua-Bouki. Les anciens auteurs portugais désignent toujours les Malgaches sous le nom de Banques, qui vient du nom soohili (voir mon Histoire de la Géographie de Madagascar , 1899 , p. 34). M Le P. Luis Maria no, qui a visité la côte Ouest en 1613, dit que, depuis la pointe Nord de Madagascar jusqu'à Sadia(Sonliard, lat. S. 19° 0'), les habitants de la côte parlent la même langue que ceux de l'Afrique orientale dont ils se rapprochent par la couleur et les mœurs, mais que les gens de l'intérieur comme ceux de la côte au Sud de Sadia parlent la langue bouqua ou malgache , différente de celle des Africains et semblable au malais (Kexploração portugueza de Madagascar em 1613, Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa, 1887, p. 3 «4; traduction française d'À. Grandidier, Bull. du Comité de Madagascar , 1898, p. 58 1). » On a jusqu'à présent signalé des ruines ou des vestiges de constructions arabes dans les endroits suivants : 1° sur la côte Nord-Ouest, dans la baie d'Ampanasinà(1), à Nosy kombà \ sur la plus grande des Nosy Mamokô(c', à Antseranantalaotra (à l'extrémité Ouest de la baie d'Ampanasinà)(d), à la pointe d'Anorontsangà ou Sada W, sur un îlot à l'entrée de la baie de Mnha jambe et à Nosy Manjà ou Langan^ dans cette même baie '), à O Ampanasinà (baie Jenkioson d'Owen). il y a, a-t-on dit au commandant Guillain, des vestiges de constructions et de murs bâtis par des immigrants venus du golfe Persique vers la fin du xvi^e siècle (Guillain*, Documenté sur la côte Ouest de Madagascar, 1845, p. 338). « (ce sont les Arabes dont il est question dans la note précédente qui , trouvant la baie d'Ampanasinà peu favorable à la colonisation, se sont transportés à Nosy Kombà, d'où ils allèrent quelque temps après dans la baie de Mabajamba (Guillain, loc. cit , p. 358). « Les ruines des bâtiments à Nosy Kombà sont en maçonnerie de même grandeur et construction que ceux que j'ai vus au Sud de Yobémar, ce qui me porte à croire qu'ils sont du même temps et de la même nation» (Matels, Voyage dans le Nord de Madagascar en 177a, Musée britannique cl Manuscrit Bibl. Grandidier, p. 81 , note a) . (e) Sur la

plus grande des trois lies , celle que MM. Robin et Dams ont appelée Y Ile aux Ruinée sur la carte hydrographique de la haie d'AmparindavA qu'ils ont levée en 1865, il y a des vestiges d'habitations, des pans de muraille en maçonnerie très solide, sur lesquels on voit encore quelques ornements d'architecture arabe. Je les ai visitées en 1869. *

> Les Antalaotra ont eu jadis un comptoir à la pointe Ouest de la baie d'AmpasindavA (non loin de Kiaimnny), mais il était abandonné en 177». Cette pointe, qu'entourent trois îlots situés tout près de terre, s'appelle Antseranantalaotra (litt. : le port des Antalaotra) [M aï kir, Voyage dans le Nord de Madagascar en 1775, Musée britannique et Manuscrit Bibl. Grandidier, p. 6A]. <*) Commentario» do A IL tiquer que , 1007, parte 1, ch. xt p. Ai, et Biaoos, Asia portugueza, Dec. II, liv. 1, ch. 1, p. 16. — Le colonel Robert Hunt raconte que, vers 1660, quatre à cinq cents Malgaches, révoltés contre le roi d'AnorontsangA, se sont réfugiés sur l'île d'Assada (Nosy Ovy) et ont pillé les boutres arabes qui venaient dans ces parages. Ce ne fut pas sans peine que le roi en vint à bout (Description d'Assada, 1650). (f' «La baie de MabajambA semble avoir été jadis habitée par des Arabes, car il existe sur le sommet de la petite lie de ManjA des tombes musulmanes, que le temps a noircies et qui tombent en ruines» (BonLia, Narrative of voyages to explore Africa , Arabia and Madagascar, 1833, I. II, p. 135). — Tristan da Cunha a trouvé, dans cet île, en 1506, une ville arabe populeuse dont il s'empara (voir page 153, note 9). Il y venait des boutres de Malindi et de Mombaz, qui y apportaient des étoffes de Cambaye et y prenaient des esclaves, de la cire, des vivres, etc. (Cossu, As tendus da India, 1611, p. 666, et Baabos, Dec. II, liv. 1, ch. 1). Mais, en 1669, le capitaine du Petit Jan, envoyé par Mondevergue, et, en 1671, le capitaine de la Barque longue Gigault n'ont plus trouvé au Vied Macelage (baie de MabajambA) que des ruines de mosquées et de maisons en pierres, sans habitants (Manuscrit des Arckims colonial**),

The text on this page is estimated to be only 16.03% accurate

132 MADAGASCAR. niant iiautement musulmans, ils suivent, tant bien que mal, les prescriptions de l'Islam, ils font partie intégrante du peuple malgache (1]. Int. S.)'''', auprès d'Anakao (18° 0 lat. S.) b) à l'embouchure du Mahanara (13° 56' lat. S.) L à Ambiky, près la bouche du Namelà S.) et auprès d'Antaninà (1° 55' lat. S.) W. (18° 2 lat. S.) r); 3° sur la côte Nord-Est, à f, J En effet, par la supériorité de leur Vohémar (13° 2 lat. S.) *1' et aux emirons r', intelligence et de leur instruction, par leur t!e* usages infâmes* et abominables, les excitant à être musulmans» (Kxploração portuguesa de Madagasc<ar em 1503, Bolelim da Sociedade de Geographia de Lisboa. 1887, p. 319; trad. franc, par A. Giu<didikg, Bail, du (j mité de Madagasc<ur 1898, p. 078). — En 1671, le capitaine Gigault, de la Barque longue, dit que le Nouveau Monde on la ville de Boinà faisait un grand commerce, qu'il y venait beaucoup de boutres, qu'il y avait des maisons en pierres, des citernes, de* mosquées, des tombeaux superbes (Dubois, Voyage à Cile Davphme du Madaga*carte 1 <3 7 'i , p. 7.*^ . — K11 107S, Chevreuil indique, sur sa carte de la baie de l'oinà, une de avec trois belles mo<qu<es. — Vers 1710, le pirate Williams, qui avait mouillé sur cette rade, fut attiré dans un pu- t-apeus avec cinq de ses matelots et tué par le clieik, que le roi sakalatà fit ensuite sayer pour h< punir de sa trahison (voir plus loin, p. 11H). — En 1720, il y avait encore beaucoup d'Arabes dans la baie de Boinà, où il venait des boutres de la Mekke, de Surate et des Comores (battant pavillon rouge) [Vol. 8< mer des Indes, Dépôt de< Carte* et Vlan* de la Marine]. — M. Jilly a visité, en 1897, cet îlot d'Antsoribory et il y a trouvé les ruines d'une mosquée, «les portes arquées avec moulures, des tombeaux avec coupoles en chaux stuc<e<, de nombreux débris de poteries, d'ancien* va<-es en porcelaine de Chine, etc., en un mot. les restes d'une grande cité (voir les planches) [AWs, l'leconnaitance» et J'lrphralion* , 1898, p. 110, avec dessins et plans]. 1*) M. Douillot a trouvé, auprès de la r<che de la rivière Manomlri (à 27 ou 38 kilomètres au Nord de Moinliranô), des vestiges de trois habitations et de murs en pierres (Bull. Soc. (géogr. Paris, 189G, p. 9» 6). (b) M. Douillot a con<staté l'existence auprès d'Anakao (à une vingtaine de kilomètres au Nord de Mainliranô) de ruines arabes nter de nombreux fragments de poteries (Bull. Soc. Géogr. Pari*, 189c), p. 206). 's> 11 y a à Amhiky, sur les l<ords et près de l'embouchure du Namla (à 19 kilomètres au Nord de Maintiranô), les

ruines d'une ville arabe, i.ommée par les Sakalava Tratiombazaha (les
 maisons des 1 (rangers) [peut-être la Pontanan des cartes du x^u* siècle -- U»
 bras de mer d'Ampandahy (lat. S. 18° 0')]. Cette ville était déjà abandonnée
 lorsque le premier roi sakalava a pris possession de cette région au milieu
 du x^{vn}* siècle, il reste deux pans de murs, dont l'un est long d'8 mètres et
 épais de 0,50 m et dont l'autre est percé de deux fenêtres; il y a, à côté, un
 puits qui est aujourd'hui comblé (Dolliot. Bull. Soc. Géogr. Paris, 1896, p.
 55). *) <rLes Maures de la côte de Maliudi, qui viennent à Madagascar de
 temps immémorial, y ont deux comptoirs où vivent aujourd'hui leurs
 descendants gouvernés par des cheiks, l'un dans un îlot placé au milieu de la
 baie de Manzalage (Mahajamba), l'autre (qui est marqué sur la carte de
 Pedro Reinel de 1517) sur la côte Nord-Est, en une baie nommée Bimaro
 (Vohémar)» (Voyage de Barthazar Loho de Souza en 1557, Diogo do Couto,
 Da Ania, 1603, édit. 1788, Dec. VII, livre iv, ch. v, p. 311). — M.
 Guillaume Grandidier a signalé, en 1899, l'existence à Vohémar même d'un
 grand cimetière arabe, aujourd'hui envahi par les herbes et les broussailles,
 dont les nombreuses tombes sont faites en un ciment très dur. pareil à celui
 des ruines de Malianara. Celles de ces tombes qu'on a ouvertes ne
 contenaient que des ossements en mauvais état, sans rien d'autre. M En
 1775, Mayeur a trouvé, au Sud de la rivière de Vohémar, les restes de deux
 bâtiments de forme carrée, construits en pierres brutes, élevés par des
 blancs (Arabes) qui y ont habité avant le cyclone qui a détruit le port de
 Vohémar, jadis très sûr et très bon (Voyage dans le Nord de Madagascar,
 Musée britannique et Manuscrit de la Bibl Grandidier, p. 37 et 38). O M.
 Jully a découvert, en 1898, à l'embouchure du Mahanara (à 38 kilomètres
 au Nord de Sahambavajiy et à 67 kilomètres au Sud de Vohémar) des ruines
 de constructions arabes, solidement maçonnées à la chaux et revêtues de
 ciment à l'extérieur, qui montrent qu'en cet endroit il y a eu jadis une ville
 importante. — M. Guillaume Grandidier a fait, en février 1899, des fouilles
 en cet endroit et il a mis à jour un mur d'enceinte très épais, long de plus de
 60 mètres (voir la planche), et un puits en tubes de ciment dont la margelle
 est creusée par les sillons qu'y ont laissés les cordes (voir la planche). Il y a
 trouvé de nombreux fragments de poterie et des bols en porcelaine chinoise
 du x^e siècle (voir la planche). Aucune tradition n'existe dans le pays au sujet
 de cette ville que la végétation a aujourd'hui complètement envahie. — A
 10 kilomètres au Sud de Sahambavany, à Benavony, sur le bord du
 Lokohô, on a découvert, enfoui dans la terre, un vase où étaient renfermés

quelques bijoux et des pièces d'or dont les inscriptions montrent qu'elles sont des dinars fatimites du x^e siècle; le sultan dont elles portent la légende a régné de 975 à 99G (voir la planche). (*) M. Guillaume Grandidier y a fait des fouilles en 1899 et a mis à jour un grand mur d'enceinte bâti en cailloux roulés et ciment, qui entourait jadis la ville habitée p^r les Arabes (voir la planche).

The text on this page is estimated to be only 28.46% accurate

154 MADAGASCAR. qu'après que l'amiral Watson eut purgé l'océan Indien des forbans qui le sillonnaient en tous sens. Nous avons vu que les premiers Arabes qui ont sinon fréquenté la côte Nord-Ouest de Madagascar, où il en est venu de temps immémorial pour y trafiquer, mais qui s'y sont établis sans idée de retour et l'ont colonisé, sont probablement les Azd delà côte d'Oman ou Onjatsy vers le Xe ou XI^e siècle. A cette même époque, les Arabes sunnites de Malindi(i), qui ont forcé les Azd à quitter les Go mores, sont, eux aussi, venus sur la côte Nord -Ouest et y ont fondé des comptoirs fixes, d'abord dans la baie de Mahajambâ, à Nosy Langany (Nosy Manjà), où les Portugais ont trouvé au XVI^e siècle une ville florissante qui a été abandonnée au XVII^e*; #puis dans la baie d'Anorontsangà , à Sadâ, et dans celle de Boinâ à Nosy Antsoribory, où ils construisirent au commencement du XV^e siècle une très belle ville qui a été prospère jusqu'au delà de 1796 et qui n'avait pas moins de 7 à 8,000 habitants; enfin à Majunga qui , fondée vers 1700, n'a cessé jusqu'à la conquête hova d'être le principal centre commercial de Madagascar avec l'Afrique, l'Arabie et l'Inde, et qui, depuis lors, quoiqu'elle ait perdu une grande partie de sa population Antalaotrà et ait vu son commerce baisser considérablement, n'en a pas moins reçu chaque année la visite de nombreux boutres arabes, zanzibariens et comoriens. Ils ont aussi établi plusieurs comptoirs aux environs de Maintiranô, sur la côte Ouest, et, sur la côte Nord-Est, à Vohémar(il, à l'embouchure du Mahanarâ, à Antalaha(3) et probablement en plusieurs autres points. La population musulmane, qui vivait dans ces diverses villes et qui était très nombreuse, était très mêlée; elle appartenait en majorité à la secte sunnite (division des Ghaféites); il y avait des Arabes du Yémèn, de l'Oman et du golfe Persique, des Persans, des Indiens du Cutch et du Goudjerat, des métis soahily et comoriens, etc., de sorte qu'il n'est pas possible d'attribuer aux Antalaotrà une origine unique, comme l'ont fait (1) «Les Maures de Malindi ont établi un (2) Vohémar (Vohiiuarinades Malgaches) comptoir dans un îlot au milieu de la baie est le Bimaro des Portugais. Mazalnge (Mahajambâ) et un autre dans W Comme en témoignent les ruines dont l'Est à Bimaro n (Diogo do Couto, DaAsia, nous avons parlé plus haut, notules des 1603, Dec. VII, liv. iv, ch. y, p. 3n). pages 100, 151 et 15*.

The text on this page is estimated to be only 27.35% accurate

15G MADAGASCAR. marchandises bonnes pour l'exportation. Leur langue est un mélange de malgache et de soahili. En résumé, les premiers comptoirs arabes permanents qui ont été établis sur la côte Nord-Ouest de Madagascar semblent l'avoir été par des arabes venus de Malindi, arabes sunnites qui, au xe ou plutôt au xir siècle, ont chassé des Comores les Arabes d'autres sectes qui les y avaient précédés, tels que les Azd d'Oman et les Zeïdites ou les Fatimites qui étaient leurs ennemis commerciaux et religieux. Mais les navires qui y venaient annuellement de l'Arabie, de l'Afrique et de l'Inde, y ont amené des musulmans de races diverses et des banyans de Gambaye qui, voyageant sans leurs femmes, ont donné naissance à Madagascar, comme sur la côte africaine du reste, à des métis de toutes les couleurs et de tous les types. CHAPITRE IV. DES IMMIGRATIONS INDIENNES¹¹. Les Portugais qui ont atterri à Taolanarà (notre Forl-Dauphin actuel) en 1508, avant la venue des ZafindRaminia dans l'extrême Sud de Madagascar, y ont trouvé de nombreux métis indiens, descendants de matelots goudjerats qui, longtemps auparavant, probablement dans la première moitié du xive siècle (2), avaient été jetés sur cette côte par une tempête. (1) Les migrations indiennes en Afrique remontent à la plus haute antiquité. De la côte de Malabar au Yémèn et à l'Afrique orientale, les traversées sont faciles à cause des moussons qui, pendant six mois, poussent les navires vers l'Ouest et qui, pendant les six autres mois, les ramènent à leur point de départ. — Épidariste Colin dit que la langue malgache doit beaucoup à celle des Indiens, comme à celle des Malais, des Arabes et des Européens (Nouv. Annales des Voyages, t.X, 1821, p. 9/1, 99G et 999). et, d'après le capitaine Jourdain, qui va un peu loin, « la grande majorité de* Malgaches ressemble aux Indiens et aux mulâtres* (Xouo. Annales des Voyages, t. LXXXIV, 183g, p. 198). W Au xive siècle, des marchands arabes et Persans établis à Cambayc <*' ont envoyé de ce port plusieurs navires qui, après avoir visité Malindi et d'autres villes de la route d'Afrique jusque vers le Cap de Bonne{*> Ces marchands, après avoir fait pendant longtemps le commerce à Cambayc, se sont emparés de cette >il!c on 1300. C'est le deuxième sultan de la dynastie musulmane de Goudjerat qui a envoyé ces navires.

ETHNOGRAPHIE. 157 L'amiral Diogo Lopes de Sequeira que le Roi de Portugal Don Manuel avait chargé d'explorer l'île de Madagascar, raconte qu'après avoir longé la côte Sud, «il arriva à un port que les naturels appellent Turubaya(1), du nom du capitaine d'un navire de Gambaye qui s'y est perdu, et dont les habitants descendent des matelots de ce navire (2)*. Ni le R. P. Luiz Mariano, ni Fiacourt, ni du reste aucun autre auteur des xvi^e et xvii^e siècles ne parlent de ces Indiens; il me semble toutefois que la première caste des Noirs, les Voajirî {3}, que les ZafindRaminia ou métis arabes reconnaissent comme lompontany, c'est-à-dire comme les maîtres du pays avant leur arrivée, est formée de leurs descendants. Si, en effet, Ton se reporte à l'organisation sociale des habitants de Madagascar avant les immigrations étrangères, il n'est pas douteux que la seconde caste des Noirs, les Lohavohitsa, c'est-à-dire les chefs de village ou chefs de famille, ont pour ancêtres les chefs des premiers occupants de l'île, c'est-à-dire des Indo-Mélanésiens qui l'ont peuplée à une époque très ancienne. Les VoAJiirî sont, au contraire, issus d'étrangers arrivés ultérieurement et qui, plus civilisés que les premiers venus, ont rapidement pris la prépondérance sur eux. Quoique ce ne soit probablement qu'une simple coïncidence, je ferai remarquer qu'il y a dans la vallée de l'Indus, au nord du Goudjerat, une tribu mi-afghane, mi-indienne, dont le nom est également Voajiry w. Diogo Lopes de Sequeira, ayant, au sortir de Taolanarà, mouillé dans Espérance, furent surpris par une tempête et jetés entre 1345 et 1350 sur la côte de Madagascar, où les matelots demeurèrent, leurs navires étant hors d'état de reprendre la mer {Commentarios do Albuquerque, parl. IV, ch. xxiii, p. 199). Ce naufrage a dû avoir lieu dans le Sud, loin des ports où fréquentaient continuellement des boutres indiens ou arabes, car autrement ils se seraient rapatriés, et, d'autre part, comme c'est en allant au Cap que leurs navires ont été surpris par la tempête, il n'est pas improbable que l'un d'eux au moins ait atterri dans les parages de Fort-Dauphin. (1) Ce port est celui que nous appelons aujourd'hui Fort-Dauphin. Le nom de Turubayaou plutôt Toulouaya (pour Toulouara), comme l'a écrit Castanheda (Hist. descub. de los Portuguezes, t. II, 155a, ch. evi, p. 36 i) est non pas celui d'un homme, mais, comme nous l'avons déjà dit plus haut, une simple corruption du nom local Taolanarà, qui se prononce en réalité Toulanarâ. W Barros, Dec. II, liv. IV, ch. m, p. 363. ^ Flacovut, Hist.Madag., 1658, p. 6 et

47. W L'orthographe adoptée par les Anglais est Waziri, mais le nom malgache Voajiry, qui se prononce Ouadziri, est en réalité iden

The text on this page is estimated to be only 28.53% accurate

158 MADAGASCAR. la baie de Sainte-Luce, envoya par terre de cette baie à Matitananà deux matelots avec la mission de recueillir des renseignements sur les productions du pays ; ces matelots rencontrèrent sur leur route deux Indiens, qui étaient les derniers survivants de l'équipage d'un navire de Gambaye naufragé sur cette cote trente ans auparavant (1). Le naufrage d'Indiens sur la côte orientale de Madagascar n'a pas lieu du reste de nous étonner, puisque, dès le xiv^e siècle et même bien avant, il venait fréquemment des navires de Surate et de Gambaye non seulement à la côte orientale d'Afrique, surtout à Malindi où, en 1498, Vasco de Gama trouva établis de nombreux marchands du Goudjerat et des Banians de Gambaye (1), mais aussi à la côte Nord-Ouest de Madagascar (3). Les chefs et les nobles de la petite tribu d'Isakà, qui habite la côte Sud-Est de Madagascar entre 3° et 9° 30' N de latitude, sur les bords du grand fleuve Mananarà et du Mananivo, sont probablement les descendants de naufragés indiens poussés dans ces parages par la tempête et les courants, soit de ceux dont Lopes de Sequeira a rencontré les deux derniers survivants en 1508, soit de ceux qui, partis de Gambaye vers le milieu du xiv^e siècle, ont échoué dans le Sud-Est de Madagascar après avoir visité les principaux ports de l'Afrique orientale ^ soit d'autres, car il n'est pas douteux que, des nombreux navires allant de tique. La province du Waziristan vient du reste d'être le théâtre d'une révolte d'un clan de Waziri (les Mashud Waziri) qui, d'après une dépêche datée de Simla le 7 août 1901, a attaqué un poste anglais à Kashmir Kar, dans la passe de Gomal. — Il existe dans le Hadhraraout une famille de chefs dont il y a des membres un peu partout dans cette province de l'Arabie méridionale et qui s'appelle Ba Wazir^J^U (Landberg, Hadhraraout, p. 99), mais comme les Voajiry malgaches ne sont pas reconnus par les descendants des immigrants arabes comme étant de leur race, il n'y a certainement pas lieu de rechercher leur origine de ce côté. fl) Castakheda, Hutoria de los descubrimientos portugueses, t. I, 155a, p. s 06. (*) Faria y Sousa, Ahiaportug., L I, p. 30. (3) fr Les Musulmans de l'Inde et de l'Arabie ont suivi les Malais et les Cafres k Madagascar *> (P. Lu» Mariauo, Exploração portuguesa de Madagascar em 1 G 1 3, Boletm da Sociedade de Gtographia de Lisboa, 1887. p. 3if>, et traduction française d'ALran» Grandidiir. Bulletin du Comité de Madagascar, 1898, p. 601). En 1775, Mayeur dit que les Indiens de Surate faisaient le commerce avec le

Nord-Ouest et avec TAnkova (ou rimorinâ). (*) Commentarios do
AUmquerque (voir la note a de la page 1 56.)

160 MADAGASCAR. Kanbalou (Anjouan) des cargaisons de nègres l.). Quant aux chefs, ils ne sont point de race jaune, mais de race indienne, comme nous l'avons marqué au chapitre précédent. Il n'y a pas du reste un grand intérêt à étudier cette question, sur laquelle on possède si peu de documents. CHAPITRE VI. DBS IMMIGRATIONS AFRICAINES.

Nous avons dit dans le chapitre ier que, contrairement à la croyance générale, le fond de la population de Madagascar n'était pas d'origine africaine, mais provenait de l'Indo-Mélanésie, et nous avons donné les preuves anthropologiques, ethnographiques et linguistiques sur lesquelles nous nous appuyons pour soutenir cette opinion, qui est acceptée aujourd'hui par beaucoup de savants et d'auteurs. Il y a cependant à Madagascar un grand nombre d'Africains de sang pur et surtout de métis d'Africains et d'indigènes d'origine indo-mélanésienne, mais la venue de ces Africains ne remonte pas à une époque très éloignée. En effet, tandis que les Arabes, les Persans, les Indiens ont fondé depuis longtemps des colonies en Afrique, aux Gomores et à Madagascar, les nègres d'Afrique, qui ne sont nullement marins et qui n'ont pas de bateaux capables de tenir la haute mer, n'ont jamais colonisé volontairement des pays d'outre-mer (2). Ceux qu'on trouve h Madagascar ont été, sinon tous, au moins presque tous, apportés comme esclaves par les Arabes négriers, d'abord en petit nombre, h partir du xc siècle, pour les besoins des colons musulmans établis sur les côtes Nord-Ouest et Est et tout récemment, depuis le xixe siècle seulement, en plus grand nombre pour les Malgaches; jusque vers le commencement du dernier siècle, en effet, les Malgaches de l'Ouest, comme ceux de l'Est ou du Centre, étaient trop pauvres pour acheter des nègres; au contraire, ils vendaient leurs prisonniers de guerre ou leurs W Traduct. Van dbr Lith, 1886, p. 17&. difficile à cause des courants qui sont (2> La traversée de la côte Sud-Est d'Afri- contraires; elle est facile dans l'autre que aux lies Comores et h Madagascar e-t sens.

The text on this page is estimated to be only 27.73% accurate

16S MADAGASCAR. nouer des relations avec des Blancs, qu'elles regardaient comme des êtres d'une race supérieure et dont elles appréciaient fort les cadeaux. C'est en 1500 que l'île de Madagascar a été découverte et il y a tout lieu de croire que, peut-être même dès cette première année, il y a eu des métis de Malgaches et de Portugais, Diogo Dias ayant séjourné quelque temps dans une des rades du Nord-Ouest où il était en bons termes avec les naturels. Depuis cette époque, il ne s'est guère passé d'années où des navires d'Europe n'aient mouillé pendant un temps plus ou moins long dans quelques-unes des rades de l'île, soit pour se ravitailler, soit pour y faire le commerce, et où des naufrages, qui ont été si fréquents dans ces parages au début de leur navigation dans l'océan Indien, n'aient jeté sur ses côtes de nombreux Européens de toutes les nationalités. Ces matelots et ces naufragés ont fait un peu partout dans l'île souche de métis. Pendant le XVI^e siècle, les Portugais sont presque les seuls qui ont atterri à Madagascar^{*1*}, mais, dès 1090 et pendant les (1) Dans les Histoires des conquêtes portugaises de Correa, de Barros, de Diogo do Couto, de Castanheda, de Faria v Sousa, d'Osorius, de J080 dos San los, de Galvão, etc., on trouve le récit des principaux atterrissements et naufrages des navires portugais à Madagascar fa> : 1^o Diogo Dias, qui a découvert Die de Madagascar en 1500, a fait un séjour assez long dans une des rades du Nord-Ouest (CoiRBA, As lendas da India, t I, p. 1 53) ; a^o Diogo FernandezPeteira, qui a longé la côte Est de Madagascar en 1503, a passé la mauvaise saison dans une rade de la cote Nord-Est, d où il est parti pour l'Inde en août 1504, lorsque les vents sont devenus favorables (Corrka, t. I, p. 4 18); 3^o Les navires de Jean Rodrigues Pereira et de Ruy Mendes, qui accompagnaient Tristan da Cunha à Madagascar en 1506, s'étant échoués sur un récif de corail dans le Nord-Ouest de File, une partie des naufragés a construit des embarcations avec les bordages des navires et s'en est allée à Mozambique; il en est resté quarante à terre pendant trois à quatre semaines, jusqu'à ce que Jean Pinheiro soit venu les chercher, eux et les marchandises dont ils avaient la garde (Correa, t. I, p. 666) 'b); 4^o En 1506, Jean Gomes de Abreu, qui avait mouillé à l'embouchure de la rivière Matitananâ et était allé à terre avec vingtquatre matelots, ne put regagner son bord à cause d'une tempête qui, s'étant élevée tout d'un coup, força son navire à dériver; il mourut peu après de la fièvre dans la maison du chef qui

lui donnait l'hospitalité. De ses vingt-quatre compagnons, huit furent aussi enlevés par les fièvres, treize partirent en 1607 avec la chaloupe pour tâcher de (K> Les Portugais ont envoyé aux Indes, de 1500 à 1550, 507 navires (dont 30 en 1505) et, de 1550 à 1600, 411. Pendant les premières cinquante années, il s'en est perdu 13 et 35 pendant les cinquante autres*. (b) D'autres historiens disent qu'il n'y a eu que quinze hommes sauvés en tout.

The text on this page is estimated to be only 24.90% accurate

16^j MADAGASCAR. aux Moluques qu'en en revenant l¹*, et quelques années plus tard les Français ont apporté un fort contingent w. En effet, les établissements fondés par la Société de l'Orient et par la Compagnie orientale des Indes dans le Sud-Est et dans l'Est de Madagascar, ainsi que les nombreuses expéditions faites de Fort-Dauphin dans la région australe, ont amené des croisements nombreux entre les traitants et les soldats, d'une part, et, d'autre part, les habitants de l'Est et du Sud : les Antanosy, les Antifasina, les Anlisaka, les Betanimena, les Betsimisaraka, les Antankaranà, etc. Les navires de la Compagnie anglaise des Indes ont aussi fréquenté en grand nombre et pendant beaucoup d'années la côte Sud-Ouest, surtout la baie de Saint-Augustin où ils venaient se ravitailler et faire de l'eau; il y en avait quelquefois jusqu'à dix et douze ensemble sur cette rade. Les marins de ces navires y ont même, à diverses reprises, bâti des fortins pour y déposer leurs malades. Naturellement les métis de Malgaches et d'Anglais ont été nombreux au xv^e siècle dans cette région où toutes les femmes se disputaient l'honneur d'un mariage temporaire avec les matelots, comme c'est encore le cas aujourd'hui lorsqu'un bateau européen vient à y mouiller. Il y avait avec ces colons plusieurs moines, do Colto, Dec. VII, liv. vin, cb. i, p. 179). et leur chef était connu des indigènes sous le nom de Mawiorbé (par corruption de poste à Maliajamlm vers 1087, mais, la disMonsenbor be ou Grand Monseigneur); ils furent mis parmi les soldats, ceux furent traîtreusement massacrés par les indigènes à Mozambique (J0Â0 00s indigènes à l'exception de cinq d'entre Samos, tiad. Charpy, iC84, p. 167). eux (Fi.acourt, Histoire de Madagascar, M L Maria>o. Bol. Soc.Geogr.de Lisboa, i658 p. 3a); 1887, p. 335. — Les matelots d'un navire io° En i559, Don Luiz Fernandes de hollandais qui s'est perdu dans la baie de Vasconcellos, obligé d'abandonner son navire Sainte Luce vers 1600 \ ont eu beaucoup vire qui faisait eau de toutes parts à la suite d'enfants, puis ils sont allés à Bantam après d'un violent cyclone, côtoya la côte Est de avoir construit une embarcation (Bairos, Madagascar et trouva dans une des baies t. VII, p. 36a) [voir p. 1 63, note d]. du Nord-Est (la baie de Vohémar?) une W Un navire français de Dieppe, qui galiote portugaise, allant de l'Inde à Mo- atterrit en 1637 à Madagascar, y séjourna zambique, que les vents contraires avaient assez longtemps et y laissa un matelot que

forcée à y relâcher et avec laquelle il hi- Diogo do Fonseca recueillit en i53i (C01verna en attendant la saison favorable (Diogo rea, As lendas da India, t. III, p. aa5)W. (>) Correa (As lendaê da India, t. III. p. s 38) raconte que de trois naviivs corsaire*, qui partirent de Dieppe on 1 f» q G pour les Indes, un accosta Madagascar et cnlra dans une haie où il resta longtemps, les indigènes étant doux cl leur faisant Loti accueil. Après y avoir fait un petit commerce, ces Dieppois retournèrent en Franco, fi l'exception d'un de leurs camarades qui resta à larre.

The text on this page is estimated to be only 29.24% accurate

166 MADAGASCAR. coloniser Madagascar en 1644, on s'inquiétait fort en Angleterre des pertes énormes que subissait le commerce dans l'océan Indien du fait des pirates qui avaient leur refuge aux îles Gomores et à Madagascar. Il ajoute que c'est pour pirater à son aise plutôt que pour faire un commerce honnête que ce prince voulait se rendre dans cette île. D'après un ancien manuscrit¹¹, les pirates, qui auparavant étaient en grand nombre dans tout Madagascar, étaient peu nombreux en 1668, ayant été détruits et n'ayant plus de navires. Mais, à partir de 1686, ils recommencèrent à faire parler d'eux; cette année-là, en effet, un corsaire danois, Wilken, ayant capturé deux navires de Surate qui avaient à bord pour £00,000 écus de marchandises et d'argent, cette riche prise éveilla la convoitise des flibustiers des Antilles qui, ne trouvant plus aussi facilement à s'emparer dans l'océan Atlantique des galions espagnols, lesquels avaient pris l'habitude de se bien armer et de se défendre, s'empressèrent de changer de champ d'opération. Read et son lieutenant Teat vinrent écumer la mer des Indes et le canal de Mozambique; on les trouve, en 1688, sur la côte orientale de Madagascar, aidant un roi du pays dans une guerre contre ses voisins, et, en 1689, dans la baie de Saint-Augustin, où le Cyfinet que commandait Teat, coula bas au retour d'une course dans la Mer Rouge. En cette même année de 1689, on a signalé aussi la présence dans la baie de Saint-Augustin, où ils ont séjourné longtemps, de trois vaisseaux corsaires, deux anglais et un hollandais, qui étaient richement chargés de soieries, d'une valeur de 9 millions et demi de livres, prises dans la Mer Rouge (2). Un matelot, David Williams, qui fut abandonné vers 1690 à l'embouchure du Mangorô, sur la côte orientale de Madagascar, par un vaisseau t1) Description des ports et baies de Madagascar, 1668, Carton 842 [n° 1, p. û] du Dépôt des Cartes et Plans de la Marine : « On peut caréner à Hle Marosy (qui est située au fond de la baie d'Antongil), mais il faut y être sur ses gardes pour les gens du pays et les forbans dont il y avait un grand nombre de répandus à Madagascar, mais peu à présent (en 1668), ayant été détruits et étant sans vaisseaux. » W Jeañ Ovixgtoh, A voyage to Suratt in 168g, p. 109; traduction du P. Nicéron, l. 1, p. 100. Ovington ajoute que la baie de Saint-Augustin est un port très fréquenté par les pirates d'Europe qui croisent sur ces mers, où Ton voit souvent une vingtaine d'Anglais ou de

Hollandais attaquer sans crainte les plus grands vaisseaux arabes et faire, grâce à leur audace extraordinaire, de riches prises.

The text on this page is estimated to be only 29.79% accurate

ETHNOGRAPHIE. 167 de la Compagnie anglaise des Indes revenant du Bengale, vécut sur cette île pendant six à sept ans, traité avec égard par les différents rois dont il fut successivement l'hôte (1); le pirate Achen Jones ayant mouillé dans ces parages, il partit avec lui et s'en alla à la baie de Saint-Augustin, où, en abattant le navire en carène, ils brisèrent le gaillard d'avant et le perdirent. Ils y demeurèrent assez longtemps avec leur équipage, jusqu'à ce que, en 1701, un autre pirate, North, les y trouva et les emmena aux Indes. Ayant fait une croisière dans la Mer Rouge avec Culliford, ils revinrent partager le butin dans l'île de Sainte-Marie, d'où David Williams repartit avec le navire *The Speaker* et s'en fut à Matitananà; le roi, qui avait été autrefois son hôte, l'importuna de ses demandes et, n'obtenant rien de lui, finit par l'expulser. Il retourna à Sainte-Marie (1) Le navire de la Compagnie des Indes sur lequel David Williams était embarqué comme matelot, et qui revenait du Bengale, mouilla, vers 1690, sur la côte Est de Madagascar par le travers de l'embouchure du Mangorô afin d'y faire de l'eau. La chaloupe ne pouvant aborder à cause du ressac de la mer, Williams et un autre matelot, qui étaient tous deux d'excellents nageurs, gagnèrent la plage à la nage pour se mettre en quête d'une aiguade. Mais la brise ayant fraîchi, l'embarcation regagna le navire qui, sans les attendre, mit à la voile pour Saint-Augustin où il prit de l'eau. Les deux abandonnés furent bien accueillis par le chef du pays. L'un mourut peu après; quant à Williams, il prit part aux escarmouches qui avaient continuellement lieu entre les tribus voisines, tour à tour prisonnier des unes ou des autres suivant les hasards des combats, mais toujours bien traité. Il demeura longtemps dans cette région, jusqu'au jour où, à la suite d'une guerre malheureuse, il tomba entre les mains du roi de la province de Matitananà qui eut pour lui les plus grands égards et avec lequel il passa plusieurs années; le roi d'un État éloigné d'environ 76 lieues, Andrianampoinà⁽¹⁾, ayant entendu parler de cet étranger qui était déjà depuis cinq ans dans l'île et désirant le voir, l'envoya quérir vers 1695; le roi du Matitananà ne voulut pas le laisser partir; Andrianampoinà envoya 6,000 hommes qui, tombant à l'improviste sur la ville où il résidait, le forcèrent à remettre son hôte entre leurs mains. Chez Andrianampoinà, Williams fut très honorablement traité et reçut en cadeaux de beaux lamas et de nombreux esclaves; il resta avec lui jusqu'à la venue du pirate Achen Jones qui

l'emmena à Saint-Augustin (Ch. Johnson, Gen. Hist. of Pirates, 173/1, t. II, p. 268). W Ce nom est orthographié par Johnson (loc. cit., p. 979)

Dempaino, mais il est certain que ta première syllabe est une mauvaise transcription d'Wndrianà; il y a doute pour les deux autres, mais je crois qu'on peut les écrire sous la forme iïampoinà. — J'avais pensé tout d'abord que Williams faisait allusion à l'un des rois de rimerinà,

Andrianamponimerinà, mais Tananarive est à plus de 300 kilomètres de Matitananà, et les distances dans ces pays montagneux, sans routes, sont toujours estimées beaucoup plus grandes qu'elles ne le sont réellement; en outre, le souverain merinà a régné après et non avant 1700, probablement vers 1750; enfin il gouvernait un pays au loin dans l'intérieur et non sur la côte comme le roi chez lequel a été Williams, puisque celui-ci l'a quitté à l'arrivée d'un navire pirate, le Bedford, sur lequel il s'embarqua.

168 MADAGASCAR. et, en 1709, il s'enrôla à bord du *Pivspertis* que commandait Howard; ayant attaqué avec plusieurs de ses compagnons un Hollandais, Ort van Thyle, qui avait des plantations dans cette île, il fut appréhendé par ce colon et, réduit à la condition d'esclave, il fut obligé de travailler à la terre sous les yeux de cet homme vindicatif qui ne le ménagea pas; au bout de six mois il s'échappa et s'en fut sur la grande terre chez un chef malgache avec qui il vécut six mois, puis il s'installa chez un ancien pirate, John Pro, qui avait un petit établissement dans les environs. Arrêtés tous deux par l'amiral Richards et mis aux fers à bord de son vaisseau, ils réussirent à s'évader pendant une relâche à Mohély et ils gagnèrent la baie de Mahajambâ; trois mois après, White les prit à son bord et les conduisit à Foui pointe, d'où ils partirent pour une croisière dans la Mer Rouge, qui fut fructueuse, et où ils revinrent faire le partage du butin. Un an plus tard, Williams alla en course avec le pirate Halsey à bord du *Charles*; au retour, vers 1705, ils atterrirent à Matitananâ et s'installèrent à terre, prenant part aux guerres que se faisaient continuellement les petits rois de cette région. Une chaloupe qui vint du Nord-Est à Manankara les mena à Foulpointe, où Williams séjourna quelque temps; puis partant de nouveau avec dix hommes d'équipage pour croiser de côté et d'autre, il mouilla dans la baie de Mahajambâ, où il alla à terre son sloop et demeura une année; le roi du pays, excédé par ses exactions et par ses méfaits, le contraignit à partir. N'ayant pas réussi à doubler le cap d'Ambre à cause des vents et des courants qui étaient contraires, il vint mouiller dans le port de Boinâ vers 1709; les Arabes qui y étaient établis se saisirent de lui et de trois matelots qui étaient descendus sans défiance à terre et les mirent à mort; ils s'emparèrent ensuite du sloop et assassinèrent les deux blancs et quelques nègres et négresses qui étaient restés à bord; le roi du pays fut peu après sagayer le cheik arabe qui avait commis cette lâche trahison et remit les marchandises et objets volés entre les mains des Européens qui habitaient ses Etats. James Avery(1), l'un des forbans les plus célèbres de cette époque, prit,) C11. Johnson, *A General History of the Pyrates*, 1721, L1, p. 45-63. — Daniel Defoe, le célèbre auteur de *Rohmson Crutwoé a <Vrit la vie d'Wvery sous le titre de King of the Pirate** (1719).

The text on this page is estimated to be only 26.96% accurate

170 MADAGASCAR. chefs du pays qui étaient continuellement en guerre les uns avec les autres , car k cette époque les Malgaches ne possédaient pas encore d armes à feu, et les pirates qui en étaient munis étaient, à leurs yeux, formidables, si bien qu'il suffisait que deux ou trois d'entre eux se rangeassent du côté d'un de ces chefs, pour que ses ennemis prissent aussitôt la fuite sans même tenter le combat. Tous les prisonniers qu'ils firent dans ces guerres, et ils furent nombreux, devinrent leurs esclaves: ils épousèrent les plus belles femmes du pays et ils ne se contentaient pas d'en prendre une ou deux, ils en avaient autant que bon leur semblait, de sorte que chacun d'eux avait un harem bien garni et beaucoup d'enfants. Ils ne vécurent pas longtemps en bonne harmonie et leurs disputes aboutirent à des luttes sanglantes, si bien que chacun s'en alla de son côté avec ses femmes et ses esclaves; mais leur dureté ou, à mieux dire, leur cruauté souleva contre eux les indigènes qui les eussent facilement exterminés, si l'un d'eux, avisé du complot par une de ses femmes, n'eut eu le temps de prévenir et de rassembler ses compagnons qui purent ainsi échapper au massacre. Pour ne plus être exposés à l'avenir à un semblable danger, ils s'ingénierent k fomentier la guerre entre les tribus voisines afin de les affaiblir, et ils fortifièrent leurs habitations qu'ils entourèrent de larges fossés et de palissades élevées i; et où ils donnèrent asile à tous les gens sans foi ni loi, qui étaient chassés de leur clan et qui (*) <r Leurs habitations ressemblaient pins à des citadelles qu'à des maisons de particuliers. Ils choisissaient des endroits boisés, situés près d'une rivière; ils les entouraient de fossés et de remparts si escarpés et si élevés que des nègres qui n'avaient pas l'usage des échelles n'y pouvaient monter. En dedans de ces fossés, il y avait un sentier conduisant à l'habitation, qui était une simple hulte bâtie en l'endroit du bois que celui qui y faisait sa demeure avait jugé le plus convenable; elle était si cachée qu'on ne la pouvait découvrir à moins d'en être tout près. Leur habileté se montrait dans la manière dont ils avaient pratiqué le passage qui menait à cette hutte , lequel était si étroit qu'il n'y pouvait passer qu'une seule personne k la fois et tellement coupé par d'autres petites routes que c'était un vrai labyrinthe, où, à moins de bien connaître le véritable chemin, il n'était possible de trouver la maison qu'après avoir longtemps erré de côté et d'autre. En outre, ils avaient bordé ces passages de certaines grandes épines qui croissent dans ce pays-là sur

les arbres C'est ainsi que ces bandits, tout redoutables qu'ils étaient, vivaient eux-mêmes dans une perpétuelle appréhension» (Ch. Johnson , Histoire des pirates anglais , trad. française, 1786, p. 61).

The text on this page is estimated to be only 19.10% accurate

172 MADAGASCAR. assassiné par les Arabes dans un guet-apens sur la côte orientale d'Afrique (I); James Culliford, qui, malgré ses hauts faits comme flibustier, fut amnistié en 1703(i); l'Américain Samiel Birgess, qui vécut à Madagascar pendant une vingtaine d'années, tantôt à terre, tantôt en mer à la recherche de riches prises³; John Bowen, qui, au W Johnson, loc.cil., t. H, p. 1³-1⁹. P) Cu. Johnson, loc. cit., t. H, p. a65(*î Captnin Charles Johnson, foc. cit., 979, et Robert Dury, Journal, \n édition t. II, p. 75 et 38a-386 W. (1729), p. 3⁵<<>. 200,000 francs. Revenu à Madagascar, il y trouva Culliford, qui commandait un vieux navire, la Rtwlution; une partie de son équipage le quitta, les uns allant avec Culliford, les autres s'établissant à terre, en sorte qu'il ne lui resta plus que quarante hommes. Il partit toutefois pour Amboine et de là s'en fut a New-York, ignorant qu'il était, ainsi qu'Avery, exclu de l'amnistie que le Roi d'Angleterre accordait aux forbans faisant leur soumission avant le 30 avril 1699. Appréhendé au corps dès son arrivée par ordre du même gouverneur, lord Bellamont , qui lui avait jadis donné sa commission royale, il fut pendu en mai 1701, avec six de ses compagnons. Ses aventures ont été chantées dans des complaintes populaires. (*> Booth, qui était un ancien canonniior du navire corsaire le Dolphin , réussit avec l'aide de dix forbans à capturer sur la rade de Bombétoke un petit bâtiment qui était venu d'Amérique pour acheter des esclaves aux pirates de Madagascar, et que commandait un nommé Fourgetle qu'il mit s terre avec ceux qui ne voulurent pas s'enrôledans sa troupe. Les autres restèrent à boni du bateau . sur lequel s'embarquèrent aussi les matelot* du Dolphin qui étaient à Bombéloke. Us allèrent d'abord a Sainte-Marie, où ils trouvèrent le navire de Misson. dont tout l'éauipage avait été massacré à l'instigation d'un planteur hollandais, Ort van Tyle, qui était venu de New-York s'établir dans cette lie. Après y avoir pris une bonne provision de vivres et d'eau, ils retournèrent à Bombétoke pour y faire des salaisons; ils y rencontrèrent le vaisseau pirate de Williams Read, que commandait depuis sa mort un nommé Joncs, et , après avoir caréné leurs bateaux , ils se disposaient à partir en croisière , quand parut le Speaker, navire qui venait chercher des esclaves pour la Jamaïque. Li* capitaine du SpeaLer voyant ces deux vaisseaux fit, à tout hasard, tirer sur eux une salve de coups de canons qui effrayèrent les piralos, si bien qu'ils fileront leurs ancres et allère.it s'échouer sur un banc

de *;ise; puis il envoya quelques boules à l'«*re; le roi, furieux, défendit à ses sujets de trafiquer avec eux, mais les pirates, qui avaient leur plan. lui persuadèrent qu'il n'y avait là qu'un malentendu et des relations commerciales s'établirent entre le Sijvakei- et les Malgaches. Les pirates purent alors se renseigner sur l'écueil de ce navire, qui n'avait que 40 hommes à bord, et, ayant obtenu de l'un d'eux qu'il mouillât les amorces des canons, ils profitèrent de ce que le capitaine du *Speaker* dînait un soir avec Bowen et que la plupart des matelots étaient à terre pour accoster le navire et s'en emparer. Booth en prit le commandement et s'en fut à Saint-Augustin où il embarqua 80 matelots de l'*Alexander* ainsi que son artillerie (voir note a, p. 17/1), de sorte que le *Speaker* fut armé de 54 pièces de canon et eut 150 hommes d'équipage. Pendant qu'il croisait sur la côte du Zanguebar, le capitaine Booth fut attiré dans un guet-apens par les Arabes et massacré avec 90 hommes qui l'accompagnaient. Mais Culliford, à bord du *Moka* qui était armé de 60 canons, prit dans la Mer Rouge (vers 1701 ou 1709). avec l'aide de Shivers, capitaine de la *Soldado* et de N. Nortli, capitaine du *Pélican*, un gros vaisseau arabe qui portait un millier de personnes et de nombreux chevaux. Culliford et Shivers frustrèrent North de sa part et allèrent déposer leurs prisonniers et les chevaux dans l'Inde, puis ils se rendirent à Sainte-Marie de Madagascar, où eut lieu le partage du butin; il y avait 350 hommes d'équipage et chacun reçut 90,000 francs. Le navire fut ensuite coulé. — Culliford, Shivers et quelques autres acceptèrent à Sainte-Marie l'amnistie que leur apporta le commodore Littleton en 1703. (e) Envoyé par M. Phillips, armateur de New York, pour trafiquer avec les pirates établis à Madagascar, Samuel Burgess perdit son navire dans le Sud-Ouest de l'île vers 1698; il était depuis dix-huit mois dans la baie de Saint-Augustin avec ses matelots, lorsque des pirates anglais y ayant atterri l'emmenèrent ainsi avec quelques-uns de ses compagnons. Après une croisière fructueuse dans la mer des Indes, ils vinrent prendre des provisions à l'île Sainte-Marie, où plusieurs d'entre eux demeurèrent, laissant Burgess et les autres retourner à New York. Burgess revint peu après, à bord d'un nouveau navire le *Pembroke*, à Saint-Augustin où il retrouva quelques-uns de ses anciens matelots, puis dans la baie de Bombétoke et à l'île Sainte-Marie où il fit un grand commerce avec les pirates. Ce voyage ayant été lucratif, il en fit un second avec une cargaison de vins, de bière, etc. , s'arrêtant à Matitananâ, puis à Bombétoke; le profit fut de 150,000 francs et de 300 esclaves. Un troisième, en 1703, le mena

mrore à Bombétoke, puis à la bais de Saint- Augustin et enfin à l'ilc Sainte-Marie; partout il fil de bonnes affaires avec les forbans établis en ces divers points.

The text on this page is estimated to be only 20.65% accurate

F ETHNOGRAPHIE. 173 milieu de sa vie de courses , s'établit tour à tour à Matitananâ en 1701, puis plus tard & Fort-Dauphin, à Saint-Augustin et à Bombétoke (1); ri r landais John Cornélius, qui mourut à Bombétoke vers 1705^; l'Anglais Thomas White, qui resta un an et demi à Saint-Augustin et séjourna aussi assez longtemps à Bombétoke et à Foulpointe(3); W Captain Charlbs Jonsoii, History of Robert Drurt, Journal, 1* édition (1799), tkePyrates, t. II, p. &9-6/1, a&8 et 371 H p. 43t, &/jo, 45i, et Introduction, dans W Johnson, foc. cit., t. M, p. 259-367^. l'édition cTOliver (1890), p. a3; MailW Johnson, toc. cit., t. II, p. 119-138; lard, Histoire de Vtle Bourbon, p. 335('). Appréhendé comme pirate, puis relâché, il retourna a Madagascar on 1710 à bord d'un navire écossais qui, arec sa connivence, lut pris par le pirate Halsey en rade de l'Ile Sainte-Marie. 11 y demeura cinq mois, puis alla acheter des esclaves dans la baie de Bombétoke où it séjourna plus de deux ans. S'élant embarqué sur un navire hollandais, il fit naufrage sur la côte Ouest, à l'embouchure du Moroodava; au bout de dix-huit mois, il obtint du roi de ce pays, qui était l'oncle d«i celui du Ruina, la permission de retourner à Bombétoke, où il mourut après cinq années de séjour, pendant lesquelles il ««lait allé de temps en temps à bord d'un sloop, de concert avec un autre pirate, Robert Arnold, acheter des esclaves tout le long de la côte Ouest jusqu'à la baie de Saint- Augustin , esclaves qu'ils vendaient au navire arabe qui venait chaque année à Bombétoke. (*) Après une croisière fructueuse le long de la côte de Malabar, John Bowen, qui avait succédé à Booth dans le commandement du Speaker, atterrit devant l'embouchure du Matitananâ en mars 1701 et, laissant son sloop dans une anse voisine, il s'établit avec ses matelots au bord de la rivière, dans une plaine fertile où ils construisirent deux forts, commandant l'un la nier, l'autre la terre, afin d'être en sûreté contre les ennemis du do h ors aussi bien que contre ceux du dedans, la vie calme qu'ils y menaient commençait à leur peser, lorsqu'au commencement do 170a deux bateaux de la Compagnie écossaise d'Afrique et des Indes mouillèrent sur la rade dans le but d'y acheter des esclaves; profitant d'un jour où une partie des équipages éiail à terre, ils s'en emparèrent par trahison et partirent en quéele d'aventures. N'osant s'attaquer aux navires qu'il trouva sur la rade de Maurice, Bown se rendit avec le Speedy Heturn à Fort -Dauphin, où il laissa White et quelques hommes, puis à la baie de

Saint-Augustin, où il rencontra un vieux navire pirate faisant eau de toutes parts, dont l'équipage se joignit au sien. Howard avait rapturé à Saint-Augustin, peu auparavant, un vaisseau de l'Inde, *The Protperout*, qu'il avait emmené dans la baie de Bombétoke; Bowen le suivit pour se joindre à lui; il le trouva à Moyollic en décembre 170a. Là ils capturèrent le *Pembroke*, puis regagnèrent la baie de Bombétoke. Le *Speedy Rctuni*, ayant besoin de réparations, alla se caréner à Saint-Augustin, puis rejoignit le *Proeperoiu* dans les parages de Surate, où ils firent des prises importantes. Bowen débarqua à l'Ile Bourbon où il mourut peu après; mais ceux qui voulurent continuer la piraterie se rendirent à Madagascar sous la conduite de Norlh.

— Bowen est le pirate dont parle Drury sous le nom de Boon (Robert Drury's Journal, 1799, p. 8). (b) Cornélius, qui faisait une croisière sur la côte de Guinée à bord du *Stornitig Slar*, prit le commandement de ce navire après la mort de son capitaine que ses compagnons avaient assassiné; il doubla le Cap de Bonne-Espérance et mouilla en 1703 dans la baie de Bombétoke où régnait Tsimanalo, le deuxième fils d'Andriandahifolsy et le frère cadet de Tsimanompû, qui le reçut à merveille et auquel il vendit des fusils. Dans cette relâche, soixante-dix de ses hommes moururent à la suite d'excès de toutes sortes. Lorsqu'après une croisière dans le golfe Persique Cornélius revint à Bombétoke, Tsimanatô n'était plus et était remplacé par son fils Tsimavô. Il abandonna alors son navire qui faisait eau de toutes parts et s'établit à terre où il mourut cinq mois après. (c) Pris sur la côte de Guinée par des pirates français, Thomas White fut amené à Madagascar, où le vaisseau à bord duquel il était prisonnier avec Boreman, Bowen et quelques autres, se perdit sur la côte Sud de cette île, aux environs de la baie des Masikorô, par la faute de l'équipage qui était ivre; les Anglais gagnèrent Saint-Augustin, où ils furent bien accueillis par le roi Baba, et ils y restèrent un an et demi jusqu'à la venue de William Read qui s'empressa de les prendre à son bord et côtoya le pays Mahafaly pour s'enquérir des Français qui n'avaient point paru à Saint-Augustin, mais en vain, car ils avaient tous été massacrés; puis il alla croiser dans le golfe Persique où il mourut. Jones, qui lui succéda dans le commandement, alla ravitailler son navire à Bombétoke pendant les croisières subséquentes, tant à l'entrée de la Mer Rouge où ils capturèrent un navire arabe qui donna à chaque pirate un bénéfice de 500 francs, que sur la côte de Malabar; lorsque l'équipage se dispersa, il revint à Bombétoke et y vécut chez le roi jusqu'à l'arrivée du vaisseau pirate *The Proeperom* que commandait

The text on this page is estimated to be only 19.86% accurate

174 MADAGASCAR. l'Anglais Thomas Howard, qui, après des péripéties nombreuses, vécut entre ses croisières tantôt k l'île Sainte-Marie, tantôt dans le Sud-Est, k Matitanana, ou dans le Sud-Ouest à Saint-Augustin lâ); 1* Américain Halsev, M Cap tain Charles Johnsos,!?!* tory ofthe Thomas Howard est l'un des pirates qui a Pyrateg; t. H, p. q'io-<i5o et p. i3o '■). — eu la vie la plus mouvementée. Howard et à bord duquel il s'embarqua romme quartier-mai Ire. Us allèrent à Fort-Dauphin, main, une temÊHe ayant forcé le navire à dérader pendant que White était a terre avec vingt-six matelots, ceux-ci, jugeant que un compagnons avaient dû se rendre a Saint-Augustin, n'hésitèrent pas à contourner le Sud de Madagascar avec leur chaloupe et ils demeurèrent daas cette baie huit jours, attendant vainement la tenue du Prospérons; expulsés par le roi du pays, ils gagnèrent la baie de Bombé toke , où White était bien connu et où il fut accueilli avec faveur. Après quinze jours, ne voyant toujours rien venir, ils tentèrent de doubler le Cap d'Ambre afin de gagner Hle de Sainte-Marie, mais sans succès, et ils se réfugièrent dans une des criques du Nord; la moitié de l'équipage partit par terre pour gagner la côte Est; Whitc s*ei revint avec les autres à Bombétokc où il monta son embarcation, puis il mit de nouveau a la voile pour le Nord et, profitant d'un jour où le vent était favorable, il réussit k doubler h» rai> et gagna la bouche du Mananaramasay (par environ i5 degrés de latitude Sud), résidence du roi Rahenmlrt, riez lequel devaient se rendre les pirates oui avaient pris la voie de terre, mais qui n'en avait encore aucunes nouvelles. Il alla alors à J'île de Sainte-Marie, puis à Olumbak (Orontany?j, pointe de terre formée par la mer et une rivière, où douze forbans demeuraient dans une grande maison fortifiée, armée de 20 canons. White et ses matelots reçurent leur part de prise que leurs compagnons avaient mise de côté à leur intention. Ayant acheté un bateau, il retourna à Bomhétoke, où il trouva un petit navire français dont le capitaine Hérault, ancien compagnon de piraterie de Rowen à bord du Speaker, avait été dépossédé a Matitanana par des pirates anglais et quelques matelots naufragés du Degrave; il l'emmena avec lui pour une croisière dans la mer Rou«e. Passant par le Sud de Madagascar, ils gagnèrent Foidpointe où ils embauchèrent soixante hommes, puis, après un radoub à Mayntle, ils voguèrent vers le détroit de Bab-el-Mandeh où ils firent de riches prises; le partage, qui se lit à Foulpointe, laissa entre les mains de chaque pirate une

somme de 30,000 francs. Ils s'établirent tous aux environ* de cette ville et White y fit construire une maison; mais, Halsey ayant peu après mouillé sur rade, l'amour des aventures le reprit et il s'engagea k son bord comme simple matelot. De retour de cette croisière, il mourut de la dysentene en quelques jours, eu 1719. H avait eu avec une Malgache un fils auquel il laissa sa fortune et qui, suivant ses instructions, fut élevé en Angleterre. ta> Après avoir exerce pendant quelque temps la piraterie dans l'océan Atlantique, Howard, qui était un ancien batelier de Londres, doubla le Gap de Bonne-Espérance en 1701 sur VAlexander, dont il était quart ier-maitre. Ce navire s'étant perdu sur un Ilot entouré de récifs situé à 'io milles au Nord de Tuléar et à trois lieues de la terre ferme, il prolita, avec dix matelots qui étaient restés à bord, de ce que la haut* mer empêchait momentanément les autres pirates, qui étaient occupés à débarquer les vivres et les marchandises sur l'îlot, de revenir au navire, pour mettre l'argent et les objets précieux dans la chaloupe et s'en aller. Ils longèrent la côte Ouest avec l'intention de doubler le Cap d'Ambre et de gagner l'île de Sainte-Marie. Pendant ce temps , le reste de l'équipage, qui comprenait des Anglais, des Hollandais, des Français et des Portugais, continua le déchargement du navire; ces derniers s'en allèrent ensuite à la terre ferme sur un radeau, tandis que les autres se mirent à construire un bateau avec les épaves; mais, avant de l'avoir terminé, ils furent recueillis par des pirates qui les aperçurent en passant. Quant à Howard et à ses compagnons qui longeaient la côte Ouest, ayant vu à l'horizon trois grands «aisseaux qu'ils entrent être des corsaires, ils allumèrent des feux ; mais ils se cachèrent quand ils reconnurent que c'était la flotte du commodore Littleton. Quelque temps après, pendant qu'Howard était à la chasse, ses compagnons, sous la direction d'un nommé Johnson, s'en forent sans bruit, l'abandonnant en plein pays sauvage, et, après avoir doublé le Cap d'Ambre, ils entrèrent dans la baie de Lokia (à 95 lieues nu Sud de ce cap), où ils furent bien accueillis par le chef Masomangâ (.). Johnson y fut à son tour laissé à terre avec trois matelots, pendant que les autres s'enfuirent avec l'argent; mais il se mit à leur poursuite et les rejoignit à ManantsahaU. Ils restèrent là quelques mois jusqu'à ce que le navire de Fourgetté les prit et les mena sur la côte Nord-Ouest , dans la région d'Ankoatâ où ils se retrouvèrent avec Howard qui embarqua à leur bord. Il parait que le roi ne voulant pas leur rendre deux négillons qui s'étaient sauvés à terre, les forbans envahirent son village et emmenèrent ses femmes, qu'ils ne lui rendirent qu'après être rentrés en

possession de leurs mousses. Iioward les quitta pour naviguer sur le Speaker , mais, ce navire ayant fait naufrage en rade de Maurice, il retourna à la baie de Saint- Augustin ; il y fit un assez long séjour, et en 170a il s y empara du Prospérons avec la connivence du maître d équipage ; il s'en {1 Ce Masomangâ ou plutôt ses ancêtres étaient partis l'Ile, s'étaient établis dans le Nord-Est C'était probabementintiefois de la baie de Saint-Augustin et, ayant traversé ment un Voiaméo* (ou Maroaeraniol du Boini).

The text on this page is estimated to be only 22.50% accurate

176 MADAGASCAR. épuisées, et où, après une année passée à Matitananà, il revint et fut assassiné en 1712 ; le Hollandais John Pro, qui a fort longtemps résidé vaisseau qui portait 96 canons, ils abandonnèrent en pleine mer le Pélican qui était vieux et vinrent croiser entre les Iles Mascarcignes et Madagascar. Un cyclone ayant demalé leur nouveau navire, le Dolphin, ils se rendirent avec une mâtire de fortune A file de Sainte-Marie, 011 ils retrouvèrent Culliford et Shivers et. en outre, trois vaisseaux américains, notamment le Pembrokt (capitaine Samuel Burgess), qui venaient de NewYork faire le commerce avec les pirates établis à Madagascar (voir note r, p. 174), et dont profitèrent quelques hommes de l'équipage du Dolphin, y compris le capitaine tonnelier, pour retourner en Amérique; ce fut un nommé Samuel Inless, fixé depuis longtemps à Madagascar, qui prit le commandement du Dolphin A alla dans le détroit de Malacca où il fit peu de prises. Un mois après leur retour à Sainte- Marie, en 1703, arriva sur rade la flotte du Commodore Littlelou, composée de YAngletea, du llattingê (capitaine YWhite) et du Lizard (capitaine Ramsey); les pirates cherchèrent à lialer leur navire à terre, mois, 11 y (iouvant réussir, ils y mirent le feu. Le commodorc Littteton apportait le pardon à ceux qui en voudraient profiter. Culliford, Shivers et d'autres acceptèrent. North fit aussi sa soumission , mais après réflexion , craignant quelque trahison , il embarqua ses biens sur un canot pour aller à la Grande-Terre, où beaucoup d'autres pirates s'étaient déjà réfugiés; une lame sourde fit chavirer ce canot qui se perdit corps et biens, à l'exception de North et d'une femme malgache 3ui réussirent à se sauver à la nage. Il résida une année chez un des cliefs du pavs, jusqu'à ce que le vaisseau e Fourgelte l'y recueillit avec les compagnons d'Howard et le déposa à Bomliétoke, ou il s'empara par surprise du Speaker. Bovvcu le prit comme quartier-maître à bord du Speedy lieturn et l'emmena successivement à Rourbon, à Fort-Dauphin, à Saint- Augustin, à Boina, à Mayolte, pub sur les cotes de l'Inde où il retrouva Howard à bord du Protperouê. Lorsque Bowen se retira , North fut appelé au commandement de la Défiance et il alla se ravitailler à Fort-Dauphin ; une tempête le força à dérader, abandonnant à terre 3o hommes et une embarcation; il se rendit à Foulpointe, 011 plusieurs de ses matelots s'établirent à terre, vivaut en seigneurs, ayant des bestiaux, des cultures et beaucoup d'esclaves. Mais les prisonniers arabes qui étaient a

bord, profitant de ce que l'équipage était peu nombreux, mirent une nuit à la voile et s'enfuirent, laissant à terre les pirates qui durent y séjourner cinq ans. Ceci se passait en 170a. Ils vivaient en lionne intelligence, car North leur avait fait comprendre que, s'ils se mettaient en hostilité les uns avec les autres, ils seraient promptement exterminés par les indigènes. Trois ans après, vers 1707, North alla avec 50 blancs et 300 noirs chercher des bœufs et des esclaves au Sud de Foulpointe; il en acheta beaucoup à l'embouchure du Mangoro, en échange de fusils et de poudre. Les habitants de cette région ayant réclamé son aide contre leurs voisins avec lesquels ils étaient en guerre, il s'empara, grâce à des grenades et à une mine, d'une ville réputée inexpugnable; mais, lorsqu'il demanda les cent esclaves qu'on lui avait promis en paiement de ses services, on lui donna des vieillards et des infirmes; il se fâcha et, tombant sur ses alliés de la veille, il les força à s'exécuter; après quoi ils se quittèrent les meilleurs amis du monde. Ayant rencontré 500 Anlimorona qui avaient quitté Matitananà à la suite d'une guerre avec des voisins, il se fit frère de sang avec leur chef et les emmena à Foulpointe, où ils établirent leur village auprès de celui des pirates. Deux années plus tard, en 1709, North, White et leurs compagnons, ayant épuisé leurs ressources, reprirent la mer à bord du brigantin qu'amena à cette époque Halsey sur la rade de Foulpointe et qui partit faire une croisière dans la mer Rouge; Halsey y captura un navire dont il prit le commandement et il laissa le brigantin à North. Surpris par une tempête, les deux navires durent fuir devant le temps; l'un se réfugia à Foulpointe, tandis que North, dont le bateau était tout rongé aux vers, atterrit à Matitananà. où il lui fallut l'abandonner et où il demeura toute une année avec ses compagnons. Ils y furent, du reste, très bien accueillis; mais le roi du pays, ayant appris qu'il avait des relations intimes avec sa sœur, en fut fort fâché, car les chefs de Matitananà, qui sont d'origine arabe, ne permettent pas aux femmes de leur race de se conduire au gré de leur fantaisie, comme c'est l'usage dans tout Madagascar, et il lui imposa une amende. Ayant réussi à construire un petit bateau de 15 tonneaux, les pirates gagnèrent l'embouchure du Mangoro; ils y rencontrèrent quelques camarades, tenus sur une embarcation du Neptune, qui les aidèrent à gagner Foulpointe où North retrouva sa femme et ses enfants. Ayant reçu l'information, du reste fautive, que les Anlimorona qu'il avait amenés avaient comploté de tuer tous les Blancs, il leur déclara la guerre et les força à quitter le pays. Il construisit un sloop et s'en fut dans la baie d'Antongil, où il acheta 90 esclaves qu'il alla vendre à Bourbon (vers

1711); il profita de cette occasion pour demander l'autorisation d'y amener ses enfants afin qu'ils fussent élevés dans la foi chrétienne, autorisation qui lui fut accordée. Revenu à Foulpointe , et apprenant qu'un navire français avait abandonné quelques hommes à une centaine de lieues dans le Sud, il partit à leur recherche ; il n'en retrouva qu'un seul qu'il ramena avec lui. Quatre mois après, il alla de nouveau chercher des esclaves dans la baie d'Antongil, mais, en deux mois, il n'en put réunir que 60; il s'en fut ensuite à Bombétoké, puis aux îles Comores, où il punit les habitants de Mayotte qui avaient, à diverses reprises, maltraité des pirates. De retour à Foulpointe, il trouva les indigènes en guerre avec les Blancs et se mit à parcourir le pays, brûlant les villages et faisant de nombreux prisonniers; les Malgaches se soumirent, mais ils lui gardèrent rancune et le firent assassiner. Ses camarades pour le venger massacrèrent une foule d'indigènes.

The text on this page is estimated to be only 19.36% accurate

178 MADAGASCAR apparurent tout à coup Kdward Enclaind, Taïlor, La Buse et Cordent^1', qui dépassèrent leurs devanciers par la hardiesse de leurs coups de plutôt Thomas White) et d'une princesse malgache de la famille des Zafindramisoa , Rnlien. NV vers 169^, il réunit en 171*» tous les habitants de la côte entre Fouipointe et la baie d'Antongil et les mena à la guerre contre leurs voisins du Sud, qui avaient envahi la région entre Tamatave et Fén«»rive; victorieux, il les soumit à son autorité et fut reconnu roi des Betsimisaraka sous le nom de Ramaromanompo. Il mourut vers 175/1, à Yâge de 60 ans; c'est l'un de ses fils, Zanahary, dont la mère était une princesse sakalavâ, qui lui succéda (Histoire de la fondation du royaume des Betsimisaraka par Glillaume Grajdidieb, Bull, du Comité de Madagascar, 1898, p. Q75). 'v> Edward Kngland (a) et surtout Taylor M, qui était un ancien lieutenant de la i*' Edward England, quoiqu'avait profité du pardon accordé aux pirate*» par le Roi d'Angleterre le 5 septembre 1717 et fait, on 1718, sa soumission entre le* mains du gouverneur des Bermude*, n'en continua pas moins sa carrière de flibustier et, après une excellente croisière sur la côte de Cuiuée, il fit voile pour .Madagascar où il arriva à la fin de 1719 sur la Victory (ancien Petrftorough), et d'où, après avoir fait des provisions, il s'en alla pirater avec un grand succès dans l'océan Indien; il revint à Madagascar, sur la cô!e NordOuest, ayant capturé la Omandra en rade d'Anjouan; à l'instigation dp Tavlör qui avait à tx>rd une grande influence, il fut déposé de son commandement par ses compagnons, qui lui reprochaient son humanité et sa modération, et il fut misa terre sur l'Ile Maurice avec trou matelots. lis v construisirent une embarcation avec quelques épaves et gagnèrent Madagascar, où ils vécurent longtemps misérables, sans autres ressources que les dons qu'ils recevaient des pirates (Ch. Johisox, A Gen. flist. ofPyrates, 1 79 A , 1. 1, p. 1 17-1 rio). (B) Chassé de la marine royale anglaise où il était lieutenant, Taylor voua une haine implacable à ses compatriotes et s'enrôla sur un corsaire; il était suj?l à des fureurs insensées et sa cruauté était légendaire parmi les pirates; mais, en face du danger, il avait un courage, un calme, une présence d'esprit qui lui gagnaient l'admiration de tous. Sur la côte de Guinée,. -qu'il nettoy;i à fond*», il captura ia navires et pilla un fort français. Passant ensuite dans l'océan Indien, il navigua sur la Vtctory, que commandait Eugland, et participa, en août 1790, à la prise de la Cnstandra sur la rade d'Anjouan; en

celte occasion, il devint le favori de l'équipage et prit le commandement du navire à la place d'England, auquel on reprochait sa bonté. Taylor écuma alors la mer de l'Inde, mais, pourchassé par MacLay, l'ancien commandant de la Cassandra auquel England avait laissé la vie et que le gouverneur de Bombay avait chargé de protéger la navigation dans ces parages, il dut se réfugier à Madagascar, où ses matelots se livrèrent à de telles orgies et à de tels gaspillages qu'ils furent rite à bout de ressources. Ils allèrent radoubier leur navire à Maurice du 15 février au 5 avril 1791 et, en retournant à Madagascar, ils eurent la fouine fortune de s'emparer sur la rade de Saint-Denis, avec l'aide de La Buse, du gros vaisseau portugais, armé de 70 canons, qui portait le vice-roi comte d'Ericeira et l'archevêque de Goa et qu'ils conduisirent à Sainte-Marie de Madagascar; ils avaient aussi capturé, en avril 1791, un navire d'Ostende qui leur échappa, pendant que les pirates étaient ivres, et qui put gagner Mozambique. Les hommes de l'équipage eurent chacun, pour leur part de prise, 4 9 diamants et une somme d'argent considérable; il y eut qui s'établirent à terre à côté des nombreux pirates qui y avaient dès longtemps élu domicile: d'autres, sous la conduite de Taylor, après avoir brûlé la Victory qui faisait eau de toutes parts, travaillèrent pendant dix mois à mettre le vaisseau portugais en état de tenir la mer, afin d'aller à Cochin ou en Chine pour y vendre leurs diamants: après quoi, Taylor partit à son bord, accompagné par La Buse qui était sur un autre navire armé de 69 canons, et, contournant la pointe Sud de Madagascar, il s'en vint dans l'Ouest où il captura, en 1721, la Duchesse de \oaille», de la Compagnie française des Indes, qui était à l'ancre, attendant le retour d'un roi sa La la \ a parti en guerre pour lui fournir des esclaves; sur ce navire se trouvait Bobert, l'auteur d'un intéressant mémoire encore manuscrit sur Madagascar (Archirm nationale» et Copie Bibl. Grandidipr). C'est en vain qu'ils tentèrent de doubler le Cap d'Ambre afin de gagner l'île de Sainte-Marie, et, la discorde s'étant mis1 parmi eux, ils échouèrent volontairement le vaisseau portugais dont ils retirèrent tout ce qu'ils purent; le partage fait, les uns passèrent sur le second vaisseau, dont Taylor prit le commandement qu'il enleva à La Buse, et ils s'en allèrent à Sofala. Les autres, en moindre nombre, presque tous Anglais, se trouvant suffisamment riches, s'établirent sur la côte de Madagascar en attendant que le roi de France leur accordât l'amnistie que Bobert se chargea d'aller demander en leur nom et promit de leur apporter. Mais leurs exactions et leur conduite dissolue indisposèrent contre eux les indigènes, et le roi du pays en fit tuer

60 dont il prit tous les biens. Bucquoy fait un récit différent; d'après lui, après la capture du navire portugais, Taylor qui avait

The text on this page is estimated to be only 24.43% accurate

180 MADAGASCAR. de Sainte-Marie où Ton en signale dès 1698 et où l'on en comptait 'ioo en 171 2 et 1,200 en 1720; Foulpointe, où il \ en avait plus de 100 établis à terre en 1705 et dont les environs étaient garnis d'habitations fortifiées, quelquefois armées de canons, dans lesquelles ils vivaient par groupes de 12 à 10 individus de la même nationalité (Anglais, Français, Hollandais, etc.), et 1 îlot Maros\ au fond de la baie d'Antongil. Ces ports offraient à leurs navires un excellent abri et ils pouvaient y procéder en toute sécurité au carénage et y faire toutes les réparations nécessaires ; aussi est-ce la partie de la côte orientale comprise entre la baie d'Antongil et Foulpointe que le plus grand nombre des flibustiers de toutes nationalités a fréquentée et habitée de préférence. Néanmoins, il y en a eu aussi qui se sont installés sur la cote Sud-Est, à Matitananà et à Fort-Dauphin, et sur la cote occidentale, au fond de la baie d'Ampasindava (dans les îlots nommés Ambariotelo ou Nosy niamokô), dans les baies de Mahajamba et de Bombétoké et surtout dans la baie de Saint-Augustin (,). De l'ensemble des faits que nous venons d'exposer, il résulte que l'île de Madagascar a été peuplée à une époque très éloignée par des IndoMélanésiens et que des colonies successives d'Arabes et de Persans, d'Indiens de Cutch et de Malabar, de Javanais et peut-être de Chinois ou de Japonais, venues volontairement ou jetées sur ses côtes par les courants et les tempêtes, ont introduit de nombreux et importants éléments étrangers dans cette population de nègres orientaux, qui. en outre, a reçu depuis trois à quatre siècles un apport considérable de sang blanc dû aux traitants et forbans européens et de sang africain par suite de l'introduction des esclaves amenés du continent noir. En réalité, les Malgaches sont tous, pour ainsi dire, des métis d'Indo-Mélanésiens et des races les plus diverses. W Ant. de Fontmichel a entendu dire à p. 297), et tout récemment on a prétendu Madagascar, en 18a3, « qu'il existait dans que, dans le Sud, il y avait une colonie Tintérieur de Hle une peuplade de Mal- d'Auvergnats venus vers 161 5 (Meyniard, gâches blancs, parlant entre eux le patois Marine de France, 1896). Il n'est pas besoin languedociens (Nouv. Ann. des Vay., 1830, de dire que ces récits sont de pure fantaisie.

The text on this page is estimated to be only 3.80% accurate

A ast stamped below SH-t-«0-M7S*

DT 469 M264 G75 C.1
L'Origine des MalgachesAPQ4772
Hoover Institution Library



3 6105 083 150 123

DT 469

M264 G75

The text on this page is estimated to be only 8.51% accurate

M U i I M M : V U ' \ l M l . m H 1 ■ ■ ■ ■ I ■ ■ ■ . ■ . . S ' . ■ i ■ ■ ' ■
■ - : . , 1 ■ I I I 1 1 , 1

The text on this page is estimated to be only 8.00% accurate

*i?-3^î: -.--"1J

The text on this page is estimated to be only 4.25% accurate

: r- :/»;> 'B

